

LE CHANT DES VAINCUS

DU MÊME AUTEUR

La Vallée des masques, Albin Michel, 2012.
Histoire de mes assassins, Buchet/Chastel, 2009.
Loin de Chandigarh, Buchet/Chastel, 2005.

TARUN J TEJPAL

LE CHANT DES VAINCUS

Traduit de l'anglais (Inde)
par Sylvie Schneiter

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *The Line of Mercy*
Éditeur original : HarperCollins India

© Tarun J Tejpal, 2022

Publié avec l'accord de l'agence littéraire Astier-Pécher

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-283-03751-5

Nos dettes envers les morts ne sont jamais réglées.

À Shakuntala, 1936 – 2014

*Qui ne m'abandonna jamais, que je n'ai ni soignée ni étreinte,
tandis qu'elle agonisait.*

À Inderjit, 1931 – 2015

*Cartographe des rêves, le monde existe toujours, père,
mais où est le plaisir de le maîtriser ?*

À Vidia Naipaul, 1932 – 2018

*Une première intuition de possibilité, un lien mystérieux
et profond, la transmutation magistrale d'une rage en art.*

À Ram Jethmalani, 1923 – 2019

*Armure, missile, sondant le clair-obscur du cœur
– toujours disponible pour un cri de guerre.*

À Rajeev Gomes, 1974 – 2021

*La splendeur d'un être qui lutta contre le pouvoir maléfique
et les préjugés avec des faits et la passion.*

Regarde l'œuvre de Dieu – qui pourra redresser
ce qu'il a courbé ?

L'ECCLÉSIASTE 7,13

À quoi bon la clémence plus tard, ô toi le
Miséricordieux ? Ici, maintenant, ton serviteur
souffre en ce monde – et on t'appelle le seigneur
qui a pitié des pauvres !

SURDAS

Je n'incite pas mon cœur à se justifier pour qu'on
le comprenne.
À mon sens, les lois élémentaires ne cherchent
jamais d'excuses.

WALT WHITMAN

La mort dans l'âme

Les hommes jugent les autres pour s'absoudre.

Aucune drogue au monde n'est aussi grisante que la moralité. Le plaisir est fleur de cytise – il s'évanouit en un éclair fulgurant. En revanche, la vertu est d'une indomptable énergie, pareille à celle du banian en constante régénération. Elle déploie de nouvelles branches. Elle engendre sa propre forêt.

Les hommes ont créé un dieu par frénésie de moralité. Voilà pourquoi ils préfèrent châtier que pardonner.

Voilà pourquoi prêtres et théologiens se sont efforcés de lui inventer de complexes justifications au fil des siècles. En vérité, Dieu est un juge exécrationnel défendu par des avocats d'exception. Seuls quelques-uns le font gratuitement.

Vous êtes des larves, assena Asambhav Kumar aux deux garçons. Tellement minuscules, tellement répugnantes que les autres larves vous fuient. Lors de votre réincarnation, vous renaîtrez dans la merde d'autres larves. C'est ce que vous méritez d'être : des larves dans la merde d'autres larves.

Luisants de sueur, les deux garçons – au teint brûlé de pêcheurs – traînaient leurs pieds chaussés d'Adidas. Dans le regard qu'ils décochaient, ils tentaient de conjuguer le défi et la soumission. Leurs tenues étaient élégantes, un jean brut et un t-shirt de couleurs vives, tandis que leurs cheveux étaient hérissés en pointes tendance.

Asambhav leur tournait autour en tapant lentement sa canne de bambou sur le ciment fissuré du sol qui s'effritait à la manière d'une croûte de petit gâteau. Une lumière blanche éclairait la pièce malgré la crasse immémoriale zébrant les néons effilés, de guingois.

Cette atmosphère de vétusté poussiéreuse pourrait être celle d'un des millions de bureaux de l'administration publique installés dans une dizaine de milliers d'immeubles au matériau variant de la pierre médiévale au chrome moderne de ce pays démesuré. Or il n'en était

rien. C'était la salle de réception des condamnés. Le comptoir d'enregistrement de la zone crépusculaire où les voyageurs se dépouillaient de l'habit de lumière et revêtaient le manteau d'obscurité.

Un processus auquel Asambhav contribuait, non sans altruisme.

Asambhav était mince et il avait le visage poupin au teint clair d'une vedette de cinéma des années soixante. Des lèvres roses. Des yeux marron d'une nuance caramel. De longs cils semblables à des ailes de papillon. Une chemise sans aucun pli, un jean repassé. Une raie dans ses cheveux huilés, aussi rectiligne qu'une rigole dans des champs. Il était rasé de près et l'humidité dont l'air était saturé perlait à sa lèvre supérieure.

Il était forgé pour la corruption, non pour la violence.

Pour l'amour, non pour la haine.

Qu'est-ce que vous méritez d'être ? demanda-t-il.

Des larves, répondirent les garçons, les yeux baissés.

Des larves, exactement, siffla-t-il, décrivant des cercles sur leur torse avec la pointe de sa canne.

Épouvantés, les garçons s'efforçaient de deviner ce qui les sauverait : l'aviissement ou le culot. Ils levèrent les yeux, où une fierté circonspecte se mêlait à la docilité.

D'abord, déshabillez-vous ! Complètement !

Les garçons jetèrent un regard circulaire à la pièce. Aux tableaux noirs où des noms vieillots et des emplois du temps étaient négligemment écrits à la craie. Aux placards en métal rouillé et cabossé. Aux calendriers muraux où figuraient des dieux flamboyants et des hommes politiques rayonnants. Aux fenêtres sans vitres équipées de gros barreaux en fer. Au grand bureau en contreplaqué sur lequel se penchait un homme grisonnant en uniforme kaki. Au panneau grillagé fixé sur la cloison derrière lui, où pendaient des rangées de clés étincelantes. Aux bancs en bois le long des murs où étaient assis d'autres kakis absorbés par diverses tâches : lecture de journaux, pianotage de touches, envoi de textos sur leur téléphone. Aux chaises en métal où des gens comme eux n'oseraient jamais prendre place. Après quoi, l'un et l'autre ôtèrent leur t-shirt, leur tricot de corps rouge, détachèrent la ceinture de leur jean, et le retirèrent.

Leur caleçon moulant et coloré était boursoufflé à la taille par une ceinture élastique blanche de la marque Macho. Ils étaient frères, comme le sont toujours ce genre de garçons.

Leurs baskets rutilantes – identiques, aux reflets jaune fluo – étaient posées près d’eux telles les reliques sacrées d’un dieu moderne.

Complètement, ordonna Asambhav.

Les garçons le fixèrent et traînèrent les pieds. À l’extérieur de cette pièce, de ces murs, ils lui auraient fait mordre la poussière en l’espace de quelques minutes.

Sous leurs vêtements chics, ils avaient une peau d’un brun magnifique. Fils du soleil de la côte.

Un fracas de métal contre métal résonna quelque part. La plainte d’un avion se perdit dans de lointains nuages. Une voix stridente provenant du couloir cria le nom d’un leader politique et psalmodia : *Sardarji agg lugg gayi andar bahr ji !*

Quelqu’un se livrait à une analyse du Premier ministre indien.

Asambhav Kumar donna un coup de canne derrière les genoux d’un des garçons, le plus petit, qui s’écroula en brailant : Je nique ma mère ! Il resta par terre, semblable à un étron, geignant, un bras formant une canopée au-dessus de sa tête.

Asambhav enfonça le bout de sa canne écrabouillé comme une brosse à dents usée dans la hanche du garçon qui se remit à hurler son désir impérieux d’inceste.

Rodrigues, assis sur le banc en bois, son uniforme déboutonné, les pieds nus glissés sous son postérieur, lisait le journal du matin. Il leva les yeux. La canne lui appartenait et il la récupérerait au terme de cette scène préliminaire.

Plus vite que ça, siffla tout bas Asambhav, brandissant la canne comme si c’était un crayon d’instituteur.

Il y eut un regain d’agitation et, quand le garçon se redressa, il était complètement nu, le fruit de ses parties génitales ratatiné par la peur. À sa droite, son compagnon – plus grand et plus foncé – avait précipitamment arraché son caleçon sous l’effet de la panique. Mais la vulgaire servilité ne peut se substituer à la punition, de sorte qu’Asambhav lui fouetta le haut des cuisses ; à peine le bambou eut-il effleuré ses testicules que le garçon laissa échapper un hurlement avant de se replier à la manière d’une feuille de journal.

Tenir la canne entre ses mains plaisait à Asambhav, ça lui donnait envie de jouer. Jusqu’à présent, il se servait de ses poings et de coups de pied sauf que, huit jours plus tôt, le *padekar* balèze – un cueilleur de noix de coco qu’il tabassait – lui avait soudain tourné le dos, de

sorte qu'il s'était tordu la main sur l'épaule de l'assassin de sa propre épouse. La douleur lui avait vrillé le bras, les larmes lui étaient montées aux yeux, ce qui l'avait poussé à rouer de coups de pied le salopard, au point de rompre les brides de ses sandales.

Son poignet était désormais enduit de baume et entouré d'une bande Velpeau orange. Le *padekar* s'était présenté à l'infirmerie avec des testicules gonflés. Il avait prétendu être tombé dans les toilettes. Le préparateur lui avait donné une plaquette d'ibuprofène avant de l'expédier à l'hôpital de la ville voisine.

Le *padekar* aimait sa ravissante épouse. Le doute lui était cependant tombé dessus comme une fiente d'oiseau un jour qu'il laissait son bras reposer à plus de vingt mètres du sol entre deux entailles. Seul un pilote ou un *padekar* sait que la terre n'appartient pas aux humains, qui se bornent à la fouler et à se l'approprier. Les pilotes et les *padekars* qui la regardent d'un œil plus averti savent que la terre reprendra tout aux humains quand elle le décidera. Au milieu de la matinée en question, du haut de son perchoir, le *padekar* avait remarqué la fille mariée du propriétaire en train de parler à un garçon sur une moto. Ils se tenaient au bout de l'allée et elle effleurait de la main le guidon lisse comme s'il s'agissait de la fourrure d'un chien docile. La colonne vertébrale du garçon se cambrait à la manière d'un corps de danseur.

Le *padekar* pensa à sa ravissante épouse qui se rendait régulièrement en ville alors qu'il cueillait des fruits sur de grands arbres. Combien de jeunes gens y avait-il sur la terre ferme ? Combien de motos ?

Désormais le *padekar* ne cessait d'entendre des motos : elles tournaient autour de sa maison pendant son sommeil, elles s'approchaient en vrombissant ou s'éloignaient avec un grondement sinistre quand il était réveillé. Lorsqu'il prenait un bain dans son appentis de brique et de tôle ondulée, il arrêtait subitement de s'asperger avec la jatte afin de mieux capter le vrombissement d'un moteur. Il se mit à travailler à une vitesse imprudente – il escaladait les troncs qui oscillaient, s'élançait pour s'attaquer aux noix de coco, se dépêchait de descendre, histoire d'arriver chez lui avant les motos. Il priait pour qu'il y ait un arbre suffisamment haut pour lui permettre de scruter le paysage, depuis son nid d'aigle, du village jusqu'à la ville.

Il ne tarda pas à boire plus d'arak que de coutume. Un après-midi, à son retour chez lui, il vit que sa femme regardait une course de motos

sur leur minuscule poste de télévision. Cette nuit-là, l'horrible vérité de sa vie le fit sangloter. Il imagina sa femme juchée sur une moto. La pression de sa chair sur le cuir. Ses bras en quête de motricité. Le lendemain, il picola avant d'aller travailler et de gravir lentement les arbres dans son *khaddum*¹ avec l'espoir qu'une lourde noix tomberait sur son crâne et couperait court à son tourment.

Cette nuit-là, il rêva qu'il était attaché à la roue d'une gigantesque moto qui avalait la route en rugissant tandis que le sari de sa femme claquait sur son visage. Les deux jours suivants, il but tellement d'arak que la puanteur de sa pisse plana comme une brume dans l'allée.

Puis il y eut la nuit où sa ravissante épouse infidèle – dont les deux longues tresses cascadaient sur ses seins – lui déclara, furieuse, que sans son alcoolisme ils seraient déjà les heureux propriétaires d'une moto.

Le *padekar* – qui avait décapité une centaine de milliers de noix de coco – lui trancha la tête en un coup magistral de son *koito*².

La police le trouva errant dans les rizières, les tresses de son épouse nouées autour du cou. Il tenait le visage de celle-ci en face du sien et il lui chantait un air d'amour éternel, populaire.

Le malheur du *padekar* inspirait une certaine compassion à Asambhav. Tout ce qui était commis au nom de l'amour pour une femme était respectable. Ces jeunes salauds, en revanche...

Il les frappa encore et encore sur les fesses, les mollets ; ils poussèrent des gémissements de chiens bâtards auxquels on lançait des pierres.

Pervers, maquereaux et violeurs déferlaient jour après jour. Des hommes, jeunes ou vieux, faibles ou forts, pauvres ou riches. Des hommes malades, malades, malades. La perversion sexuelle du monde écoeurait Asambhav. On eût dit que les hommes ne recherchaient qu'une chose : un soulagement rapide. Parmi les déviances de ce triste monde, celle-ci – la jouissance des hommes et des femmes – était indéniablement la plus déplaisante.

Asambhav comprenait l'amour et la passion. Il ne tolérait pas les attouchements et les pelotages. Châtier ces petits salauds ne suffisait pas, pensait-il. Il faudrait traduire en justice et bastonner leurs parents, leurs professeurs, leurs amis, tous autant qu'ils étaient.

1. Harnais en corde. (*Toutes les notes sont de la traductrice*)

2. Machette.

Quand une mangue pourrit sur la branche, on traite l'arbre entier. Si la pourriture s'est insinuée trop profondément, il faut abattre l'arbre maudit.

Ces deux larves avaient caressé une fille qu'ils dépassaient à moto. Quand elle les avait couverts d'injures, ils avaient fait demi-tour, puis l'avaient embarquée, coincée entre eux jusqu'à la capitale d'où ils l'avaient ensuite ramenée. Sa mère, qui vendait des poissons au carrefour de l'aéroport, avait aperçu le trio roulant à toute allure et sa fille qui, semblable à une feuille de laitue dans un sandwich, battait des bras. Laissant tomber une carangue qu'elle pesait, elle s'était essuyé les mains sur son sari et avait téléphoné à son fils, un membre du *panchayat*¹. Le fils avait appelé Sardesai, le chef de police du *thana*², qui avait obligé les garçons à rester accroupis à même le sol du poste de police, le temps qu'il boive son premier verre de la soirée.

Les garçons prétendirent que c'était une amie. La fille affirma que c'était faux. La mère les gifla ainsi que sa fille. Le frère leur flanqua des coups de pied et une claque à sa sœur. Les familles des garçons pleurèrent devant la véranda du poste de police. Sardesai remplit son verre, réfléchissant au gâchis d'affaires qui ne rapportaient ni argent ni relations et n'endiguaient même pas la marée montante des vols ou des assassinats. Les services de police existaient-ils pour s'occuper de garçons et de filles incapables de résister aux attouchements ?

Asambhav ne partageait pas l'avis de Sardesai. À son sens, ces garçons étaient de la vermine. Dans son village des badlands autour de Varanasi, il aurait adressé une pétition à Ansari en insistant sur son urgence ; le parrain leur aurait fait briser les genoux avant le lever du soleil. Avec une totale indifférence et une croyance chevillée au corps dans le rythme naturel de la justice, la police de là-bas n'aurait ouvert aucun dossier contre des pervers ou des membres de groupes d'autodéfense.

Qu'est-ce que vous méritez d'être ? redemanda Asambhav aux garçons qui, silhouettes brisées, agrippaient leurs membres douloureux.

Des larves dans la merde d'autres larves, répondirent-ils en chœur.

1. Conseil de village.

2. District.

Rodrigues plia le journal avant de se lever en boutonnant son pantalon. Il fit signe par un regard aux garçons qui ramassèrent lentement leurs vêtements et, méfiants, ne quittèrent pas Asambhav des yeux.

Sans prononcer un mot, Rodrigues tendit à chacun des affaires. Un mince *durrie*¹ rayé en jute.

Deux draps grossiers à carreaux.

Un *thaali*² en inox.

Un gobelet en inox.

Une serviette tellement élimée qu'on aurait cru un chiffon.

Une savonnette Lifebuoy rouge.

Leurs possessions pour les prochaines semaines ou prochains mois ou prochaines années : personne ne pouvait dire combien de temps : aucun délit n'était assez trivial pour ne pas risquer une détention illimitée : les prisons étaient l'enfer et le purgatoire de Dante : des lieux d'espoir et de désespoir.

Rodrigues jugeait que les pervers ne méritaient pas d'oreillers. De toute façon, l'urbaniste et l'adjoint du percepteur en avaient pris chacun deux quelques jours plus tôt.

Seize, dit l'homme derrière le bureau.

Les niveaux existent, fût-ce en enfer. Des cercles qui se rétrécissent peu à peu, comme nous a exposé le Florentin en exil. Seize était l'enfer de l'enfer. En l'espace d'une journée, l'initiation brutale d'Asambhav deviendrait un agréable souvenir. En fait, au cours des mois suivants, le jeune homme aux lèvres roses et aux longs cils serait – à l'infirmerie où il aidait le préparateur – un secours recherché par les deux garçons. Régulièrement pour des comprimés. De temps à autre pour une protection.

Avec un hochement de tête, Rodrigues traîna lentement ses pieds en sandales de caoutchouc, les épaules voûtées sous le poids de la justice. Les garçons le suivirent dans leurs rutilantes chaussures délacées, serrant les nouvelles affaires dans leurs bras comme autant d'offrandes destinées à un temple.

L'homme derrière le bureau, qui avait une barbe de quelques jours d'un gris sale et un regard bienveillant, leva les yeux de sa pile de dossiers couleur de poussière. Quand il s'était engagé comme agent

1. Couverture ou tapis.

2. Grand plateau rond avec compartiments.

LE CHANT DES VAINCUS

de police vingt ans auparavant, son service se chargeait du boulot. Mais trop de médias, de défenseurs de droits humains, d'hommes pontifiants carrés dans leurs grands fauteuils de salles d'audience coupées de la réalité les avaient réduits à être des fermiers sans charrues. Comme s'il n'existait aucune différence entre autoriser une canalisation d'eau et corriger un tueur en série. Désormais, les fonctionnaires devaient garder les mains sur la table et un sourire aux lèvres.

Dieu merci, les Asambhav existaient. Dieu merci, on pouvait sous-traiter la violence aussi efficacement que des actions plus complexes. Tels des coups de téléphone et des enquêtes bidon.

Lissant ses cheveux huilés et épongeant sa transpiration, Asambhav croisa le regard de l'adjoint du géôlier, lui adressa un grand sourire, puis répéta le verset liturgique.

Si tu as envie de manger une bonne banane, veille à élaguer l'arbre à temps.

Le cloaque au fond de l'égout

La cellule numéro seize s'appelait le Cloaque.

La plus grande du labyrinthe perdu, elle se trouvait du côté opposé à celui de l'entrée principale. Aller vers le cœur de la captivité comporte tant de portes à barreaux que la principale est impossible à déterminer.

La porte extérieure où l'on fouille jusqu'à vos plus intimes affaires ? L'accès à travers le rideau de fer comme dans un plan large au cinéma ? La réception de l'enfer, où on vous bombarde de questions ineptes ? Les barreaux de fer près du scanner maussade où on vous fouille de nouveau, ou ceux de l'entrée du labyrinthe perdu – trois étages de pièces d'une taille inégale – à l'intérieur duquel personne ne s'aventure hormis les condamnés et leurs gardiens ?

Sans compter les grilles de fer entre chaque étage. Sans compter les portes aux barreaux de fer qui ferment chaque cellule.

Le pays des abandonnés est enlisé à jamais dans l'âge du fer. Du fer du fer du fer. Froid, lourd, clinquant. On le sent et on l'entend toute la journée. Sur ses mains et dans ses oreilles.

La porte principale était, pour les garçons, l'entrée du labyrinthe perdu. Leur domaine se déployait derrière : cuisine, boulangerie, cellules. Leur vie. À l'extérieur s'étalait le royaume de leurs possibilités. Le terrain de foot, le coiffeur, l'infirmerie, le parloir, la cantine, la perspective de pique-niques sporadiques à l'occasion de trajets à l'hôpital de l'État ou au tribunal.

Et bien plus loin se trouvait le magnifique et déconcertant édifice de l'Inde moderne. La civilisation la plus ancienne et la plus jeune du monde. Gouvernée par des hommes tellement puissants qu'ils pouvaient rendre vrai le faux et réel l'irréel.

Le Cloaque était la pièce qu'il fallait franchir pour entrer ou sortir du sanctuaire des déchus. Comme dans le cas d'entreprises honnêtes, les surveillants avaient montré d'emblée leur pire aspect. Ils avaient

la tâche de récupérer les déchets humains et de les enfermer, et ce en dépit de la prestigieuse terminologie des gros livres – *réforme, correction, transformation*.

Un pur et simple châtement sous une apparence élégante, aux yeux masqués par des monocles opaques.

Les surveillants en faction devant le Cloaque s’asseyaient toujours à un angle droit de la porte. En temps normal, les remugles s’échappaient par les fenêtres et les portes à barreaux mais l’air humide changeait parfois de direction, ce qui les forçait à prendre leur chaise et leur tabouret, légers, en plastique – arrivés tout droit de Chine –, ainsi que le registre aux pages abîmées et muni d’un stylo au dos, et à se poster dans un endroit moins odorant du couloir.

Au cours de leur service de deux heures, ils devaient rarement se déplacer plus d’une fois. L’odeur restait essentiellement fétide et stable.

Lorsque les garçons passèrent devant le Cloaque, ils pressèrent le pas en retenant leur souffle. La plupart des jours, un nuage empreint de puanteur sortait par les barreaux de la fenêtre et de la porte. Celui-ci émanait de sécrétions et excréments humaines.

Le panneau peint en relief à l’extérieur de la cellule seize – dans un cadre impeccable, conformément aux ordres de petits hommes assis dans de grands fauteuils – affichait une capacité maximum de vingt personnes. La norme oscillait toutefois entre soixante et quatre-vingts. À un moment donné, on avait arrêté un gang de vingt-deux jeunes de l’État de Karnataka qui volaient du diesel dans un pétrolier amarré – en échange d’un millier de roupies, d’un dîner au poulet et d’une bouteille de vin de palme chacun –, de sorte que le nombre était monté à quatre-vingt-dix-neuf.

Les voleurs à la petite semaine étaient une bande de cuisiniers, de chauffeurs, d’agents d’entretien, de marchands de fruits, de maçons, de plombiers, de flambeurs au quotidien. Âgés d’une vingtaine d’années, ils avaient l’éclat de la nuit, étaient trop inexpérimentés pour faucher une bougie à une religieuse – c’était leur première tentative –, et leur bravoure était insufflée par les deux verres de vin de palme que chacun avait sifflés. L’homme qui les avait embauchés les avait envoyés à minuit dans quatre canots à rames avec un camarade chargé d’enfoncer un tuyau dans les réservoirs, tandis que les vingt-deux autres pomperaient le diesel dans des tonneaux arrimés aux bateaux.

Trois heures durant, les choses s'étaient bien passées, beaucoup de tonneaux avaient été remplis et fermés hermétiquement. Puis un dénommé Balamurali, qui préparait des *dosas*¹ dans le restaurant Udipi du coin, avait glissé, était tombé par-dessus bord et avait hurlé à en réveiller la nuit faute de savoir nager. Quand ils l'avaient repêché, c'était fichu, le camarade s'était éclipsé. La police les avait tous arrêtés, mais n'avait obtenu aucune information sur celui qui les avait payés pour commettre le délit. Par un accord tacite né de la fureur, vingt et un d'entre eux avaient identifié Balamurali comme cerveau de l'opération. Les policiers l'avaient tabassé pour qu'il avoue la vérité même s'il clamait son innocence et braillait des recettes de *dosas* et d'*uttapams*².

Plus tard, dans le Cloaque, on les avait roués de coups pour une telle témérité. Balamurali avait eu droit au pire. Un enfoiré, un parrain préparateur de *dosas* ! Voler du diesel ! Et tu n'y as même pas réussi !

Hormis une gamelle et un gobelet, on n'avait donné qu'un drap à carreaux à chaque voleur. L'insignifiance du délit écœurait jusqu'aux géôliers. Tant de paperasse et tant d'efforts pour des oiseaux de passage.

À l'intérieur du Cloaque, après avoir chorégraphié une raclée initiatrice, Bichchoo émit un firman. La nuit, onze d'entre eux dormiraient et les onze autres resteraient assis les deux heures correspondant au service des matons. Ceux qui étaient réveillés devaient s'accroupir en rang comme des poules couvant des œufs.

On leur attribua, c'était inéluctable, le pire logement. Ils furent obligés de dormir et de s'accroupir devant les trois cabinets de toilettes à la marche cassée, donnant sur le seuil de porte où il n'y avait aucun moyen d'éviter la moindre excréation, la moindre odeur, le moindre bruit. Ils devaient nettoyer les toilettes toutes les heures mais aucun des vingt-deux n'avait le droit de s'en servir de l'aube au crépuscule. Leurs vidanges devaient être des opérations nocturnes.

Bichchoo n'avait pas son pareil pour imaginer de cruels passe-temps.

Bichchoo était un gringalet. Maigre, foncé, la tête en forme de dard, il tenait davantage du cobra que du scorpion. Il régnait à partir d'un angle proche de la fenêtre. L'air y était un peu moins vicié et même un kaki passant la tête entre les barreaux ne pouvait l'épier, recroquevillé

1. Crêpe à base de farine de lentilles noires, de pois chiches ou de riz typique de l'Inde du Sud.

2. Sorte de crème épaisse et salée.

dans son coin. La fenêtre était d'une importance capitale comme poste de péage pour toutes sortes de trafics. Téléphones, cartes SIM, médicaments, nourriture.

Cela faisait un an que Bichchoo avait choisi de vivre dans le Cloaque – renonçant à l'hébergement de première classe de la cellule numéro un. Depuis toujours, les opportunités commerciales ont incité des hommes entrepreneurs à s'aventurer là où les autres n'osent aller. Lui avait considéré que le Cloaque serait son *karmabhoomi* – son terrain d'action. Il s'y adonnait à sa principale activité avec les nouveaux détenus. Avec les riches, c'étaient la terreur et la dîme. Avec les nantis, la contrebande. Quant aux pauvres, ils lui servaient de divertissement. Non seulement pour son plaisir, mais pour celui de la communauté.

Le parrain du *dosa* et ses vingt et un voleurs de diesel procureraient quelques jours de distraction, avant d'être libérés grâce à leurs familles désolées qui avaient mis en gage un collier et une vache pour réunir la caution de cinq mille roupies.

Au bout de trois ans en prison et bien qu'il n'eût pas encore vingt-trois ans, Bichchoo savait qu'un nouveau détenu obéissait aux ordres. La peur émanant d'eux était perceptible dès leur incarcération.

Il avait vu des hommes importants et arrogants – pleins aux as et influents – chier dans leur froc quand la première gifle avait claqué sur leur joue. Littéralement.

Le dernier en date, un entrepreneur dans le domaine de la santé, était propriétaire d'une pharmacie et d'une clinique dans la capitale. Il n'avait aucune compétence en médecine, mais la connaissance sert-elle à gagner de l'argent ? De faux médicaments vendus dans son officine et prescrits par les membres de son personnel avaient tué quatre bébés. Encore jeune – une quarantaine d'années –, aisé, il avait des appuis politiques, mais l'indignation de l'opinion publique avait garanti son interpellation. On fit passer le mot derrière les barreaux pour qu'il ne lui arrive rien de mal. Sorti indemne de la réception de l'enfer – muni d'un oreiller et d'un drap supplémentaires –, il n'avait rien perdu de sa superbe dans le confort de la cellule numéro huit que tous qualifiaient de Maison d'hôtes.

Quelques jours plus tard, quinze détenus de la cellule numéro un demandèrent justice au seizième, Peter le Cogneur, l'un des trois *bhais*¹ possédant le pouvoir dans la prison. Son domaine était le premier

1. Frères, littéralement, mais aussi gangsters.

étage ; dans le vaste monde, il régnait sur les plages du Nord. Il vivait d'extorsions et de ses poings. Maigre, nerveux, il avait le nez fin et arborait une superbe moustache de touriste aux pointes recourbées sous ses pommettes. Ses mains ressemblaient tellement à celles d'un débardeur qu'on avait l'impression, la nuit à tout le moins, qu'il portait des gants de batteur de cricket.

Peter de Pimenta, c'était son nom complet. Catholique romain, il croyait en la confession ainsi qu'en la charité. Il haïssait les hommes d'affaires indiens. On n'a pas le droit d'être heureux si on ne donne pas, disait-il.

L'entrepreneur dans le domaine de la santé – bientôt surnommé Dr Hagg – ne mit pas les pieds hors de sa cellule pendant la première semaine. Ses codétenus lui apportaient ses repas, tandis que la chaise et le tabouret du surveillant – tous deux *made in China* – furent transportés de l'extrémité du couloir au pas de sa porte.

Le Dr Hagg passait son temps soit à égrener un chapelet, soit à regarder le petit poste de télévision branlant. Notamment les informations. Un détenu huppé se distinguait des autres de cette façon.

Si la privatisation avait procuré plus de sept cents chaînes au pays, en prison le choix se limitait à deux offres publiques : une chaîne de nouvelles nationales et une de divertissement.

Le gouvernement ayant mieux à faire que de distraire les masses, le stock d'émissions divertissantes était réduit. Les temps forts consistaient en des concours de jeunes talents où des enfants de bidonvilles dansaient le flamenco en chantant d'une voix de fausset, et en quatre films en hindi par semaine. Un vieux, deux récents et un dernier, intermédiaire.

Le film intermédiaire, qui datait toujours des années soixante, vibrait de couleurs vives. Il fallait le projeter en deux fois pour susciter l'anticipation – une idée de bureaucrate. Aussi les détenus voyaient-ils la première partie le mardi soir, la seconde le mercredi.

On montrait les vieux films au milieu de la matinée du dimanche. En noir et blanc, ils étaient accompagnés de chansons sirupeuses. Des films à écouter, non à voir.

Le lundi, c'étaient des films en langue régionale agrémentés de sous-titres anglais, en général sombres, ruraux, déprimants, ils montraient surtout l'interminable labeur des intouchables, des musulmans et des membres de tribus. Même les intouchables, les musulmans et les

membres de tribus ne les regardaient jamais. On les appelait *khargoshs* – lapins, lièvres –, du nom d'un film qui avait plu à l'un des détenus.

On servait le même baratin publicitaire en prison – ce pays à part entière – que partout en Inde. Une jeunesse radieuse. Jean, baskets, coiffures chics, airs fanfarons. Les nouveaux films, voilà ce qu'attendait avec le plus d'impatience ce dividende démographique. Le vendredi et le samedi. Mais si la peine s'allongeait – ce qui était le cas pour la plupart –, les garçons s'apercevaient qu'on rediffusait jusqu'aux films récents. Un grognement collectif se répercutait sur les hauts murs chaque fois qu'un autre week-end était gâché à cause de la négligence d'un sous-fifre de New Delhi.

Les *bhais* et les bien lotis sortaient alors leur smartphone, se faisaient rouler un joint par leur factotum et s'installaient pour regarder un téléchargement du dernier thriller hollywoodien. Comme à l'extérieur des barreaux, les pauvres et les déconnectés acceptaient avec résignation le manque d'imagination du gouvernement.

Le droit de regarder la télé jusqu'à minuit était le résultat d'un accord entre les kakis et les garçons. L'extinction des feux était fixée à vingt et une heures depuis toujours. Mais, deux ans auparavant, lors d'une réunion au sommet qui avait duré une semaine, les garçons avaient troqué leur heure de promenade matinale contre une prolongation de leur temps de télé. Le troc avait enchanté le sous-directeur de la prison – un homme gros et malin récemment baptisé Singham, nom du flic héroïque d'un film récent. Le monde était parfait, à condition que les garçons soient dans leurs cellules aux portes de fer hermétiquement fermées par des verrous en cuivre rutilant.

Poussant plus loin la stratégie de débilitation par la télé, Singham avait caressé l'idée d'une connexion au réseau câblé. Par souci de modération, la télévision publique arrête ses émissions à minuit, en revanche les réseaux câblés – torrentiels et ininterrompus – rivalisent pour abrutir les garçons jour et nuit.

Le projet pilote fut mis en place dans la cellule neuf – un pays d'agneaux. Plus ou moins.

Le troisième jour, il y eut un nez cassé. Le quatrième, un sol maculé de sang. Le cinquième, des os brisés. Le sixième, du métal dans de la chair.

Le septième jour, le câble fut arraché et enroulé. La possibilité de choisir était une mauvaise idée. Dix-huit garçons avaient dix-huit préférences différentes. Il ne fallait pas prendre à la légère le

divertissement derrière les barreaux. Ce qui risquait de se produire dans le Cloaque avec son armée de plus de soixante détenus dépassait l'imagination.

Deux garçons de la cellule numéro un – la suite présidentielle – virent le Dr Hagg en train de regarder les informations. Ce fut le jeune maquereau du Bengale qui lui massait les jambes qui leur posa un problème.

Ça n'allait vraiment pas. Derrière les barreaux, la servilité est une fonction dévolue aux vieux. Les jeunes dominant. La jeunesse et l'aptitude à la violence sont des marqueurs de rang.

Le Dr Hagg était adossé au mur, ses jambes minces sortaient d'un short à carreaux et, sirotant un berlingot de jus de fruits, il songeait à l'état de la nation pendant que le maquereau Krishna lui pétrissait les cuisses de ses doigts experts. Les garçons collèrent leur visage sur les barreaux, et n'en bougèrent pas jusqu'à ce que le Dr Hagg lève les yeux et balbutie qu'il souffrait d'une sciatique chronique.

La fureur explosa dans la cellule numéro un. Qu'un homme puisse, avec une telle insouciance, introduire ses moyens et son statut à l'intérieur de la prison était insultant pour tous.

Quelle différence alors entre la transparence idéale de l'intérieur et l'hypocrisie sirupeuse, l'oppression institutionnelle de l'extérieur ?

Quand on passait par la réception de l'enfer, on ne se dépouillait pas seulement de son portefeuille, de sa montre, de ses épaulettes, décorations et autres accessoires. Du triomphe agréable de sa prononciation. Et de ses chéquiers.

On devenait ce qu'on était réellement. Un assassin de petits bébés.

Les assassins de petits bébés ne se font pas servir des plats dans leur cellule, ni masser les membres en regardant la télévision.

Trois après-midi plus tard, Bichchoo regarda en même temps qu'une douzaine d'autres Peter le Cogneur alpaguer le Dr Hagg au milieu du couloir entre l'infirmerie et le Cloaque, là où les yeux ternes de légiste des caméras en circuit fermé ne jouissaient d'aucune suprématie.

Le Cogneur était connu pour ses coups. Il exécuta une feinte avec sa main droite ouverte et tapa avec la gauche. À peine fut-il cerné que le Dr Hagg se recroquevilla en gémissant.

Tu as tué combien de bébés, saligaud ?

C'était un coup monté... C'est politique... Tout le monde le sait... Les médicaments ne venaient pas de ma pharmacie.

Il avait déjà les bras en l'air. Sa colonne vertébrale se cambrait en forme de croissant.

Levant sa paluche droite, le Cogneur frappa avec son énorme main gauche. Des feux d'artifice explosèrent dans la tête de l'entrepreneur ; sang, morve et bave remplirent sa bouche. Ses genoux cédèrent ; des larmes embuèrent ses yeux.

Les garçons s'avancèrent à pas lents, se bousculant, détendant leurs épaules. Bichchoo sentit la fierté et le sang pulser en lui.

Combien, fumier ?

Aucun... Je promets... Rien... S'il te plaît... S'il te plaît !

Le Cogneur le tapa de nouveau. Cette fois, le Dr Hagg lâcha une plainte qui ricocha sur une centaine de murs abîmés. Les kakis du dédale de cellules d'un côté, de la réception de l'enfer de l'autre, s'élançèrent dans le couloir. Les garçons se serrèrent les uns contre les autres, bloquant les accès.

Le *bhai* regarda les yeux brillants de Bichchoo et lui demanda : Tu veux lui poser la question, fiston ?

Après un instant d'hésitation pour s'assurer que le *bhai* était sérieux, Bichchoo flanqua un coup de pied qui déclencha spasmes et cris stridents chez le tueur de bébés.

Combien, *gaandu*¹ ? répéta le garçon.

À l'extérieur, dans le monde injuste, Bichchoo – l'enfant des bidonvilles – n'aurait pas eu le droit de franchir le seuil de la maison du Dr Hagg. Des hommes comme l'entrepreneur n'avaient cessé de tabasser ses ancêtres, plus brutalement, pour des délits bien moins graves qu'un meurtre de bébés. Sous l'effet d'un sentiment de puissance, les cheveux de Bichchoo s'électrisèrent. Les souvenirs d'une nuit de son passé, sous un pont, où c'était à lui de donner la vie ou de la prendre, affluèrent. Il frappa encore. Et encore.

Combien, *gaandu* ? Combien ?

Mère ! Mère ! Sauve-moi, mère !

Roulé en boule sur le sol, l'entrepreneur hurlait avec une terreur dépassant de beaucoup la violence de l'attaque. En réponse à un signe de Peter, les autres garçons se mirent aussi à le rouer de coups.

1. Enfoiré, fumier, idiot.

Parle, enculé !

À présent, les kakis poussaient des cris et exigeaient que les garçons dégagent. Un faux-semblant. Ils avaient beau brailler à tue-tête, ils passèrent mollement à l'offensive. Le riche salopard était un tueur de bébés qui méritait une rossée. Les nouvelles lois – et ses relations – les empêchaient de s'en charger.

Grâce à Dieu, il y avait les garçons.

Grâce à Dieu, il existait une autre justice que celle de l'État.

Ils savaient que les garçons étaient parfaitement au courant de la limite à ne pas dépasser. Avec plus de finesse que dans le vaste monde, les garçons s'efforçaient d'administrer leur punition ou leur correction avec mesure. Peter était un vétéran. On pouvait se fier à lui pour flanquer une raclée magnifiquement calibrée. Rien de ce qu'il faisait n'était susceptible d'attirer – aux kakis comme aux garçons – de nouveaux ennus.

Juste avant que le sous-directeur ne déboule au pas de charge de son perchoir du premier étage – table au plateau de verre, rideaux à fleurs, tasses à thé sur soucoupes –, l'entrepreneur se mit à crier : Quatre ! J'en ai tué quatre ! Quarante ! Quatre cents ! Autant que ce que vous dites ! S'il vous plaît ! Maman !

Puis, en trente secondes, il se passa plusieurs choses simultanément. Singham tira la sonnette d'alarme, ordonnant l'intervention. Les kakis furent obligés de cesser de faire semblant et de procéder à l'évacuation. Une odeur de merde empesta soudain le couloir. Des signaux que Peter comprit.

Assez ! aboya-t-il.

Les garçons qui, horrifiés, se bouchaient déjà le nez, s'empressèrent de battre en retraite. Il leur suffit d'un instant pour se faufiler entre les kakis et le sous-directeur au visage rougeaud à la manière de têtards se dispersant.

Peter en envoya deux chercher des seaux d'eau.

Bichchoo était cloué sur place. Misérable et illettré, il était confronté à la violence depuis qu'il ne tétait plus le sein de sa mère, mais l'impact de la peur sur les gros bonnets, une fois qu'ils étaient privés de leur rang et de leurs privilèges, n'en finissait pas de le sidérer.

Le couloir devint un cimetière. La puanteur avait mis un terme au bruit.

L'entrepreneur resta là, recroquevillé, tandis que la tache nauséabonde se répandait sur son short et ses cuisses maigres. Peter ordonna

qu'on vide les seaux sur cette infection et dit aux deux garçons de le ramener avec précaution dans sa cellule. Il était vraiment inquiet, ce dont les garçons se rendirent compte.

Si l'entrepreneur tenait bon, il pouvait devenir bientôt un ami de Peter le Cogneur et être sous sa protection. Le lien entre victime et assaillant change en un clin d'œil, avec un seul mot.

Comme les garçons le relevaient, passaient ses bras flasques autour de leurs épaules, Peter s'adressa au sous-directeur : Il a eu une crise au milieu du couloir et, soudain, il s'est chié dessus.

Singham interrogea du regard son protégé mal en point.

C'est une vieille indisposition, marmonna le tueur de bébés, j'ai tout à coup une crise et la diarrhée. Des entrailles de la prison, la voix mélodieuse de Mustafa le Fou s'éleva.

Doctor Hagg de chey bachche. Doh zindey. Doh murrey. Doh kachche.
Le Dr Hagg avait six bébés. Deux ont vécu. Deux sont morts. Deux sont devenus des slips.

Mustafa, le conteur

Mustafa était un mystère, triste et merveilleux. Originaire du lointain Jammu : montagnes, vallées, rivières et luttes incessantes : les limites de sa démente étaient difficiles à déterminer.

Bichchoo l'adorait. Peter l'aimait bien. Asambhav le tolérait. Rodrigues le supportait. Tout le monde le maudissait et le fêtait. Sauf Singham, qui le haïssait.

Mustafa était superbe. Du rose lui colorait les joues sous ses pommettes saillantes et une barbe fine couvrait son menton, dominé par le magnifique nez busqué d'un sultan du Moyen Âge. Il avait un corps de nageur : des épaules d'une largeur disproportionnée et des membres aux muscles noueux. Ses yeux, d'un bleu lumineux, brillaient dans cet univers noir, marron et gris. Il descendait manifestement des conquérants barbares de ce pays indéfiniment ensemencé par ces derniers.

Parmi ses tatouages – réalisés derrière les barreaux par un escroc nigérian –, l'un se trouvait sur son torse imberbe. Un nœud coulant de gibet autour de son mamelon gauche, dont la corde épaisse surgissait de l'emmanchure du maillot de corps. Il était vexé quand on se moquait de la pendaison de son mamelon.

C'est mon cœur qui a été étranglé, vous n'êtes que de sales porcs !
Quand vous voyez des seins, je vois des cœurs !

On était l'incarnation du mal si on ne le croyait pas. Il vivait selon le geste universel. Ainsi, il refusait d'être incarcéré au Pakistan : la cellule numéro six qui, colonisée par de jeunes musulmans, semblait avoir été aménagée par un décorateur. Cette grande pièce – presque une petite salle –, où quarante et quelques garçons dormaient en quatre rangées parallèles, était remplie de calottes, de *salwar-kurtas*¹, d'inscriptions en ourdou sur les murs verts et de barbes sans moustache.

1. Tuniques.

L'appel à la prière s'échappait cinq fois par jour de ses barreaux. Le jeune et corpulent Aamir, qui jouait le rôle de muezzin, n'avait pas encore trente ans et il allait être jugé pour avoir attenté à la pudeur d'une fillette de neuf ans.

Il s'agissait d'une vendetta, expliquait-il. Ils se sont servis de leur fille pour me faire accuser.

Une évidence. Ils étaient tous innocents derrière les barreaux.

Même ceux qui avaient commis un meurtre et un viol – et le reconnaissaient timidement – étaient persuadés de leur innocence. Non selon le langage grossier de la loi et de ses concepteurs mais selon le scénario infiniment plus subtil du karma. Une logique que seuls ceux qui sont en enfer – à l'intérieur ou à l'extérieur des barreaux – peuvent saisir.

En prison, le corpulent Aamir – un tailleur, un mari, un père – avait découvert la splendeur de sa religion. Aussi étrange que cela paraisse, c'était un hindou du Bihar, converti à l'islam alors qu'il purgeait une peine pour homicide, qui lui avait montré le chemin.

Bhole Ram était devenu Shareef Ali sous l'influence du *bhai* dominant de l'époque. Le *bhai* était intervenu pour mettre un terme aux brutalités quotidiennes qu'un groupe de locaux infligeaient à Bhole Ram. Le *bhai* était à la tête d'un racket de protection en ville, à la frontière du Karnataka. S'il se comportait et s'exprimait avec douceur, sa légende était bien connue. Un kaki particulièrement grossier qui l'avait harcelé à l'excès avait été écrasé par une voiture devant chez lui.

Le *bhai* était non seulement un protecteur, c'était un prêcheur. Il parlait des vertus de charité et d'égalité qui rehaussaient l'islam. Il décrivait le paradis à venir. Il priait cinq fois par jour, tourné vers la Mecque, et s'adressait au moins une fois personnellement aux croyants. Bhole Ram, un maçon de basse caste qui luttait pour survivre dans un pays hostile et étranger, fut conquis. Chaque fois qu'il entendait l'appel, son âme s'envolait.

Un jour, le *bhai* lui dit : Tu devrais devenir mon frère. Notre frère. Un frère parmi les frères.

Regardant autour de lui, Bhole Ram vit des visages empreints de sérénité, de force et d'un esprit de fraternité. Oui, c'était ce qu'il désirait. Être un frère parmi les frères. Ne plus être un membre de basse caste parmi les hautes castes.

Ce que le *bhai* expliquait semblait d'une simplicité absurde et inéluctable. Comme la destinée. Comme Dieu.

Il dut essayer plusieurs fois avant d'y parvenir mais même les tentatives eurent une intensité sonore qui vibra dans ses veines. *Ash Haduallah Ilaaha Il-lallaah Wa Ash Hadu Anna Muhammadar Rasullulah*¹.

Une fois qu'il eut prononcé le *chahada*², il se releva en tant que Shareef Ali et reçut l'accolade de ses nouveaux frères psalmodiant *Allah Akbar, Allah Akbar*.

Dès sa conversion, il devint un dévot. Il n'éprouvait plus que dégoût pour la religion qui avait si longtemps été la sienne. Sa diversité, ses adulations et ségrégations lui inspiraient de la répulsion. En même temps, l'angoisse d'être derrière les barreaux s'estompa. Le pouvoir du dieu unique sans image de l'islam l'apaisait profondément.

Il écrivit à sa famille de Madhubani pour lui annoncer sa nouvelle foi et lui recommander vivement de suivre son exemple. Son père confia ses champs à son épouse et à ses belles-filles pour aller au plus vite sauver son fils manifestement dérangé.

Celui-ci apparut au parloir, coiffé d'une calotte, le visage mangé par une barbe sans moustache. Des douzaines de visiteurs à l'air sombre étaient assis sur des lits blancs en fer cabossé semblables à ceux des hôpitaux publics. Des sacs en plastique remplis de fruits, de légumes et de biscuits au glucose étaient posés sur leurs genoux. Sous le regard maussade du surveillant installé devant l'ordinateur qui contenait le fichier de leurs empreintes digitales, le père pleurait à chaudes larmes.

Ah, son fils bien-aimé qu'il avait placé comme apprenti chez le maçon du village parce qu'il redoutait les serpents des rizières ! Son fils bien-aimé qui remettait chaque roupie qu'il gagnait à sa mère, et non à son épouse ! Son fils bien-aimé qui avait fait le voyage jusqu'à l'enfer de la côte pour subvenir à leurs besoins quand la sécheresse avait frappé ! Ah, son fils bien-aimé cruellement pris en otage et à qui on avait lavé le cerveau !

Entre ses sanglots déchirants, il assura que son fils était libre d'être musulman, chrétien ou n'importe quoi du moment qu'il restait hindou.

Après tout, une prison peut avoir des exigences bizarres.

1. J'atteste qu'il n'y a pas de divinité en dehors de Dieu et j'atteste que Mahomet est le messenger de Dieu.

2. Profession de foi.

Les autres visiteurs éplorés regardaient l'homme frêle qui pleurait d'une manière incontrôlée et éprouvaient de la compassion pour ses chagrins secrets. Il n'y a plus grande consolation dans la vie que les malheurs d'autrui.

Mais le fils à l'abri de l'ombre sereine du dieu unique demeura imperturbable. Pendant que son père reniflait et geignait, Shareef Ali énuméra des gloires du Prophète, marmonna des phrases dans une langue étrangère et lui conseilla instamment de prendre le chemin de la vérité. À son retour, le père déclara à sa famille : Les salauds lui ont injecté quelque chose. Il n'est plus un homme. C'est un mollah désormais.

Longtemps après sa sortie de prison, le *bhai* se demanderait ce qu'il avait dégoupillé. Je fabriquais une munition. Elle s'est révélée être une bombe ! répétait-il.

Shareef Ali devint un infatigable prédicateur qui se concentrait sur les visages mélancoliques aux yeux tristes. Son discours était simple. Regardez-moi. Un homme perdu, qui est passé en un rien de temps de la faiblesse et la peur à la force et à la paix.

Ce fut Shareef Ali – autrefois Bhole Ram – qui avait redonné la foi à Aamir. À son tour, le pédophile s'évertua à faire la même chose pour qui-conque daignait le côtoyer. Il compensait ce qu'il ignorait sur l'islam par ses expressions pieuses et ses regards sincères. À beaucoup, il affirmait : Allah m'a poussé à pécher pour que je trouve le chemin de la vérité.

Rien d'inhabituel à ceci. Ni la conversion de Bhole Ram. Ni la métamorphose d'Aamir. La pensée magique régnait dans le désert derrière les barreaux. L'air était fertile pour les marchands de salut. Ayant abandonné l'espérance à la réception de l'enfer, les garçons passaient la journée à l'attraper, quel que soit l'endroit où miroitait son séduisant visage.

Tout se trafiquait : dieux, djinns, divinités, pierres, grains de cha-pelet, amulettes, reliques, pénitences, mantras, vœux. Outre les icônes personnelles des cellules, des autels étaient dressés dans le moindre recoin et ornés d'une panoplie de dieux, du Bouddha – sourires et boucles – au Christ – crucifix et douleur – en passant par le gourou Gobind Singh¹ – chevaux et épées –, sans compter une sélection anarchique de l'inépuisable panthéon hindou.

1. (1666-1708) Dernier des dix gourous du sikhisme et créateur du khalsa, l'ordre chevaleresque de sikhs.

Dans un pays né des fantasmes de Mohandas Gandhi, la compassion est, comble de l'ironie, un produit rare. La compassion dans le domaine judiciaire davantage encore. On se prosterne fébrilement devant des autorités célestes avec l'espoir de les séduire un tant soit peu.

Des bâtonnets d'encens brûlaient toute la journée aux pieds des nombreuses divinités. Et, fidèles à la pensée magique, les garçons racontaient des histoires de miracles dont ils avaient été témoins. Peines écourtées. Volte-face de témoins. Disparition de preuves. Flics honnêtes. Juges en larmes.

Gangsters acquittés. Voleurs acquittés. Assassins acquittés. Tueurs en série acquittés.

Libération sous caution. Libération sous caution. Libération sous caution.

Rien n'était impossible avec l'aide surnaturelle appropriée.

De tous les hymnes, le plus psalmodié – à toutes les heures, à tous les étages – était le *Hanuman Chalisa*. Le poète épique Tulsidas¹ eût été aux anges d'apprendre que, cinq cents ans après, son ode au dieu de la force et de la chasteté enthousiasme toujours les déclassés et les déviants. Les garçons chantaient par cœur les quarante couplets – plus trois – une fois, onze fois, ou vingt et une fois. Si tous les fidèles derrière les barreaux psalmodiaient à l'unisson le *Chalisa*, les murs s'écrouleraient sûrement.

Il y avait aussi les disciples de prophètes contemporains, dont les photos encadrées les représentaient en tunique ocre, nimbés d'un halo. Shri Shiv Sidh Maharaj de Maharashtra, le plus populaire, était l'objet d'un culte derrière les barreaux. Ses fidèles – qui étaient une cinquantaine – avaient obtenu la permission de se réunir à six heures du matin dans la salle commune du sous-sol poussiéreux, où ils installaient sa photo et saturaient l'air de bruyantes mélopées du mantra *aum swami namoh namah*².

SSSM était, paraît-il, le gourou des récidivistes. Il avait été incarcéré pour homicide à dix-neuf ans. Un misérable garçon de ferme mêlé à une rixe de voleurs. Passé impitoyablement à tabac en prison, il s'était mis à prier le seigneur Shiva dix-huit heures par jour et était

1. (1532-1623) Poète philosophe principalement connu pour sa version en hindi classique du *Ramayana* (littéralement « lac des légendes de Rama »).

2. J'offre mes salutations à Dieu.

devenu un pénitent ne mangeant qu'un repas toutes les vingt-quatre heures. Puis, une nuit, il avait eu droit à une visite. L'immense dieu ascétique – si facilement satisfait, si facilement insatisfait – l'avait béni de son toucher.

Dès le lendemain matin, le moindre homme qui levait la main sur lui tombait gravement malade, et le moindre homme dont il caressait la tête était guéri. Il n'avait pas tardé à soigner détenus, surveillants, geôliers, directeurs. Jusqu'à la nièce du magistrat aux genoux bloqués par une arthrite prématurée qui, à peine lui avait-il effleuré les cheveux de sa main douce, s'était levée d'un bond.

En fin de compte, le policier chargé de l'enquête, l'avocat de la partie civile, les témoins, la famille de l'assassiné et le magistrat s'étaient entendus pour mettre un terme à la persécution de Sa Sainteté. Rien ne reconfortait davantage les garçons. La majesté du Seigneur était encore plus puissante que la majesté de la loi.

Bichchoo, convaincu par son frère de suivre SSSM, était devenu un disciple.

On avait désigné un larbin pour le réveiller avec une tasse de thé à cinq heures trente – thé préparé dans la cellule, dans un pot en plastique, sur un élément chauffant improvisé. Le plus propre des trois cabinets de toilettes était libéré pour son usage. Puis on lui passait un seau d'eau réchauffée sur un autre élément de fortune. Après quoi, il attachait un bandana couleur safran autour de sa tête par un nœud à la mode en forme de papillon, et descendait.

La salle se trouvait au-dessous du Cloaque. Un volet en fer – du fer comme partout – en interdisait l'accès. On ne l'ouvrait que pour des occasions spéciales et, tous les matins, aux disciples de SSSM. À l'intérieur, on ne voyait que du ciment gris fissuré et des murs sales. Il y faisait sombre, davantage que dans les cellules, des toiles d'araignées s'accrochaient dans les coins. Une scène digne du New York Philharmonic y était aménagée, mais les seules vedettes à y poser le pied étaient des officiers de la police judiciaire plus mous que les *chapatis*¹ de la cuisine qui venaient jouer la comédie de la négociation de peine.

Est-ce que tu avoueras être un cambrioleur, un voleur, un bandit et un *dacoit*², tout ça à la fois, si je t'enlève six mois ?

1. Galettes de pain, à pâte non levée.

2. Brigands de grand chemin, en général dépossédés de leurs terres.

Oui, seigneur. Et un pyromane, un violeur, un assassin et un alcoolique, tout ça à la fois, si vous m'enlevez un an !

Bon, je reviendrai te voir dans un an. Ou deux. Ou cinq.

D'autres talents étaient invités. Des chanteurs de cantiques de Noël ou de *bhajan-kirtan mandali*¹ jusqu'aux orateurs motivés. Ils restaient au pied de la scène faute d'avoir le droit d'y monter vendre leurs salades d'espoir et de salut. Les garçons désespérés acceptaient aveuglément toutes les propositions. Ils criaient alléluia et l'instant d'après *Jai Sri Ram*².

Les durs ne jetaient pas le moindre coup d'œil à ces camelots. Ils avaient eu leur compte des sornettes et de l'hypocrisie du monde. Ils en portaient le poids.

Contrairement aux camelots religieux, SSSM était divin, de sorte que son portrait devait être porté dans l'escalier. Tous les matins, on l'appuyait contre une chaise sur la scène et des vapeurs d'encens l'auréolaient. Sans oublier la guirlande de petites fleurs blanches en papier.

Bichchoo était l'un des rares durs à avoir gobé la salade SSSM. Impeccable dans sa chemise propre, son short à carreaux, son bandana safran, il s'asseyait en tailleur au premier rang, droit comme un i, et psalmodiait en regardant son polycopié.

Aum swami namoh namah.

Dans ses prières, Bichchoo ne demandait ni un procès rapide ni un acquittement au bénéfice du doute. Il implorait modestement pour la paix de l'esprit, l'absence d'une trajectoire de vol d'avion au-dessus de la prison synonyme de l'arrivée de riches détenus au Cloaque.

Bichchoo se sentait métamorphosé par SSSM.

Il disait : *Maharajji*³ m'a apaisé. J'avais un volcan en moi. Il faisait éruption dès que je voyais un nouveau détenu. Désormais, beaucoup de jours passent avant que je ne déverse ma lave sur eux.

Les autres fidèles ressentait la même chose. Représentant la myriade de langues et de couleurs de peaux de l'Inde, ils avaient puisé de la consolation sur l'autel de Shri Shiv Sidh Maharaj.

Bichchoo défendait avec violence son gourou face au scepticisme d'Amir qui, au retour d'une rare excursion au Pakistan, s'était étonné

1. Chants sacrés.

2. Gloire au seigneur Rama.

3. Suffixe exprimant le respect.

qu'ils puissent rendre un culte à un homme vivant. Après s'être bouché les oreilles, Bichchoo avait lancé : Dis-moi, Allah est un homme ou une femme ?

Il est le seul et l'unique. Le Tout-Puissant. L'absolu.

C'est un homme ou une femme ? Au moins, nous savons ce que sont nos dieux. Des hommes, des femmes ou entre les deux.

Aamir, qui connaissait la musique, riposta : Mais le nôtre est le vrai. Il a offert pétrole et richesses à ses disciples. Vous avez des centaines de dieux qui ne vous donnent que conditions sordides et pauvreté.

Les nôtres nous donnent cerveaux et bébés. Qu'est-ce que tu préfères ? Des gens intelligents ou du diesel polluant ? Par ailleurs, pourquoi est-ce que vous torturez les animaux avant de les tuer et de les manger ?

C'est toujours mieux que d'adorer les vaches. Et leur bouse.

Et cela continuait ainsi.

Au début, les garçons qui ne logeaient pas dans la cellule nommée Pakistan traitèrent Aamir de djihadiste et le tabassèrent régulièrement. Puis ils l'acceptèrent parmi eux tant sa piété était inoffensive. Abandonnés les uns et les autres, ils se débattaient dans la brume d'une enfance inconnue et d'une vie perdue.

Peter le Cogneur déclara : Je t'aurais bien dit de créer un Afghanistan dans la nouvelle salle qu'ils comptent ouvrir, mais tes testicules sont plus petits que des dents de moustique.

Mustafa – mince, aux yeux bleus : sultan turc et naissain sauvage – était différent. Il ne se claquemurait pas au Pakistan.

À Shareef Ali et à Aamir, il assenait : Tu es peut-être généreux – Shareef – et toi, prospère – Aamir –, sauf qu'en réalité tu es un hindou, Shareef, et toi, Aamir, un salopard de pédophile. Moi, je suis Mustafa, l' élu. Ne l'oubliez jamais. Je suis l' élu d'Allah. Je suis libre.

Mustafa ne se plaignait pas plus qu'il ne se disputait. Soit il braillait en proie à une rage folle, soit il se lançait dans un récit.

Le jour où Peter le Cogneur avait transformé l'entrepreneur médical en Dr Hagg – Dr Chiasse –, Mustafa avait raconté à Bichchoo et aux autres garçons de la suite présidentielle une histoire de merde.

Dans une belle vallée près de notre village coule un ruisseau limpide rempli de truites. Au cours de la dernière guerre, mon père et ses frères tendirent une embuscade à une section de soldats pakistanais qui avaient fini par s'y infiltrer et les tuèrent avec leurs fusils

de chasse, calibre 12. Le Jour de la République, mon père fut invité à Delhi où le président lui remit une médaille, l'étreignit, le remercia d'avoir sauvé l'Inde.

La médaille militaire Vir Chakra ? demanda un garçon.

Non, Maha Vir Chakra, la grande médaille militaire.

Peter, qui lisait le journal, rectifia : Maha Ghanchakra, enfoiré.

À plus de vingt-deux heures, la télévision passait sans le son. Elle ne s'arrêterait qu'à minuit quand les autorités de Delhi le décideraient. Les multiples portes de fer avaient été fermées et verrouillées à dix-huit heures après le dernier appel de la journée. Rien sinon une urgence ne les ouvrirait avant le lendemain matin lorsque le boucan de l'appel suivant résonnerait dans la cellule bondée de garçons endormis.

L'appel était un exercice cinématographique.

Quatre fois par jour – à six et dix heures, douze et dix-huit heures –, cinq ou six kakis dont un officier prenaient d'assaut les cellules à la manière de commandos s'emparant d'un nid de mitrailleuses. C'était l'unique moment testostéroné de leur vie. Malgré leur uniforme, ils étaient privés d'action. Ils n'avaient droit qu'à une seule agression, le claquement et le verrouillage des portes de fer. Quand ils faisaient irruption dans les cellules quatre fois par jour, ils s'avançaient au pas de l'oie, hurlant les chiffres comme s'ils tiraient des balles.

Un ! Deux ! Trois ! Quatre ! Cinq ! Et ainsi de suite jusqu'au dernier chiffre. Dix-sept !

Chaque combattant de l'unité de choc faisait le même décompte impératif. Un ! Deux ! Trois ! Dix-sept ! Chacun inscrivait le même chiffre dans son carnet. Puis ils sortaient solennellement dans un fracas de pas et de portes fermées à toute volée.

Les Indiens étaient négligents, mais l'État indien était minutieux.

Au début, les détenus devaient se redresser quatre fois par jour le temps de la prise d'assaut de leur cellule. Toutefois, à mesure que l'institution vieillissait en même temps qu'eux, la forme cédait à la fonction. La peur de l'autorité, au mépris. À l'exception du Cloaque où régnait une agréable obéissance puisqu'il était peuplé de nouveaux venus. Cela dit, le décompte s'y révélait impossible à moins que les garçons ne se mettent en rang. Dans les autres cellules, on affichait une déférence fugitive pour cette comédie quotidienne.

Les garçons se contentaient d'être allongés, de dormir, de se laver pendant qu'on procédait à l'appel de leur nom, d'un ton impérieux.

À présent, le dîner avait été mangé, et les *thaalis* en métal, lavés, brillants de propreté, s'empilaient sous la table basse où trônait la télévision. Un mois plus tôt, un garçon d'Orissa et un autre de Chhattisgarh avaient été enrôlés comme domestiques. Pour se les rappeler facilement car on ne cessait d'en changer, on les avait baptisés Ghochu *Ek* et Ghochu *Doh*¹.

La liste de leurs corvées était longue. Balayer la cellule et y passer la serpillière deux fois par jour. Nettoyer les toilettes. Aller chercher le *bao*² à la boulangerie et le mettre en réserve. Rendre des tas de petits services aux autres détenus, dont faire du thé à la demande. Couper des oignons et des tomates pour la salade. Apporter à Peter ses plats, laver ses vêtements, coudre ses boutons arrachés, masser ses membres, rouler ses joints, préparer sa chique et sa pipe à eau et, enfin la dernière tâche du soir, chauffer son verre de lait.

Sinon les garçons lavaient leurs affaires, non sans en laisser parfois aux deux Ghochu.

La plupart des mecs, dont les Ghochu, étaient assis, tout ouïe, autour de Mustafa. Les grosses pointures se livraient à leurs propres activités. Elles fumaient des joints, regardaient des films sur des smartphones, lisaient le journal du matin, discutaient de trafics de contrebande, postaient sur Facebook et avaient des rapports sexuels avec leur copine.

Mustafa commença : Quatre de mes cousins étaient venus nous voir de Mumbai. Deux d'entre eux, des assistants éclairagistes, avaient plein d'anecdotes sur les acteurs et les actrices, qui baisait qui et où. D'après eux, les héros, sauf un, étaient tous homos.

Lequel ? demandèrent plusieurs garçons.

C'est une histoire sur la merde que vous voulez, ou sur des héros de films ? s'énerma Mustafa.

Sur la merde, répondirent les Ghochu.

Bien ! Leurs fanfaronnades sur Mumbai me chauffaient les oreilles, alors je leur ai proposé : Allons pique-niquer au bord du ruisseau de la vallée. On est monté à trois sur ma moto. Deux ont pris le scooter de mon frère. On a emporté trois bouteilles de whisky, trois poulets vivants, six miches de pain, plein du *masalas*³, des oignons, des tomates

1. Taré numéro un et taré numéro deux.

2. Petit pain rond.

3. Mélange d'épices.

et un gros *degchi*¹ qu'on a mis comme un casque sur la tête d'un de mes cousins pour le transporter facilement.

La nuit était déjà tombée quand on s'est garés au bout de la route. On a descendu la pente. Les éclairagistes parlaient fort des collines qu'ils avaient arpentées de haut en bas lorsqu'ils tournaient leur dernier film en Suisse. Ni pierres ni buissons épineux, une herbe aussi parfaite qu'un tapis. On aurait pu y dormir.

Et les femmes ? voulut savoir Ghochu *Doh*.

Des femmes tellement blanches qu'on ne les voit pas en plein jour. Et la nuit, on peut lire un livre près d'elles.

Va te faire foutre, lança Bichchoo, noir comme une chauve-souris.

Soudain l'engoulevant a chanté. Une fois, deux fois, trois fois. Les cousins m'ont regardé avec appréhension. Je leur ai dit qu'un python brisait le crâne d'une chèvre.

Ils se sont rapprochés de nous et n'ont plus autant parlé. Puis un chacal a ricané quelque part – *hoooooo hihihihhi* – et ils ont poussé des cris stridents. Je leur ai demandé : Vous n'avez pas de chacals à Mumbai ? Nous avons des crocodiles, a répondu un de mes cousins qui s'agrippait à ma ceinture pendant qu'on dévalait vers le ruisseau.

Lequel est le plus dangereux ? voulut savoir Ghochu *Ek*.

Le chacal, parce qu'il est capable de simuler la peur. Et de courir à reculons. Du coup, quand tu as l'impression qu'il s'éloigne, il s'élance vers toi au contraire. Un crocodile, c'est facile. Il suffit de tirer sa mâchoire supérieure en arrière et de poser le pied sur sa mâchoire inférieure – tes orteils entre ses crocs – puis de les écarter comme si tu fendais un bambou en deux.

Ensuite, tu en fais une paire de chaussures, commenta Peter, depuis son coin, adossé à ses oreillers, et son journal s'affaissa comme une *fake news* entre ses mains pareilles à des gants de base-ball.

Crois-moi, Peter *bhai*, rétorqua Mustafa, dont le beau visage s'anima et les yeux brillèrent, je l'ai vu dans la rivière Chambal quand je suis allé retrouver Phoolan Devi², la reine des bandits. Il suffira que je te décrive le voyage pour que tu sois époustoufflé

1. Marmite.

2. (1963-2001) Surnommée la Robin des Bois indienne, devenue parlementaire bien que de basse caste, et assassinée à New Delhi.

Demain, demain, conclut Peter en tortillant sa fine moustache entre ses gros doigts.

Mustafa s'adressa aux garçons : Une fois au bord du ruisseau, on a allumé un feu sous le grand jamelonier, on a fait cuire le poulet, on a débouché le whisky, on s'est déshabillés, on a sauté dans le ruisseau. Il n'était pas profond. Mes cousins étaient très contents. Ils avaient l'impression d'être devenus de vrais héros de film qui sautaient dans un vrai ruisseau d'une vraie vallée plongée dans une vraie obscurité. Ils braillaient. Ils beuglaient. Je leur ai recommandé de baisser le ton.

Parce que des animaux sauvages rôdaient dans les parages. Des terroristes entraînés au Pakistan franchissaient quelquefois la frontière. Équipés de fusils de précision et de lunettes de vision nocturne, ils pouvaient te repérer dans la nuit comme si t'étais une ampoule. Et te tirer dessus. Comme ça. Juste parce que ça les agace de voir des gens heureux. Fallait pas l'oublier. Et surtout ne jamais sourire si tu croises un terroriste. Ils détestent les gens heureux. C'est d'ailleurs la façon de les identifier. Si tu soupçonnes un type, dis à voix haute « Dieu est heureux », et s'il dit « non, Dieu est grand », soit tu le prends à la gorge, soit tu fais demi-tour et tu te carapates comme si t'avais un essaim de guêpes aux fesses.

Deux détenus cessèrent leurs messes basses pour rejoindre le groupe. L'histoire s'annonçait géniale. Ils étaient onze à présent. En boxer et maillot de corps de couleur, ils transpiraient sous les deux ventilateurs portables. Mustafa était le seul torse nu. Son mamelon gauche qui pendait passait pour une mise en garde.

Une grosse lune éclairait la vallée au moment où on est sorti du ruisseau, il était presque vingt-deux heures, poursuivit-il. On avait bu deux bouteilles de whisky et le curry de poulet barbotait comme un homme en train de se noyer, appelant au secours. Le whisky avait regonflé les testicules de mes cousins. Ils parlaient d'un film tourné en Afrique du Sud, des bêtes féroces qu'ils y avaient vues. Si près qu'ils sentaient leur souffle et pouvaient compter leurs crocs. Des dizaines de lions dont les crinières ressemblaient à des perruques. Moi, je sifflais ma bouteille, mangeais mon poulet, les laissant s'amuser à leur tir aux pigeons lorsque, soudain, une cohorte de nuages a caracolé dans le ciel et masqué la lune. La vallée est devenue aussi sombre que Bichchoo.

Attends de jeter un œil entre mes fesses, riposta celui-ci.

C'est alors qu'on a entendu un grondement pareil à un coup de tonnerre. Il a duré longtemps. Mon cousin bourré qui comptait les crocs des lions a prédit une pluie imminente. Ferme-la, *chutiya*¹, je lui ai dit. Il allait me crier dessus. J'ai plaqué ma main sur sa bouche et, à voix basse, j'ai ordonné à tout le monde de la boucler. On a cessé de mastiquer. Le bruit venait de l'autre côté du ruisseau.

L'eau était d'un noir d'encre à présent. On ne voyait rien nulle part. L'orage s'est intensifié. Une cuisse de poulet pendouillait de la bouche figée d'un des héros. Un autre avait des yeux exorbités comme s'il avait gobé un poulet entier avec ses plumes.

Et toi *sher-e-Hindustan*², lança de son coin Peter, incapable de résister à une histoire de Mustafa.

Peter *bhai*, j'ai pris d'une main mon fusil à deux coups, vérifié qu'il était chargé en restant immobile puis j'ai attrapé la lampe torche de l'autre. J'ai appuyé la crosse sur mon épaule droite avant de diriger la lampe vers le tonnerre. Les types du cinéma geignaient. Le grondement s'est renforcé comme une voiture qui accélère. J'ai vu deux étincelles transpercer l'obscurité de l'autre côté du ruisseau. J'ai aussitôt brandi la lampe torche : il nous regardait en découvrant ses crocs de la taille d'un poignard. Les héros ont appelé en chœur et hystériquement leur mère. Dès qu'il les a entendus, le monstre a fait un bond prodigieux. Me calant sur mon coude pour avoir le bon angle, j'ai tiré un coup par le canon droit. Je l'ai chopé à l'épaule gauche, en plein saut, de sorte qu'il a basculé dans le ruisseau en poussant un hurlement tellement assourdissant que les feuilles du jamelonier sont tombées et que l'eau s'est arrêtée de couler.

La voix de Mustafa avait différents registres, il créait des images avec ses mains qu'il bougeait sans cesse. Lors de la chute du tigre dans l'eau, les garçons perçurent l'énorme *plouf*. Beaucoup avaient la bouche ouverte, on aurait dit que leurs chiques de tabac et citron vert étaient des insectes entre leurs dents. Une petite chique suffisait à ce que la tête d'un novice tourne comme un derviche. Plusieurs garçons en mélangeaient une, la tassaient et la glissaient sous la lèvre inférieure avant leur première tasse de thé à sept heures du matin.

Mustafa fit signe qu'il en désirait une. On s'empressa de la tasser, de la rouler sur une paume, de la lui tendre.

1. Imbécile.

2. Tigre de l'Hindoustan, symbole de l'Inde.

J'en étais où ? demanda-t-il à mi-voix, tandis que sa lèvre inférieure repliée sur ses dents du bas attrapait la chique et en extrayait le jus.

Tu venais de tuer le tigre...

De lui tirer dessus ! Pas de le tuer. Un tigre n'est pas un chien qu'on peut buter d'un coup. Il s'était déjà relevé. Il se ruait vers nous. Vu leur silence, je crois que mes cousins s'étaient évanouis ; je n'avais pas le temps de vérifier. L'animal me regardait comme un mari dévisage sa femme le jour où il la découvre en compagnie de son voisin. Alors j'ai planté mes yeux dans les siens qui flambaient, comme une femme qui scrute un mari impuissant, avant de tirer le deuxième coup par le canon gauche. La balle a explosé sur son épaule droite, ce qui l'a dévié de sa trajectoire, et il m'a frôlé avant de s'effondrer dans les branches de l'arbre où il est resté en poussant tour à tour des rugissements et des gémissements.

Décide-toi, monstre à rayures, je lui ai lancé. Tu veux te battre ou tu demandes grâce ?

Il était gros ? demanda Ghochu *Ek*.

Gros ? De la porte à ici. Sans compter sa queue. J'avais beau lui avoir bousillé les deux épaules, il essayait de se remettre debout. Si on coupe un serpent en deux, ça ne veut pas dire qu'il ne peut plus vous mordre, vous vous rappelez ça. Et la tête de ce tigre était tellement énorme qu'il était impossible de l'entourer de ses bras. L'un d'entre vous en a-t-il déjà vu un ? Même une dépouille peut vous empêcher de pisser. Ceux qui sont empaillés sur un socle, vous savez ? À la tombée de la nuit, la plupart des mecs n'ont pas le courage de s'en approcher. Dans des palais, les serveurs passent sur la pointe des pieds du côté où leurs regards ne se poseront pas sur eux. Ghochu, tu n'aurais pas les couilles de tuer un tigre mort. Si j'apportais ici la tête tranchée d'un tigre, vous seriez presque tous prêts à vous réfugier dans les toilettes.

Peter le Cogneur éclata de rire en tirant sur son bang.

C'est vrai, Peter *bhai*. Bien sûr, pas toi. Maintenant que j'avais le temps de chercher mes cousins, j'ai vu qu'ils s'efforçaient de se relever de l'endroit où ils étaient tombés en pâmoison ; à ce moment précis, le tigre a de nouveau grondé et, l'entendant si près, ils ont de nouveau tourné de l'œil. Je suppose que ce n'est pas la même chose de compter les crocs d'un lion africain que ceux d'un tigre. Mais un grand problème est apparu : je n'avais plus de cartouches pour terminer le boulot. J'ai fouillé frénétiquement autour de moi, sans rien

trouver d'autre que celles tirées. L'animal se redressait difficilement sur ses pattes arrière. Si vous croyez qu'un tigre est terrifiant sur ses quatre pattes, attendez de le voir dressé sur deux. Et il me fixait de ses horribles yeux. J'ai pensé : C'est facile de m'enfuir sauf que ce salaud ne va pas renoncer. Il va sautiller sur ses pattes arrière comme une grenouille et se gaver des héros de Mumbai. J'ai tenté de les réveiller avec des coups de pied, mais ils étaient comme morts. L'un a ouvert les yeux et les a refermés dès qu'il a entendu le rugissement tonitruant de l'animal. Soudain, je me suis rendu compte que le tigre sentait mauvais, c'est le cas de tous les animaux comme vous le savez. Sauf que celui-ci puait, il n'avait pas simplement oublié de se brosser les dents, il ne s'était pas lavé le cul.

Un énorme fracas interrompit Mustafa : un prisonnier de l'étage du dessous s'était précipité contre les barreaux de fer. Sans doute l'un de ceux de la cellule onze, aménagée dans une grande salle quelques années auparavant avec une structure en fer qui, implantée dans le terrazzo, cédait. Au fil des années, elle avait absorbé la fureur de tant de garçons qu'elle chantait désormais avec férocité dès qu'on la tapotait. Tout le monde patientait tandis que le son se répercutait par cycles. Plus de vingt détenus étaient incarcérés dans cette cellule, aussi n'était-ce pas inhabituel que l'un d'eux perde la tête une nuit ou une autre.

Le silence ne régnait jamais dans le royaume d'airain. La musique du métal résonnait dans les trois étages à n'importe quelle heure.

Au cours de la journée, les portes s'ouvraient et claquaient constamment, les gros verrous cliquetaient. À chaque entrée ou sortie d'un garçon, le processus se répétait, que ce fût à la porte d'une cellule ou aux grilles entre les étages. Et comme ces dizaines de garçons – vétérans, ouvriers, arnaqueurs, dealers, dénonciateurs, mal-portants, justiciables – n'arrêtaient pas de bouger de six heures du matin à six heures du soir, le fer chantait en permanence.

Les kakis ouvraient et fermaient inlassablement les portes. Froids avec les nouveaux venus, chaleureux avec les anciens, ils inscrivaient la moindre sortie et le moindre retour dans leur registre afin de se prémunir contre un incident susceptible de nuire à leur carrière. En l'espace de deux heures – la durée de leur service –, les kakis perdaient patience.

Le soir, une fois les portes verrouillées à dix-huit heures et les clés déposées dans le cube en toile métallique derrière le géolier à la

réception de l'enfer, les voix de la télévision explosaient. L'émission de la soirée s'entendait dans chaque cellule et les kakis positionnaient leurs chaises importées de Chine dans un angle leur permettant d'apercevoir les écrans.

Après vingt-deux heures, ceux-ci restaient allumés ; mais le son diminuait à mesure que les garçons se tournaient vers la drogue, s'endormaient, donnaient des coups de fil, téléchargeaient des films. Le fer recommençait à chanter à cette heure-là, tandis que la frustration, la tristesse, les souvenirs, la nostalgie, l'absence de fenêtre ouvrable rendaient l'un ou l'autre tellement fou qu'il s'en prenait aux barreaux.

Le fer chantait toute la nuit.

Par principe, personne ne se plaignait. Chacun avait le même chant en lui. Chacun savait qu'il n'était qu'à un cheveu de perdre la tête. Seuls les détenus qui avaient réussi à devenir un peu moins humains ne tapaient pas sur les barreaux. Tout comme ceux qui avaient accepté la sauvagerie de la forêt, et l'avaient domestiquée pour survivre.

Ceux qui n'arrivaient pas à changer de peau – habités par des idées de justice, de liberté, d'amour, de famille, de regret et de rédemption – se jetaient contre le fer.

Le cycle frénétique d'arrêt et de reprise du bruit se poursuivit un peu avant de cesser brusquement. Oonth – le grand kaki voûté de service devant la cellule numéro un – jeta un coup d'œil et précisa : C'est le gamin d'Assam. Le juge a encore refusé d'écouter sa demande de libération sous caution. Six mois, neuf dates et pas une seule audience. Aujourd'hui, il a injurié le juge en assamais, menaçant de violer sa mère. Le juge a voulu savoir ce qu'il disait. Son avocat a répondu qu'il criait des prières à Kamakya Devi.

Oonth s'appuya contre les barreaux pour écouter la fin de l'histoire.

Mustafa le Fou continua : L'animal a soudain sauté comme une gigantesque grenouille. J'étais affolé. Trois bonds de plus et sa moustache me chatouillerait le nez. À ce moment-là, j'ai repéré le pilon de poulet qui sortait de la bouche de mon cousin comateux. Je l'ai arraché – ainsi que sa dent de devant – et cassé l'os en deux. J'ai ouvert le fusil et poussé une esquille dans chaque canon. L'animal féroce était maintenant sur le point de faire son dernier saut et de me renverser. Brandissant le fusil, je l'ai enfoncé dans la caverne de sa gueule et appuyé sur les deux détentes. Il n'y a eu aucune détonation, rien qu'un pet. Prouttproutt.

Les garçons écarquillaient les yeux.

J'ai loué le nom du Prophète et me suis préparé à devenir un curry de Mustafa. C'est alors que le monstre a lâché un rugissement assourdissant qui a même dû faire tressaillir Allah. J'avoue que j'ai tourné de l'œil et que je suis tombé à côté de mes cousins morts depuis longtemps. Quand j'ai repris connaissance, je ne pouvais pas bouger. L'énorme bête était allongée sur moi comme un amant sur sa maîtresse après avoir brûlé sa dernière cartouche. Son corps était chaud, il m'étreignait avec ses bras cassés. Au prix d'un effort surhumain, sans ouvrir les yeux – la tête du monstre était tout près de moi –, j'ai réussi à me dégager. Grâce à un miracle, les os de poulet, qui s'étaient fichés aussitôt dans son cerveau, l'avaient instantanément tué. Les genoux flageolants, je me suis écroulé avant de m'éloigner en rampant. L'odeur de merde était pestilentielle. Le grand tueur à rayures avait chié quand les os lui avaient transpercé le crâne. J'avais du mal à y croire ; ce n'était pas lui bien sûr mais mes cousins de Mumbai. Je les ai réveillés en les rouant de coups de pied et les ai précipités dans le ruisseau.

Parler de lions africains est une chose, voir un tigre indien une autre.

Qui gagnerait s'il y avait une bagarre entre eux ? lança Bichchoo.

Le tigre indien, affirma Mustafa.

Et entre un éléphant indien et un éléphant africain ?

L'éléphant africain.

Entre un bandit indien et un crocodile africain ?

Le bandit indien.

Entre un ours indien et un hippopotame africain ?

L'ours indien.

Entre un rhinocéros indien et un rhino africain ?

Le rhino africain.

Entre un cobra indien et un mamba africain ?

Le cobra indien.

En réalité, le cobra est capable de vaincre n'importe quoi. Surtout un cobra royal. Même l'éléphant africain. Mais entre un Africain et un Indien, l'Africain gagnera toujours. Parce qu'on chierait comme le docteur aujourd'hui, qu'on glisserait et tomberait dedans.

Tu as vu leur équipement ? demanda Oontth depuis la porte. Ils pourraient nous fracasser la tête avec.

Seul un *sardar*¹ réussirait à les battre, assura Mustafa. Au marché de Jammu, j'ai vu une fois un petit *sardar* détacher ses cheveux pendant une bagarre avec un grand Pathan. Quand ses cheveux sont tombés sur son visage, le Pathan a été désorienté. Il n'arrivait plus à distinguer le torse du *sardar* de son dos. Comme il s'efforçait d'y parvenir, le *sardar* a enroulé ses cheveux autour de son cou et l'a étranglé.

Qu'est-ce que tu as fait de la carcasse du tigre ? voulut savoir Peter le Cogneur.

À présent, Ghochu *Ek* massait les jambes du Cogneur, qui, vauté, le cou tordu contre le mur, se grattait sous son boxer.

Je t'ai dit que c'était la pleine lune, Peter *bhai*. La couverture nua-gieuse s'était dissipée et la vallée était illuminée comme une *shamiana*² de mariage. J'ai fini mon whisky et dépouillé l'animal en chantant. Mes cousins étaient accroupis, nus, sous un arbre. Leurs jeans séchaient devant le feu, ils n'avaient pas retrouvé leur langue. J'ai jeté les entrailles de l'animal dans un fossé. J'ai emporté la viande pour la distribuer dans le village. Tout le monde a cru que c'était du *sambhar*³. Les dents, je les ai enfilées sur une cordelette, un collier que j'ai fait consacrer au temple de Jwalamukhi. Si tu le portes, tu peux affronter n'importe quel djinn ou *churail*⁴. Si j'avais le droit de rentrer chez moi, je le rapporterais et le donnerais aux garçons de la cellule dix-neuf pour qu'ils puissent se débarrasser des esprits frappeurs népalais qui y vivent. La fourrure et les os, je les ai vendus à un marchand chinois pour un *lakh*⁵ de roupies. Avec ça, j'ai acheté un scooter pour mon père et une moto Yamata pour moi. Et le premier jour où je m'en suis servi...

La police ne t'a pas arrêté ? l'interrompit le Cogneur.

*Arre*⁶, Peter *bhai*, l'inspecteur est un homme à moi. Quand j'entre dans son bureau, il se lève et me salue. Il dit toujours : Sans vous, patron, je n'arriverais pas à contrôler la région. Quand on nomme un nouvel

1. Terme utilisé dans le sikhisme, désignant un chef de bataillon et, par extension, chef.

2. Grande tente colorée déployée lors d'un mariage ou de toute autre cérémonie où beaucoup d'invités sont conviés.

3. Plat à base de pois d'angole.

4. Créature surnaturelle, sorcière.

5. Cent mille roupies.

6. Exclamation indienne exprimant la surprise, l'exaspération, la colère.

inspecteur dans ma région, il se présente d'abord chez moi avec une boîte de *lados*¹ tout frais, dégoulinants.

Les yeux de Mustafa d'un bleu aussi pur que celui du ciel ou de l'océan brillèrent.

Tu sais, Peter *bhai*, c'est à cause d'une erreur d'identité qu'on m'a enfermé ici. Le jour où l'inspecteur général de la police apprendra qui je suis réellement, il viendra me libérer personnellement.

Mustafa le Magnifique était en prison depuis quatre années et huit mois. Il avait été acquitté pour un trafic de stupéfiants deux mois plus tôt, mais l'accusation de destruction de bien public portée contre lui subsistait. Un après-midi, pris de rage contre les barreaux et rendu fou par des rêves de cours d'eau glacés, il était monté sur les épaules d'un copain pour casser une caméra en circuit fermé. La caution avait été fixée à vingt mille roupies. Singham refusait de retirer sa plainte et la somme était une montagne inaccessible pour sa lointaine famille.

Quand ses vieux camarades n'étaient pas à proximité, on le voyait souvent persuader les nouveaux venus de lui prêter vingt mille roupies qu'il leur rendrait au centuple dans quelques semaines. En plus, grâce à ses relations, il les aiderait à sortir très vite. Il ne pouvait en faire étalage, mais il était intimement lié au Premier ministre – qui avait de la famille installée près de son quartier à Jammu. Il était souvent allé au *gurdwara*² avec eux. Enfin, vous savez ce que c'est. Demander un service personnel le gênait trop, en revanche c'était facile de réparer une injustice pour un autre.

Chaque fois qu'on refusait son offre, il racontait une histoire.

En se levant du cercle des auditeurs pour aller prendre son bain du soir suivi par une prière d'une heure, Asambhav déclara : Mustafa Maharaj, *tope-e-Zamzam*³, petit-fils de Genghis Khan, frère de la princesse Mumtaz Mahal, neveu d'Oussama ben Laden, amant de l'actrice Zeenat Aman, va te coucher maintenant, bordel !

1. Boulettes cuites à base de lentilles sucrées, de pois chiches broyés, ou de farine de blé complète.

2. Temple sikh.

3. Ivre de l'eau de Zamzam : source dite miraculeuse qui alimente le puits du sanctuaire de la Kaaba.

Des parapluies dans les ténèbres

Sur n'importe quel autel à l'amour, Asambhav Kumar aurait été un dieu.

Qu'il soit relégué derrière les barreaux est le triste témoignage de ce que les hommes – architectes de cette structure appelée société – estiment réellement. Des bouts de papier estampillés plutôt que de véritables émotions. Des lignées fantasmatiques plutôt que des sentiments authentiques. À en croire les poètes et les visionnaires, rien n'a autant de valeur aux yeux du Créateur que l'amour. Sauf que les hommes qui gouvernent les hommes – peu nombreux ou innombrables – n'y accordent aucun prix. N'en ayant jamais senti le picotement sur leur peau, ils le considèrent comme une affliction à soigner à coups de potions amères et de contraintes.

Parmi les invalides de l'amour qui peuplaient le labyrinthe perdu de la prison, aucun n'était aussi merveilleux que le garçon des berges du Gange.

Le vrai prénom d'Asambhav était Sambhav¹. C'est... possible. Pour son père, les limites de cette possibilité reposaient sur l'avenir de son fils officier arborant des étoiles en cuivre brillant sur ses épaulettes et un cordon rouge sur son torse vert olive.

Au cours des vingt ans où il avait crapahuté dans ce maudit pays, du désert à la jungle et aux montagnes, se battant davantage contre ses compatriotes que contre des Chinois ou des Pakistanais, il n'avait obtenu que trois galons sur son bras. Qui seraient facilement supplantés ne serait-ce que par l'étoile d'un blanc-bec de vingt ans capable de donner des ordres en anglais.

Les années passées dans de discrètes et austères casernes pour se conformer à la volonté du grandiose État indien avaient garanti qu'il soit éloigné de son plus jeune fils qu'il avait confié à son épouse et

1. *Sambhav* signifie, entre autres, « possible » en hindi.

à sa famille dans leur grande ferme, située à une heure de trajet de l'ancienne ville de Varanasi.

Bade Papa, son frère aîné, tenait le rôle de père auprès de Sambhav. Bade Papa enseignait la littérature de langue hindie dans les établissements du coin. Entre le littéraire et le militaire, il y a un gouffre naturel que seule une grande guerre peut combler. Comme aucune n'avait éclaté en Inde depuis mille neuf cent soixante et onze, les deux frères ne se ressemblaient guère et ils n'avaient pas les mêmes ambitions pour Sambhav.

Le fils d'un père énergique est pétri de déférence et d'honnêteté. Quand on a deux pères énergiques, on possède un niveau vertigineux d'obéissance et de moralité.

Sambhav était un enfant remarquable. Un modèle. Il ne buvait pas. Il ne fumait pas. Il ne séchait pas les cours. Il surveillait les moissonneuses-batteuses dans les champs de blé et le repiquage dans les rizières.

Quant aux cannes à sucre, il conduisait des chariots qui en transportaient des bottes entassées jusqu'au ciel vers les raffineries.

Pour Papa, il faisait d'innombrables pompes et pratiquait la lutte dans l'*akhada*¹ du village. Faute d'être costaud, il était musclé. Grâce à ses larges épaules, sa beauté – teint clair, lèvres roses, cils recourbés – restait virile. L'absence de doute lui conférait une intensité qui faisait de lui un combattant redoutable, capable de vaincre des adversaires plus forts. Sa mère lui avait interdit de sortir de la maison torse nu de crainte qu'il n'attire le mauvais sort. Dans la carrière, il ne portait que le *langot*², bien sûr, tellement serré que son pénis et ses testicules formaient une bosse inutile, inaccessible à ses adversaires et à la tentation.

Pour son Bade Papa, il lisait les grands écrivains indiens. Munshi Premchand, Dharamvir Bharati, Nirmal Verma, Raghuvir Sahay, Mahadevi Varma, Suryakant Tripathi Nirala, Hazari Prasad Dwivedi, Jainendra Kumar, Phanishwar Nath Renu. Son œuvre préférée était le poème épique *Rashmirathi* de Ramdhari Singh Dinkar : l'histoire de Karna, maudit mais magnifique. Lui qui avait deux pères ne pouvait imaginer ce que c'était de ne pas en avoir, d'être rejeté par sa propre

1. Arène dédiée au sport, espace où se déroulent des combats sportifs, salle de gymnastique.

2. Pagne traditionnel des lutteurs.

chair, de rester noble et émouvant jusqu'à la fin ultime malgré cette exclusion.

À l'époque, Sambhav considérait la lutte et la littérature comme de simples attributs. Des gestes d'amour envers ses deux pères. De précieux dons à utiliser au cours du périple de la vie. Il n'avait aucun moyen de savoir que la littérature n'est pas une arme pour conquérir le monde, c'est surtout une bombe qui fait exploser le moi afin que l'on passe au crible les atomes des fragments pour trouver le sens des origines.

Sans qu'il s'en rende compte, la minuterie de la bombe s'égrenait à chaque livre qu'il lisait.

Pour faire plaisir à sa mère, Sambhav fréquentait le temple du village au moins deux fois par semaine. Il ne ratait jamais le mardi, Hanuman¹ étant le seigneur des jeunes purs et pieux.

Même si personne n'en avait conscience, sa mère était davantage qu'une femme de soldat. C'était une artiste qui aimait la musique et la poésie. À la moindre occasion, elle se procurait des petits bocaux de peinture pour tissu de la ville et peignait une rose rouge sang sur chaque chemise blanche de son fils.

Elle tentait de lui inculquer les usages. Merci. Bonjour. Comment allez-vous. Ceux qui plaisaient aux officiers que son mari saluait matin et soir. Après le dîner, tandis que son Bade Papa et sa Badi Maman sirotaient leur lait chaud, il emmenait sa mère au puits tubulaire et il l'écoutait raconter des histoires de son enfance et de sa vie conjugale.

Pour ses frères, Sambhav était un tâcheron, un péquenaud gênant. Ils habitaient avec leur père dans un cantonnement militaire et ils fréquentaient des écoles où on les initiait à quelques mots d'anglais. Sambhav était en cinquième quand son père avait été nommé à Lucknow, où il le rejoignit avec sa mère. Il fut admis dans la même école que ses frères. Cela se passa mal. Son hindi, de l'établissement Raj Kishore Mahavidyalaya, était exquis, en revanche son anglais était inexistant. Au lieu d'amortir le choc de son humiliation, ses frères en rajoutèrent.

Ils refusèrent de le reconnaître, prétendant qu'il était un cousin lointain et grossier. Sambhav dut supplier sa mère de le ramener au village.

1. Fils du dieu du vent, il a l'apparence d'un singe.

Pendant ce temps, il avait une vie intérieure dont personne ne se doutait. Sa vie extérieure était parfaite. Même le côté dégradant de son séjour de Lucknow ne l'avait pas poussé à changer de conduite.

Par une soirée de juin, il était tard, la mousson faisait la nature et la soulageait, il fit une rencontre surnaturelle. Il courait dans une venelle du village, bordée de maisons en pisé ou en brique, foulant le sol boueux de ses sandales en caoutchouc. Le bétail entravé devant les habitations s'ébrouait en secouant ses flancs trempés, la lumière chiche d'ampoules nues s'échappait par les fissures des portes, son grand parapluie noir s'agitait au-dessus de lui dans le vent mugissant et la pluie, lorsque, tournant à un coin sans rien voir, il la heurta de plein fouet.

Elle hurla une injure. Leurs parapluies s'envolèrent, il tendit instinctivement la main pour la rattraper dans sa chute.

Pourquoi ne pas klaxonner si tu veux prendre un virage aussi vite ? fulmina-t-elle.

Elle n'en saisit pas moins sa main mouillée pour se redresser, la serrant fort afin de l'empêcher de glisser. À peine debout, elle lâcha prise, et ramassa le parapluie du jeune garçon. Alors qu'elle s'éloignait, la langue de Sambhav se dénoua et il formula des excuses. Avant de bifurquer, elle fit volte-face. Cloué sur place, il la suivait du regard, tandis que le déluge des cieux l'inondait.

Plus tard, il ne se rappela même pas son visage.

Il passa la nuit à tenter de revivre l'accident. Étant donné la pluie torrentielle, l'obscurité, la fulgurance de la rencontre, c'était incroyable qu'il se rappelle tant de choses. Elle était menue et petite. La main qui l'avait fermement agrippé était douce, garnie d'anneaux à chaque doigt. Le *salwar-kameez* qu'elle portait était d'une couleur sombre. Ses cheveux étaient coiffés en une seule natte très épaisse qui était tombée sur son buste quand elle s'était relevée. S'il ne se souvenait pas de son visage, il avait remarqué le clou en argent étincelant sur son nez.

Son timbre de voix, voilà ce qui était resté gravé dans sa mémoire. Une caresse dans la nuit. Elle avait proféré des sarcasmes mais avec les inflexions d'une chanteuse de *thumri*¹. Il se répétait à l'envi sa réprimande. En guise de compagnie, il se lia d'amitié avec le parapluie rose foncé qu'il avait ramassé à la place du sien, en palpa la poignée

1. Chant léger, aimable et tendre.

recourbée avec précaution en essayant d’y trouver un vestige de la main douce et chaude de la jeune femme.

Asambhav parcourut du regard les fenêtres ouvertes du séjour aux lumières éteintes où il était assis – les membres de la maisonnée dormaient depuis longtemps dans les vérandas de la cour intérieure – avant d’approcher de ses narines la poignée qu’il renifla longuement, en quête d’une trace de son odeur. Oui, elle était bien là – fleurie, capiteuse. Il finit par s’endormir, serrant sous son drap le parapluie, l’étoffe nervurée de baleines contre son torse, la courbe de la poignée qui, effleurant ses lèvres, lui arrivait sous le nez.

Après coup, il fut persuadé de ne pas avoir dormi cette première nuit. Or il s’était assoupi. En revanche, à son réveil le lendemain matin, il était réellement un homme nouveau. Il ne redeviendrait jamais le garçon parfait, docile, soumis. Le coup de foudre avait calciné les maillons de la piété et de la tradition.

Ceux qui doutent de la possibilité d’une métamorphose n’ont jamais connu un être tombé éperdument amoureux. En vérité, cela modifie la couleur de peau, le timbre de voix, les battements du cœur ; cela recâble le cerveau et octroie de nouveaux yeux ; cela libère plus rapidement que la richesse et comble d’une manière inestimable.

Les jours suivants, au lieu de suivre ses cours, de traire les vaches, de fréquenter le temple, il se borna à errer dans le village en une recherche effrénée de renseignements. Qui était-elle ? Pourquoi ne l’avait-il jamais vue auparavant ? Était-elle une apparition due à la pluie ? Une *apsara*¹ qui embrasait les mortels et disparaissait à jamais ?

Il éprouvait des émotions inconnues. Son monde serein de règles et de rituels quotidiens avait volé en éclats. Il ne s’intéressait plus à ses activités habituelles ni aux gens qui, jusque-là, occupaient ses journées d’une manière immuable. Manger était une corvée ; quant à rester tranquille pour lire, ou même faire des pompes, c’était au-dessus de ses forces.

Une agitation extrême l’incita à se mettre au jogging, ainsi que son militaire de père l’y poussait depuis toujours. Il courait dans les venelles en lacets poussiéreuses et boueuses du village, sur les *bundhs*²

1. Nympe du ciel, souvent la cause de la chute des yogis et des maîtres ascètes.

2. Talus, remblais.

étroits de l'interminable damier des champs où des aigrettes blanches maintenaient l'ordre, devant les bouquets de manguiers aux perruches bavardes et aux feuilles crasseuses, sur la route goudronnée menant à la ville où résonnait le bruit assourdissant des klaxons de Tempo et des motos ; il traversait le temple somnolent et le bazar grouillant ; il passait devant les hauts murs de l'école de filles, sans cesser de poser ses yeux fureteurs partout, mû par l'énergie du désespoir et s'épuisant faute de parvenir à la trouver.

Le soir, les muscles et le cœur douloureux, avec sa voix de chanteuse de *thumri* dans la tête, il emportait le parapluie au lit, le serrant de si près qu'il aurait pu s'agir d'elle. Sous le drap, il embrassait la poignée, saisi d'un désir frénétique.

À l'insu de Sambhav, la jeune fille faisait pareil avec son parapluie. Grand, noir, c'était bien celui d'un homme. Le soir historique, elle s'était précipitée chez elle, bouleversée, et, de crainte que ses émotions ne soient peintes sur son visage, avait foncé dans la petite salle de bains de brique nue où se lavaient les femmes de la maison. Elle ne l'avait remarqué dans la semi-obscurité, calé contre le lavabo tel un sombre voyeur, qu'après avoir enlevé ses vêtements trempés et s'être versé des jattes d'eau tiède sur le corps pour se débarrasser de la pluie visqueuse.

Interrompant ses ablutions, elle l'ouvrit lentement et le regarda se déployer dans la minuscule pièce à la manière d'une gigantesque chauve-souris. Elle attrapa la poignée qu'elle sentit vibrer dans sa paume. Puis elle effleura doucement, du bout des doigts, le mât gris terne. Elle finit par se tenir en dessous, nue, et exécuta en chantant les pas d'une danse de la pluie d'un récent film hindi. Elle se déhancha comme l'actrice mais ne vit que son visage dans le petit miroir au-dessus du lavabo. Mouillé, joli, orné d'un clou de nez étincelant. Animé comme jamais auparavant.

C'était une adolescente de quatorze ans. Contrairement au garçon qui lui était rentré dedans, elle connaissait l'amour. Elle ne faisait aucun effort pour plaire à ses parents, ni à qui que ce soit. Elle savait qu'ils – de même que le monde entier – n'accordaient aucune importance à son bonheur. Ils n'avaient qu'un but, sa sécurité, son assujettissement, avant une rapide élimination en douceur au sein du mariage et sa mise sous la tutelle d'un autre homme. Elle regardait tous les films qu'elle pouvait – au cinéma, à la télévision, sur des DVD – et,

convaincue de la possibilité de l'amour et du bonheur, elle avait la certitude qu'elle était destinée à les vivre.

Après avoir rangé le parapluie noir sous le lit, elle vérifiait à plusieurs reprises dans la journée que personne ne l'avait pris. Une fois par jour, elle dansait en extase sous sa promesse cintrée dans la salle de bains.

Grâce à l'ingéniosité féminine, elle découvrit l'identité du jeune homme bien avant lui la sienne. C'était le descendant de l'ennemi. Issu du clan dont les terres étaient contiguës à celles de sa famille. Le grand-oncle du garçon avait assassiné le sien et, plus tard, son oncle à elle avait fait subir le même sort à son oncle à lui. Et ce à cause d'une bande de terrain proche du canal. Une raison légitime de vivre et de mourir. Ils respectaient une trêve hostile depuis vingt ans – un meurtre de chaque côté – tandis que l'affaire passait d'un tribunal à l'autre.

Même si le sang n'avait pas gelé les frontières entre eux, ils appartenaient à différents univers. Sambhav était un Rajput, elle une Pal. Lui, le fils de guerriers, elle la fille de bergers et de paysans. Elle savait qu'on lui dirait qu'elle rêvait de l'impossible, mais il s'appelait Sambhav – *possible* – et elle croyait appartenir à une nouvelle Inde dont les lois n'avaient pas été édictées des siècles auparavant.

Elle n'était pas sa mère – une brebis et une mégère – et sûrement pas sa grand-mère – une brebis et un serpent. Elle était née pour danser nue sous le parapluie de son amant et pour sauter allègrement par-dessus le mur des castes et des conventions médiévales.

Lorsque Sambhav découvrit qui elle était, il fut écartelé entre la joie et le désespoir. Il était heureux de savoir où la trouver dans le vaste monde, malheureux à l'idée du long chemin de haine qui se profilait avant qu'elle ne soit à son côté. Qu'elle soit sienne pour toujours était pour lui une évidence.

Il avait dix-sept ans, elle, quatorze. Son essence n'avait pas flotté dans sa vie plus tôt parce qu'elle vivait avec sa sœur chez leur tante à Allahabad depuis qu'elle avait cinq ans. Pour on ne sait quelle raison, leur père estimait la ville moins dangereuse pour des filles de moins de quatorze ans et le village plus sûr pour des filles plus âgées. Rien, hormis leurs propres mauvaises expériences, n'explique la logique des pères à l'endroit de leurs filles.

Les signes sont primordiaux pour les gens. En ce qui concerne Aranya – elle s'appelait ainsi – le signe était apparu le premier jour

de son retour. Elle était perdue dans les venelles tortueuses du village en rentrant de chez le tailleur lorsqu'une grosse averse l'avait surprise et, affolée, elle avait bifurqué à un tournant qu'elle ne connaissait pas et s'était heurtée à sa destinée.

Sambhav, lui, voyait un signe dans le troc instantané des parapluies, semblable à un échange de guirlandes de fiançailles. Je te protégerai de la pluie et du soleil et tu feras la même chose pour moi.

L'avenir avait beau être évident, Sambhav mourait d'envie de la rencontrer. Enfin, pas vraiment de la rencontrer – faute d'avoir mis des mots sur les tonnes de choses qu'il avait à lui dire –, mais de la voir et de l'entendre. La voix de chanteuse de *thumri* l'obsédait jour et nuit. Son intonation mélodieuse, bien que sarcastique, sans oublier la perfection avec laquelle sa main douce s'était adaptée à la sienne sous la pluie insaisissable.

Sambhav ne tarda pas à découvrir qu'elle fréquentait régulièrement le temple ; en un rien de temps, la maison de dieu devint le premier abri de leur amour.

Le temple se trouvait près du bouquet de manguiers, à l'ombre d'un banyan antédiluvien. Dans l'ancienne aile, construite sur un socle de pierres grossièrement taillées, se dressait un grand *Shivling*¹ noir sous une petite coupole. Il y faisait toujours sombre, et humide – à cause des volumes de lait coupé d'eau que les villageoises déversaient quotidiennement sur le lingam. Cinq ou six fidèles, pas davantage, tenaient dans la structure sacrée où il fallait se serrer pour effectuer le *parikrama*² autour de la divinité. Les pigeons roucoulaient dans des fissures opaques et les chauves-souris qui s'y accrochaient dégageaient leur odeur.

Le nouveau temple était relié à l'ancien, comme les chars à bœufs le sont aux motos. Les moteurs de la modernité dépendent des roues de l'ancien monde.

Des carreaux en céramique et des dorures décoraient ce grand sanctuaire dédié aux principaux dieux en bois, en pierre, ou sous forme de peintures encadrées. Des guirlandes électriques et des ampoules de couleur l'illuminaient, tandis que des nuages de fumée d'encens

1. Lingam de Shiva, sa représentation phallique en tant que Brahmane, Absolu, âme universelle.

2. Circumambulation dans le sens des aiguilles d'une montre.

y flottaient. Quelques buissons de basilic sacré poussaient à l'entrée. Plus loin, sur la gauche, se trouvaient une pompe manuelle pour les ablutions rituelles et un carré en retrait où laisser ses chaussures.

Les innombrables racines du banyan qui s'élevait à la jonction des deux temples s'épandeaient en ondulant comme des pythons. D'une certaine façon, c'était un autre pavillon hypostyle – plus sombre, en perpétuelle expansion – que les fidèles traversaient en se faufilant et en se baissant.

Ce fut dans ce cadre divin – naturel et construit – que se déploya la danse de l'amour.

Au cours des premières semaines, ils choisirent la soirée du lundi. Le jour de Shiva. Ils s'y rendaient peu après le coucher du soleil. Il était seul, elle toujours escortée d'une compagne. Le temple bruissait du tintement des cloches et de la litanie des prières, à mesure de l'arrivée de villageois portant des offrandes plus ou moins importantes. Pleins d'espoirs, ils se jetaient par terre devant les autels et, sans vergogne, quémandaient n'importe quoi, du simple bonheur à la possession de vaches.

Les deux amoureux, dont les regards s'attiraient comme des aimants au milieu de la foule, ne demandaient à Bholey Baba¹ que la transmutation de ce moment en éternité. Lorsqu'un jeune prêtre procédait à l'*aarti*², repris bruyamment par les fidèles qui oscillaient, seules deux paires d'yeux restaient ouvertes. S'il est vrai que ce dieu est amour, ils priaient avec plus d'ardeur que n'importe qui au monde.

Elle apparaissait toujours en tenue ravageuse, un *salwar-kameez* de couleur vive, bien ajusté à son corps svelte, tandis que des bracelets en verre cliquetaient et que sa tresse couvrait ses petits seins. De l'argent luisait sur son nez, son cou, ses doigts. Le vernis de ses ongles était d'un rouge éclatant. Son regard cerclé de khôl était brûlant. Elle enlevait la lanière de ses sandales dorées sans s'accroupir avec maladresse.

Il se déchaussait juste après elle. Agenouillé, il poussait ses chaussures contre les siennes et en perdait le souffle. Aussi souvent que possible, il effleurait le cou-de-pied en cuir doré, sentant la trace chaude de celui de la jeune fille. Puis il s'embrassait subrepticement les doigts.

1. Simple Père, un des noms de Shiva.

2. Rituel dans lequel la lumière des mèches imbibées de camphre est offerte à une ou plusieurs divinités.

Un jour où il n'y avait personne, il ramassa les sandales dorées et les appuya sur ses lèvres.

Il ne la relaquait jamais. En réalité, quand elle tombait à genoux dans le lieu saint et que son *kameez* lui moulait les hanches, il détournait les yeux. Une crue d'amour le submergeait. Ce qui tournoyait en lui et autour de lui, c'étaient de la vénération et de l'adoration, non du désir. De toute son âme, c'était l'âme de la jeune fille qu'il voulait.

Les semaines devinrent des mois. Leur ferveur religieuse s'accrut au point que leurs visites au temple se firent quotidiennes, cependant que les émotions de Sambhav s'intensifiaient. Chaque fois qu'il la voyait, il souhaitait ardemment lui donner une preuve digne de son amour. Lui démontrer son immensité. Sa capacité à tous les sacrifices. Il imaginait qu'elle lui disait : Donne-moi ton index pour que je me rende compte de la vérité de tes sentiments. En un éclair, il sortirait son couteau à cran d'arrêt et le couperait comme une carotte. En fait, un doigt était trop insignifiant pour exprimer ce qu'il éprouvait. Sa main droite conviendrait mieux. Mais que valait une main ? Il fallait sa tête – sa propre tête – décapitée et déposée à ses pieds.

Ce qu'elle ressentait n'était pas moins intense. Elle ne vivait que pour leurs rendez-vous. Il était le dieu du temple où elle se rendait quotidiennement. Elle n'avait jamais vu d'homme aussi beau en chair et en os ou en photo, ni une telle douceur dans les yeux – que ce soit chez un homme ou une femme. Elle ne souhaitait pas seulement lui tenir la main et plonger son regard dans le sien plein d'amour. Elle brûlait d'envie de le servir. De laver son linge, de lui faire la cuisine et le ménage, de le nourrir de ses mains, de remplir son ventre de ses bébés. Elle ne voulait pas être uniquement sa princesse mais aussi son esclave.

L'amour ne connaît pas plus grande aspiration.

Elle comprenait le sens profond du grand parapluie noir. Il était destiné à être la canopée et la protection – le ciel et l'horizon – de sa vie.

Au bout de six mois d'une idylle inouïe, ils n'avaient toujours pas échangé un mot. Leur vie normale était en miettes. Il ne s'intéressait plus au recrutement militaire, ni aux gros romans opaques. Il continuait d'effectuer les tâches qu'on lui attribuait à la ferme et à la maison, d'un air maussade au demeurant.

Rien ne le contrariait davantage qu'une conversation. Une magie se déployait en lui et elle faisait vibrer chacune de ses cellules. Il lui fallait se concentrer dessus, la comprendre, l'assimiler. Il avait besoin de silence. Le moindre bruit s'assimilait à la banalité, à l'interruption.

Aussi difficile qu'il soit de l'imaginer, elle habitait toutes ses pensées. Dans la journée, il inscrivait son prénom du bout des doigts sur chaque surface. Tables, journaux, carnets, murs, sols, troncs d'arbre, sans oublier sa moto, le chariot tracteur, les sacs de grain, les flaques d'eau, son avant-bras, l'air, le vent de la nuit et la brise de la journée.

Aranya. Aranya. Aranya.

Aranya la féconde. Aranya l'opulente. Aranya la généreuse.

Aranya la forêt, verte et luxuriante. Ses parents l'avaient bien baptisée. Elle incarnait la promesse.

Ses deux mères et son unique père mettaient sa mauvaise humeur sur le compte de son angoisse pour les examens de terminale. Or, au lieu d'étudier les textes de son lycée, penché sur le pupitre en bois de sa chambre située à l'arrière de la maison, il composait des vers immortels. Sa lecture des grands écrivains l'y avait préparé. Il écrivait des *ghazals*, des *shayaris*¹ ou des *geets*² et remplissait des carnets de son chant d'amour passionné.

Avant le dîner, il montait sur le toit. Disposés en une rangée, les *charpoys*³ étaient surmontés de moustiquaires fixées sur des perches en bambou en croix – le catéchisme militaire de son père. La lune, levée, mariait l'ampleur conquérante de ses champs à celle, offerte, de ceux de la jeune fille. Il dirigeait son regard vers le lieu où elle se tenait, invisible, sur le toit de sa maison et déclamait ses poèmes exaltés ou chantait ses sérénades.

Après le dîner, quand la famille venait se coucher, il descendait s'enfermer dans sa chambre, et il glissait un disque de Mohammed Rafi dans son lecteur Sony, laissant le grand chanteur lui tordre le cœur jusqu'à ce que la douleur ait atteint l'intensité de son extrême nostalgie. Sa chambre était désormais placardée de photos d'une célèbre

1. Poèmes d'amour.

2. Odes lyriques.

3. Lits formés d'un cadre de bois tendu de cordes tressées.

actrice qui ressemblait à Aranya. Il les contemplait et la splendide actrice disparaissait, remplacée par l'objet de son amour.

Bien plus tard, au moment où la lune s'estompait en même temps que les aboiements des derniers chiens, Sambhav gravissait à pas de loup les marches de pierre, le parapluie rose discrètement coincé sous son bras.

Nul ne se doutait de son obsession car il ne se confiait à personne. Se le permettre aurait été un simulacre. Une souillure vulgaire d'Aranya. Virginale, parfaite, elle n'appartenait qu'à lui.

Elle aussi passait des chansons d'amour dans son lecteur Philips, de films plus récents cependant. Elle ne souffrait pas comme Sambhav. Elle rêvait. Elle jouait à être la vedette qui chantait et dansait dans des séquences avec des chœurs pittoresques. Elle pleurait de joie. Plusieurs fois par jour, elle ouvrait le parapluie noir et se plaçait dessous afin de sentir la brûlure de son ardeur.

Aussi ne fut-ce guère surprenant qu'elle fasse le premier pas pour enjambrer le silence. S'il n'avait tenu qu'à lui, l'amour idéal aurait pu rester inexprimé jusqu'à la fin des temps.

Un soir que le soleil déclinait derrière le bouquet de manguiers, elle ôta la sandale de son pied droit plus lentement que d'ordinaire et glissa quelque chose dans l'orteil. Son coup d'œil éloquent fut un message pour Sambhav. Il introduisit des doigts tremblants dans l'anfractuosité intime. Le bout de papier roulé avait été replié pour former le genre de boulette qu'ils tiraient avec une fronde à l'école. Il le fourra dans sa poche gauche et le protégea de sa main.

Il ne le sortit qu'une fois en sécurité dans sa chambre verrouillée. Il le posa – petit, blanc, en forme de V – sur sa table en bois. Hors d'haleine, il frissonnait. Malgré sa certitude d'en connaître le contenu, qu'il puisse manquer une infime partie le terrifiait.

Ne rien exprimer, c'était tout supposer. Dire quoi que ce soit – le moindre mot – portait la menace de pulvériser l'univers. Ce qu'il craignait le plus, c'était la main de l'amitié. Ou, pire, un aveu d'intérêt amoureux. Ou quelque chose d'encore plus banal et de plus vulgaire. Du style : Retrouve-moi à tel endroit, à telle heure.

Il aurait aimé qu'elle formule à voix haute le contenu de la boulette. Des mots peuvent être balayés par le vent, se noyer sous la pluie, se perdre dans le croassement de corbeaux, le meuglement des vaches ou le carillon des cloches de temples.

Dans l'air, des mots peuvent être refaçonnés, réorganisés, renversés. Heureusement, il est possible de mal les entendre et de croire qu'ils disent ce que l'on souhaite.

Inscrits sur du papier, ils scellent des destins.

Les laissant sur place, il ferma sa porte à clé et sortit dans les champs. L'eau crachée par le puits tubulaire était fraîche ; il s'allongea sur le *charpoy* qui se trouvait devant la cahute en brique. Les dernières perches prenaient leur ultime envol en piaillant, les premières étoiles apparaissaient dans le ciel bleu nuit. Les lueurs du village, assez proche, formaient un dôme dans l'obscurité qui s'épaississait.

Qu'est-ce que je ferai, si je découvre qu'elle m'a rejeté – ou à moitié accepté ? se demanda Sambhav. Une perspective qu'il était incapable de supporter. Il se leva au bout d'un moment et alla arrêter la pompe qui vibrait. Les plantes pouvaient attendre, il avait besoin de réfléchir. Le silence immédiat l'apaisa.

Si l'auteur de la boulette le laissait tomber, il partirait du village ainsi que de cette partie du monde. Il s'engagerait dans l'armée en tant que soldat, non en tant qu'officier. Il se porterait volontaire pour les missions dangereuses, contre les insurgés de l'autre côté de la frontière. Elle apprendrait sa mort héroïque dans les journaux. Voire à la télévision.

L'instant d'après, il renonça à ce scénario, aussi absurde que vaniteux. Le véritable amour exigeait son départ. Il fallait qu'elle soit libre de vivre sa vie, ne souffre que de temps à autre de sa disparition.

Comme l'un des cousins de sa mère, il s'enrôlerait dans la Border Roads Organisation¹. En tant qu'ouvrier, non en tant que cadre. Il tenait à se volatiliser et à passer ses journées à casser des pierres, à étaler du goudron, à dormir dans des tentes de fortune, en altitude dans l'Himalaya, entre la Chine et l'Inde. Un jour, elle y viendrait pour des vacances avec son mari et ses enfants et, regardant par la fenêtre de la voiture, elle verrait...

Non, il en était incapable. Le martyr, très peu pour lui. Il la voulait, elle. Ni sa pitié ni ses remords. Il voulait son amour et elle.

Il rentra à grands pas chez lui, ouvrit la porte, déplia la boulette.

1. Organisation créée en 1960, chargée de la construction et de l'entretien des routes frontalières.

Sur quatre lignes, la jeune fille de quinze ans avait écrit en hindi :

*chaque fois que tu le diras
où que tu le dises
quoi que tu dises
je serai là pour toi.*

Le sang rugit dans ses oreilles. Ses jambes se dérobèrent sous lui.

Une éternité s'écoula avant qu'il ne remette à plat la feuille de cahier lignée et la lise à nouveau. Une fois. Deux fois. Il avait envie de crier. D'en parler. De courir jusqu'à elle et de la serrer dans ses bras. Rien de ceci n'était possible. Mais l'immobilité non plus. Sur un coup de tête, il fit quelque chose d'inimaginable. Il enfila ses baskets, fourra son couteau à cran d'arrêt dans une poche, enroula la laisse de Sheru autour de sa main, sortit furtivement de la maison.

La lune commençait à se lever dans la nuit noire. En dix minutes d'un jogging modéré, le maître et le chien se retrouvèrent à la lisière des terres des Pal. Il longea les eucalyptus qui en marquaient la limite. Il distinguait la maison d'Aranya, une tache plus sombre parmi les margousiers et les seshams, et une faible lumière entre les branches. Au loin, signalé par la lueur d'une ampoule, leur puits tubulaire vibrait.

Un chien lança une série d'avertissements et fut rejoint par un autre. Sambhav posa la main sur la grosse tête de son berger allemand qui se retint. Ils trottèrent sur le *bundh* délimitant la propriété, cherchant l'endroit le plus proche de l'habitation. Ils entendaient le murmure de l'eau dans les canaux d'irrigation et le coassement des grenouilles qui appâtaient les esprits de la nuit. Le buisson touffu de lantanas sur un monticule leur fournit un point d'observation. On voyait du mouvement derrière les vitres de la maison, située à une petite centaine de mètres.

Les chiens protestaient toujours, sans pour autant surgir des arbres. Ils n'inquiétaient pas Sambhav, certain qu'ils se pisseraient dessus à la vue de l'énorme berger allemand. Son père avait choisi Sheru et Bijli – les meilleurs de la portée – dans une ferme des environs de Dehradun et il les avait dressés à la militaire, névrotiquement. Descendants d'une lignée féroce, ils servaient à tour de rôle. Sheru dormait le jour, attaché, tandis que Bijli parcourait la maison et la ferme. Ils échangeaient la nuit. Le village les connaissait, ils valaient bien une clôture électrique.

Figé, oreilles dressées, Sheru fixait la maison de brique à deux étages. Une porte s'ouvrit, dispensant une flaque de lumière. Quelqu'un injuria les chiens. Qui se turent.

De sa vie, Sambhav n'avait jamais courtsié une fille. Il avait toujours affiché du mépris pour ses copains qui s'adonnaient à la vulgaire activité de la séduction. Il les considérait comme inférieurs et bestiaux. Il était fils d'une discipline stricte et d'un art raffiné. Les étreintes hormonales dans les foires de villages, les festivals religieux, les champs, le bazar, le centre de premiers soins, devant l'école de filles – ces cajoleries, ces câlins et ces poursuites l'écoeuraient. Sans compter l'inconstance. Ses camarades n'étaient que des bâtards qui s'accouplaient dans les chemins creux.

Accroupi à l'abri des lantanas, Sambhav glissa un brin d'herbe entre ses dents. Contrairement à eux, il avait rencontré l'amour. Peut-être était-il la première personne à qui c'était réellement arrivé. Il n'était pas ici à la recherche de quoi que ce fût. Il n'était ici que pour être le plus proche d'elle possible. Il sentait sa présence palpiter dans les champs. La même chaleur envoûtante émise par l'empreinte de son pied dans la sandale.

Chaque fois que tu le diras.

Où que tu le dises.

Quoi que tu dises.

Je serai là pour toi.

S'il scrutait la voûte sombre de l'univers, ces mots seraient écrits dans les graffitis des étoiles. Il les déchiffra en regardant les lumières s'éteindre dans la maison. Un peu plus tard, il ramassa un caillou et entreprit de sculpter le prénom de la jeune fille sur le côté du *bundh*. Il mit une heure à le faire le long du champ, on aurait dit une bordure de sari.

À son retour chez lui, Sambhav dut laver son jean et ses chaussures couverts de boue. Sheru reprit sa patrouille. Il n'avait pas aboyé une seule fois pendant leur expédition. Les premiers ouvriers agricoles bougeraient d'ici peu. Sambhav s'installa à son pupitre pour écrire. Lorsque des voix humaines et le chant d'un coq rompirent le silence, il avait terminé un poème de cinquante-deux vers. Lourd de métaphores et de douleur. Inspiré par les poètes qu'il avait lus, de Kabir à Mahadevi Varma, à Ramdhari Singh Dinkar, à Subhadra Kumari Chauhan, à Sahir Ludhianvi.

Le poème évoquait la lune, le miel, le sang, les fleurs de cytise, Sita, l'Himalaya, le Gange, la reine Victoria, les frangipaniers, Arjuna, le pur, héros du *Mahabharata*, les chevaux, les perles, le phare d'Alexandrie, les roses et les lèvres, le roi Rana Pratap, les diamants, Yama, le dieu de la mort, le santal, Socrate, le Taj Mahal, les cobras, *Jallianwala Bagh*¹ ou le massacre d'Amritsar, les Veda et, avant tout, l'amour incomparable des grues Antigone.

Il chantait la perfection de leur union, leur fidélité sans pareille, leur promptitude à mourir en cas de séparation. Les grues Antigone deviendraient le motif récurrent de ce qu'il lui écrirait ; au fil du temps, il s'identifierait complètement à elles, s'imaginant oiseau solitaire écumant désespérément champs et buissons, étranglé de tristesse, rendu fou par manque d'un signe d'elle.

Faute de pouvoir rouler en boule cinquante-deux vers, il plia soigneusement les quatre feuilles jusqu'à leur donner la taille d'un sandwich. Il les plaça sous une pile de livres afin que les lignes de pliage restent nettes et qu'il n'y ait aucune peluche. Il alla au temple – ombre parmi les colonnes du banian – bien avant l'arrivée à dix-neuf heures d'Aranya. Les cloches sonnaient tandis qu'une litanie transperçait parfois l'air.

Avant de l'apercevoir, elle le sentit ; quant à lui, il en eut le souffle coupé. La tresse oscillait sur son buste, le vert de son *salwar-kameez* avait l'éclat éblouissant des rizières. À peine eut-elle ôté la sandale de son pied qu'il y posa la main. Un instant lui suffit pour comprendre qu'il lui offrait ainsi son amour.

Cette fois, Aranya ne s'attarda pas devant les dieux souriants. Au pas de course, elle traversa les temples, l'ancien et le nouveau, se retrouva devant ses sandales qu'il surveillait de loin. Elle y plongea la main et s'immobilisa. Puis elle retira la feuille méticuleusement pliée, la porta à ses yeux, se tourna vers lui. La beauté de Sambhav irradiait dans la sombre niche du banian. La perfection de son teint, l'épaisseur de ses cheveux, la couleur noisette de ses yeux pleins de compassion.

Qu'avait-elle fait pour mériter un homme pareil ?

Aranya retourna dans le sanctuaire, le sandwich en papier entre ses mains jointes, et, nommant chaque dieu, elle les remercia avec une ferveur qu'elle n'avait jamais ressentie auparavant.

1. Le massacre d'Amritsar du 13 avril 1919 : les soldats indiens du raj britannique ouvrirent le feu sur un rassemblement non autorisé de partisans de Gandhi.

Cette nuit-là, ni l'un ni l'autre ne dormit.

Pour éviter les questions de sa mère et de sa petite sœur, elle lut et relut le poème à la lueur d'une lampe torche sous le drap. Il y avait des mots qu'elle ne comprenait pas, certains vers dont elle ne pouvait que deviner le sens. Mais cela exacerba son ardeur, lui fit prendre conscience de la profondeur inouïe de ce qui s'était trouvé sur son chemin.

Il lui semblait être dans un film classique. Une fille banale qui séduit un prince-poète. Sous les draps, elle déclama à voix basse les phrases les plus significatives, sensible à la beauté de la forme, à l'inspiration des métaphores et des nuances. Leur sonorité était bouleversante, aussi le sens devait-il être sublime. Elle lui avait envoyé des pierres et avait reçu des perles en retour.

Elle voulait crier sa joie au monde entier. Le désir de se précipiter et de se jeter à ses pieds la taraudait.

Qu'avait-elle fait pour mériter un homme pareil ?

Accroupi devant les lantanas, un brin d'herbe entre les dents, un gros chien à côté de lui, l'homme ne quittait pas des yeux la maison noyée d'ombre d'Aranya. Le même désir que le sien le taraudait. S'y précipiter et se jeter à ses pieds.

En rentrant du temple, il avait repensé à son poème. Lamentable en comparaison de ce qu'elle lui avait écrit. Malgré son verbiage, il n'exprimait pas ses émotions. Ce n'était qu'artifice et application. Il cherchait à impressionner, il parlait de lui, non d'elle. Bien que conscient de la profondeur de ses sentiments, leur expression, à l'aune de la sienne, était un pitoyable échec.

Chaque fois que tu le diras. Où que tu le dises. Quoi que tu dises. Je serai là pour toi.

Le poème d'Aranya était un diamant biseauté. Le sien un bijou en métal mal taillé.

Un plan fut fixé. Tous les soirs, Sambhav récupérait une boulette de papier dans la sandale d'Aranya où il laissait un sandwich. Le message de la jeune fille avait une fragrance d'*attar*¹, le sien sentait l'*Old Spice*. Sous le parfum, il y avait un arôme de cuir. Elle pressait le papier plié sur ses lèvres, son front, avant de le mettre au repos dans un bonnet de son soutien-gorge. Lui déplaçait le bout de papier ligné et, allongé

1. Parfum naturel distillé sans alcool, sous forme d'huile légère.

sur son lit, il s'en couvrait le visage, aspirant les mots d'Aranya, ses effluves, son amour incandescent.

Au début, elle s'appliqua à trouver un vocabulaire plus raffiné, lui, à simplifier le sien. Autant d'efforts rapidement remplacés par leurs premières déclarations d'amour. Je t'aime.

Durant un certain temps, on aurait dit qu'une couche de peinture noire masquait les autres couleurs comme mode d'expression. Ils ne s'en lassaient pas et le répétaient de toutes les manières possibles. Asambhav travailla à des versions calligraphiées. Il utilisa la peinture à tissu de sa mère sur des mouchoirs. Il grava la déclaration dans des troncs et l'inscrivit dans du ciment humide. Il alla jusqu'à la faire cuire dans une brique grâce au four d'un camarade. Aranya la broda au point de croix, la tissa avec des perles, la cousit sur des feuilles de figuier des pagodes et alla jusqu'à la faire cuire en forme de beignets sucrés.

L'amour, tout de même ! Quelle œuvre d'art, jusqu'à ce que ses portes s'ouvrent en grand ! Quelle lassante photocopieuse après cela, tout juste bonne à répéter !

Sambhav et Aranya n'étaient cependant pas des amants ordinaires. Dès leur première rencontre ailleurs qu'au village, il fut évident que leurs corps se parlaient avec autant d'éloquence que leurs regards. C'était plus d'un an après qu'ils avaient commencé à s'écrire et environ trois mois après qu'ils s'étaient adressé la parole dans l'obscurité hermétique et sacrée du vieux temple de Shiva, au cours de leur déambulation autour du divin phallus. Étant donné la violence de la vendetta familiale, ils n'avaient pas d'autre lieu où se retrouver pour se murmurer leur passion, pour s'effleurer en frôlant les murs humides.

Un jour, elle monta dans un car pour se rendre dans la ville voisine. Le trajet durait une vingtaine de minutes, elle avait donné le prétexte d'une recherche de cours d'anglais. L'ayant devancée sur sa moto, il l'attendait devant le cinéma Janata Talkies avec deux billets. Elle portait son *dupatta*¹ violet sur la tête, bien qu'ils n'aient rien à craindre. Il était midi, l'heure des amoureux, de sorte que les couples venus avec leur propre univers n'avaient d'yeux pour personne.

Le film était un navet, mais se fût-il agi d'un chef-d'œuvre du septième art, les deux amoureux n'en auraient pas retenu la moindre image. Contrairement aux tourtereaux inexpérimentés, ils ne se chevauchèrent

1. Longue écharpe portée sur la tête ou les épaules.

pas comme deux tranches de viande, ils se mêlèrent et se fondirent l'un dans l'autre à la manière d'épices. Doigts, cheveux, peaux, odeurs, souffles, murmures, souplesse, moiteur, douceur, dureté, chaleur, pieds, langues, amour encore et encore.

Les six mois suivants, le cinéma Talkies et le temple de Shiva, tellement humide, devinrent leur jardin d'épices. Deux lieux conçus pour la magie et l'amour. Ils se connurent bientôt dans l'obscurité comme seuls le peuvent de vrais amants.

Une fois de plus, ce fut elle qui fit le premier pas. Se mêler à elle et se fondre en elle – dans ces lieux obscurs au caractère sacré – le comblerait jusqu'à la fin des temps.

Fais de moi une femme, souffla-t-elle, un jour où il la serrait dans ses bras, le dos contre la pierre brute et humide, tandis que le crépuscule s'épaississait dans l'enceinte du temple, accéléré par les ombres du banian tentaculaire.

Fais de moi ta femme.

Son amour à lui était trop mystique pour l'avilir charnellement. Cet accouplement bestial, c'était ce à quoi ses copains se livraient – ou essayaient de se livrer – tous les jours. Entre elle et lui, il fallait que ce soit – lorsque cela se passerait – un acte d'exception. Sanctifié et beau.

Ses profondes réflexions aboutirent à une conclusion. Elle était trop précieuse. Il n'allait pas risquer la fureur du moindre dieu. À la périphérie de la ville, il y avait un légendaire sanctuaire de Shiva. Le lingam y était sorti de terre depuis cinquante ans – exhumé par une charrue. Des femmes sans hommes ou sans enfants y venaient de toute la région, apportant des fruits et des requêtes pour la procréation. Aucune n'était déçue.

Le mois sacré de *Sravana*¹ débutait dans huit semaines. Il ne laisserait rien au hasard. Le jour de Shiva dans le mois de Shiva, il arriva au sanctuaire avec Chcha, le vieil ouvrier agricole qui l'avait élevé, et Pappu, son camarade de classe. Aranya, elle, était accompagnée d'une cousine et d'une amie. Ils étendirent un *dupatta* sous l'énorme pipal, le temps qu'elle sorte de son sac une *kurta* bordeaux au col bordé

1. Cinquième mois du calendrier indien, commençant fin juillet et se terminant la troisième semaine d'août, sacré en raison des nombreux festivals qui y sont célébrés, et au cours duquel un culte spécifique à Shiva est observé.

d'une guirlande, et l'enfile. Son piercing de nez était en or à présent ; elle mit les bijoux pris dans le coffre que sa mère rangeait sous le lit. De longues boucles d'oreilles, un épais collier, un bracelet d'or. Elle se maquilla avec du rouge à lèvres, du rose aux joues, du mascara.

À la tombée du rideau, Sambhav cessa de respirer.

Pappu avait payé le vieux prêtre qui était prêt. Rapide et éternel – telle était l'exigence. Ils avaient choisi l'heure de moindre fréquentation du sanctuaire, mais même à midi, des villageoises y priaient pour leur fécondité. Elles interrompirent leurs suppliques pour regarder le jeune couple échanger des guirlandes de marguerites, tourner autour d'une urne en cuivre où brûlaient des blocs de camphre. Les *mantras* furent silencieusement articulés à une telle vitesse que le premier mot de chaque phrase chevauchait le dernier. En même temps, le prêtre répandait sur eux des grains de riz et encensait.

Soudain, comme le soleil transperce les nuages de la mousson, ce fut terminé. À cet instant, du bouquet de goyaviers derrière le pipal, un coucou entonna sa sinistre routine métronomique. *Cou-oo cou-oo cou-oo*. Bien des années plus tard, au cours de ses heures vides derrière les barreaux, Sambhav se rappellerait sa prophétie. L'oiseau qui pond dans le nid d'un autre.

Sambhav glissa un anneau d'or sur le doigt d'Aranya avant de l'attirer vers le lingam en pierre. La regardant ensuite dans les yeux, il prit le minuscule porte-encens, s'entailla le pouce droit avec son bout pointu. Les femmes sans époux et sans enfants étouffèrent un cri. Le jeune mari n'entendit rien, il n'avait d'yeux que pour son épouse. Il posa le pouce en haut du front d'Aranya et le laissa courir, ensanglanté, sur la raie de ses cheveux. Des larmes coulèrent sur son rose à joues tandis qu'elle sentait l'humidité sur son cuir chevelu.

Fais de moi une femme, avait-elle dit.

Le prêtre raconterait l'histoire jusqu'à sa mort.

Deux jours après, il l'emmena dans sa chambre derrière la maison quand tout le monde était aux champs ou au marché. La seule personne présente était sa *chachi*¹ devenue sa confidente. Elle s'était engagée à le couvrir, dans la mesure de ses moyens.

Sambhav avait décoré le lit de fleurs de jasmin fraîches au parfum enivrant. La question ne se posait pas. On les avait créés l'un pour

1. Tante, épouse du frère du père.

l'autre dans la grande usine de Dieu. Leur manque d'expérience n'avait aucune importance. Un instant suffit pour qu'ils soient un, en une harmonie complète, comme on ne peut l'être qu'avec un seul être dans une vie.

La première fois, il ne se servit pas de préservatif bien qu'il en ait apporté trois paquets de la meilleure qualité. Il lui déclara, immobile au-dessus d'elle, qu'elle était la première et la dernière femme de sa vie.

Plus tard, alors qu'il avait fait d'elle une femme à trois reprises en moins d'une heure, elle lui essuya le corps avec un tissu humide comme on le fait pour une porcelaine inestimable.

La libération de leurs corps – leur fusion – déclencha un nouveau torrent de mots. Au temple, la sandale recommença à être comblée. Le jour où ils ne pouvaient mêler leurs peaux, ils rédigeaient de longues descriptions de leur désir. L'idée des grues Antigone qui obsédait Sambhav leur procura un surnom efficace. Il était le roi des grues, elle la reine. Les lettres du roi étaient tellement passionnées et exaltantes que, certaines fois, la reine préférait presque les lettres aux rendez-vous. Ce n'était pas le cas du roi. Il désirait tout de la reine – corps et mots – et ce constamment.

Plus rien d'autre ne l'intéressait. Ni la famille, ni les études, ni la lutte, ni la lecture. Il avait terminé ses études secondaires et était entré à l'université, mais sa fréquentation était réduite au minimum. Il restait surtout dans sa chambre, devenue un autel en l'honneur d'Aranya.

Il fit venir de la ville Rasool *bhai*, le peintre publicitaire qu'il paya pour qu'il transforme un mur en une forêt verte – Aranya – et la peuple de deux grues majestueuses. Le parapluie rose fermé, il le cala dans un coin. Il gardait les missives de la reine dans une boîte d'écolier en fer – pourvue d'un cadenas – de façon à y avoir accès n'importe quand. Ouverte, son armoire en bois révélait une photo d'Aranya qui le regardait. Prise au studio Arora avec des zèbres du Serengeti en toile de fond. Sur le mur en face de son pupitre, il avait collé les mots immortels d'Aranya.

Sa chambre était verrouillée en permanence.

Au fil des mois, il eut une prise de conscience aussi perturbante que gratifiante. Plus il la possédait plus il la désirait. Un désir qui se renforçait chaque fois qu'il était assouvi. Les jours et les nuits n'étaient que brouillard de rendez-vous galants.

Elle avait emmené ses chiens bâtards au temple pendant quelques semaines pour qu'une nouvelle allégeance soit forgée. Dans le bouquet de manguiers, il les avait nourris de *rotis*¹ et de morceaux de viande, sans s'éloigner de leur maîtresse afin qu'ils comprennent qu'il était leur nouveau maître. Chaque jour, quand il arrivait chez les Pal à minuit – laissant son molosse près du buisson de lantanas – avec des morceaux de viande roulés dans du papier journal, les bâtards se précipitaient vers lui en agitant la queue.

Faute de pouvoir entrer, il restait dehors, sous les arbres, et elle devant une fenêtre éclairée. Ils en plaisantaient, c'était leur prédétermination. Elle, pour la lumière, lui, pour les ténèbres. Même dans le temple, il se tenait dans l'obscurité des colonnes du banyan et elle se pavanait sous les ampoules. Au village, il était toujours sous les auvents, elle sous le soleil.

Mon amour est plus grand, affirmait-elle. Je te vois même dans les ténèbres. Il savait qu'aucun amour au monde n'était plus grand que le sien.

Le cœur de la nuit était leur moment préféré, celui où Aranya pouvait s'éclipser de chez elle. Ils s'allongeaient à l'abri des lantanas, vibrant au rythme de leurs corps, apaisés par l'immensité de la nature et du ciel. Une fois, ils firent un mauvais pari. Comme dans un film, le roi descendit d'une digue en portant dans ses bras la reine, dont les chiens assoupis se jetèrent sur eux, mus par la peur que cette étrange apparition soit une nouvelle bête des ténèbres.

Ils sont aussi stupides que les hommes de la famille Pal, commenta Sambhav, nettoyant les blessures de sa bien-aimée dans le canal. Regarde Sheru... il n'a pas bougé.

Ils avaient conclu un pacte. Un rendez-vous fixé devait être respecté. La reine était parfois obligée d'emmener sa sœur en guise d'alibi. De quatre ans plus jeune, dépourvue de la beauté rayonnante d'Aranya, la sœur les regardait d'un air sombre, et ne disait rien à Sambhav ni à sa famille. La reine dut de temps à autre feindre d'avoir mal quelque part ou d'être malade pour filer chez le médecin du village. Elle s'infligea des blessures, au moins à deux reprises : parfois, elle s'enfuyait et subissait la colère de sa mère après coup. Le roi était prêt à tuer si on le contrariait.

1. Pains plats et ronds au maïs ou au blé.

Il avait déjà rossé des garçons devant l'école de filles parce qu'ils s'intéressaient à Aranya. Le frère de celle-ci n'avait pas été épargné. Comme il avait bastonné sa sœur, Sambhav l'avait coincé dans les rizières et giflé à lui faire tinter les oreilles. Il lui avait ensuite offert un couteau à cran d'arrêt, l'avertissant que son boulot était de protéger sa sœur, non de l'agresser. Pour ça, il aurait droit à l'appui permanent de Sambhav.

Ce maintien de l'ordre clandestin éclata au grand jour quand le roi passa à tabac le fils du propriétaire de la confiserie qui avait critiqué la reine, faisant observer qu'elle allait au temple pour adorer le lingam de Sambhav et non celui de Shiva. Pappu – le jeune ouvrier agricole qui avait grandi comme son ombre – le lui rapporta.

Sambhav était alors assis sur sa moto sous la parfaite canopée d'un figuier blanc dans l'allée menant au terrain de crémation. Un petit bidon de pétrole qu'il comptait rapporter chez lui était posé entre ses cuisses. La confiserie se trouvait à quelques minutes de là, Sambhav y débarqua avant que la brise n'ait dissipé les paroles de Pappu.

Il abattit le bidon sur la tête du garçon sans lui laisser le temps de se lever de la caisse. Le couvercle s'envola, le pétrole se répandit dans la minuscule boutique. Le garçon tenta de s'échapper mais Sambhav l'attrapa par le col, le traîna au-dessus de la plaque de verre et le jeta par terre. Là, il le tapa avec le bidon comme un menuisier plante des clous. Le père du garçon qui avait surgi de l'arrière-boutique appela au secours. Pappu s'efforça d'arrêter son maître, d'autres villageois aussi. Il y avait du sang partout, des éclats de verre et des traces de flammes aux endroits où le pétrole s'était déversé.

Lorsqu'ils réussirent enfin à emmener de force l'amoureux pris de folie, le fils du confiseur était presque dans le coma.

Dis à ton fils de faire un nœud avec sa langue et de la fourrer entre ses dents, brailla le roi qu'on entraînait à l'écart. Sinon, je reviendrai l'arracher et je la jetterai à mon chien.

Personne n'avait vu Sambhav – connu pour sa sobriété et sa réserve – dans un état pareil.

On emmena le garçon en ville où il fut soigné pour une commotion cérébrale et des fractures.

Faire un rapport à la police était hors de question. Le roi était d'une caste supérieure à celle du commerçant. D'autant que Bade Papa contribua au règlement des frais médicaux.

Les bruits qui couraient épouvantaient la reine et la ravissaient.

En l'espace d'une semaine, le secret de plus de deux ans se répandit jusqu'à la moindre ruelle. Beaucoup exprimèrent leur consternation, beaucoup prétendirent être au courant depuis des lustres. Tous prirent une profonde inspiration et retinrent leur souffle : cela se terminerait mal.

Sambhav renforça leur protection. Il avait toujours un couteau à cran d'arrêt sur lui quand il était avec elle. Il s'était fait un serment : la première fois que quelqu'un les verrait ensemble serait le dernier jour de sa vie.

Pour la somme de quatre mille roupies, il fit l'acquisition d'un *tamancha*¹ chez le mécanicien de la ville. De fabrication locale, l'arme ne pouvait être chargée que d'une seule balle à la fois ; mais, si on la tenait d'une main ferme, elle forait n'importe quel crâne d'un trou parfait. Il apprit à la glisser sous la ceinture de son pantalon et à masquer le renflement par sa chemise.

Aucun détachement de la famille Pal ne vint le chercher ; en revanche, quelques semaines plus tard, l'oncle d'Aranya se présenta pour voir son Bade Papa. Bijli – le berger allemand de la journée – fut attaché, tandis que les deux hommes, assis dans le salon, buvaient bruyamment leur verre de thé. Les deux parties avaient vérifié les antécédents. Ce n'était vraiment pas brillant : trop de films, trop de liberté, l'aveuglement des parents.

Très peu fut dit. Tout fut compris. La situation ne convenait à personne. Il y avait la caste, et il y avait la vendetta. Quoi qu'il en fût, aucune goutte supplémentaire de sang ne serait versée à cause de l'exaltation et de l'instabilité des jeunes. Vous tenez votre fille, nous nous occupons du garçon. Mais ne soyons pas maladroits. Nous vivons à une époque où les jeunes peuvent être dangereusement mal inspirés. Revenez avec un plan.

Sinon, nous viendrons vous en présenter un.

1. Pistolet.

Damodar Desai, le tueur de bébés

Le Dr Hagg avait un plan.

Submerger les gens de coups de fil et dépenser de l'argent, avant que les choses ne se tassent à son sujet, afin de sortir de prison aussi rapidement qu'il y était entré. Il espérait que l'aura de sa réussite lui procurerait quelques jours d'immunité face aux brutes de derrière les barreaux, et que le pouvoir de ses contacts à l'extérieur ne s'estomperait pas trop vite.

Comme il marchait en quelque sorte sur une corde raide, on lui avait conseillé de rester en prison le temps d'assouvir la soif de sang des médias et des parents éperdus de chagrin, sans s'y éterniser toutefois – sinon il n'aurait plus d'intérêt pour ses amis et sombrerait dans le trou noir de l'oubli.

En réalité, il s'appelait Damodar Desai. Il s'estimait innocent. Quatre bébés étaient morts, c'était vrai ; les médicaments provenaient de ses magasins, c'était peut-être vrai ; il ne les avait ni fabriqués ni vendus avec une mauvaise intention, ça aussi c'était vrai. De même que son chagrin à la mort de ces nourrissons. À l'instar de la plupart des habitants de ce pays tumultueux, il franchissait bien des barrières – érigées par les dieux et les hommes – dans sa quête de richesse et de bien-être. En revanche, blesser ou assassiner des enfants ne figurait pas dans ses incursions dans l'illégalité.

Il aimait Dieu, cet homme qui mettait les gens dans des cases. Les chrétiens craignaient Dieu. Les musulmans vénéraient Dieu. Les hindous aimaient Dieu. Il aurait été prêt à renoncer à un an de chiffre d'affaires plutôt que de tuer un enfant. Dès qu'il avait appris la nouvelle, il s'était précipité au temple, était tombé à genoux, avait ouvert trois noix de coco et promis de généreuses offrandes à la déesse Yellamma¹.

1. Son nom signifie « mère de tout », c'est une incarnation de Kali, déesse de la mort et compatissante envers les enfants.

Il avait ensuite appelé le ministre du Tourisme, son ami ; le secrétaire du département de la santé, son ami ; le commissaire de police, son ami ; le rédacteur en chef du journal local, son ami. Puis il s'était dépêché de retrouver son expert-comptable, son confident, son intermédiaire, son homme de main.

Il s'appelait Nitin Naik. En moins de trente-six heures, Desai avait compris que c'était le seul qui comptait.

Le ministre, le secrétaire, le commissaire et le rédacteur en chef étaient très inquiets, mais leur inquiétude était celle de gens qui vous serrent la main et secouent la tête quand vous marchez vers la potence. Dans leur domaine professionnel, où sentimentalité rimait avec dysfonctionnement, il semblait que chacun était orienté vers cette destination.

La règle numéro un du détournement de fonds publics était de ne pas se faire prendre. Si vous le faisiez bêtement, la règle numéro un était alors de n'entraîner personne dans votre chute. Vous étiez tous encordés comme des alpinistes, l'astuce consistait à lâcher la corde avec l'espoir que les autres viendraient vous récupérer. Que tout le monde termine au fond d'une crevasse n'aidait personne.

Voilà ce que Naik expliqua à Desai, qui, dans sa panique, ne parvenait plus à réfléchir. Chauve et filiforme, des touffes de poils dans les oreilles, Naik était en l'occurrence au meilleur de lui-même. Mme Naik connaissait ce signe. Son époux était toujours au plus mal et vaquait à ses occupations à la manière d'un employé gérant son train-train, jusqu'à ce qu'une crise s'abatte sur quelqu'un. Dans ce cas, ses touffes de poils se hérissaient, ses yeux brillaient comme des lumières de disco, tandis que ses mains et ses jambes se contractaient sous l'effet d'une anticipation épileptique.

Elle savait que l'argent allait rentrer et qu'on n'allait plus voir son époux pendant quelque temps.

Mme Naik appréciait que les hommes riches et puissants aient des ennuis. Ils en devenaient humbles, et elle s'enrichissait. Ce Desai était devenu un poids lourd au cours des quinze dernières années. La première fois qu'elle l'avait vu s'était gravée dans sa mémoire. C'était un visiteur médical pressé qui faisait de bonnes affaires avec des médecins. Il était arrivé chez eux en scooter ; il avait fallu l'inviter deux fois à s'asseoir avant qu'il obtempère. Il était venu demander conseil pour l'acquisition d'une pharmacie. À présent, sa voiture avait la valeur

d'une petite maison et il parlait avec un rire tonitruant comme si la vie était une plaisanterie.

Un avis qu'elle ne partageait pas : elle n'avait pas d'enfants et ne pouvait pas en avoir. Sa mère, atteinte de la maladie d'Alzheimer, ne savait plus comment se rendre à la salle de bains.

Desai, lui, avait trois enfants et sa mère allait au temple tous les jours dans sa propre voiture. Mme Naik comprit que la loi du rire, apprise dans son enfance, allait désormais exiger son dû.

À l'instar de tous les Indiens, son mari réfléchissait à ces sujets – la moralité, la rétribution, l'humilité, le karma –, mais uniquement lors de ses moments d'inactivité. Au travail, il n'était que tactique, stratégie, contrats, bénéfices.

Naik – tirant sur les touffes de poils de ses oreilles – commença par donner à l'entrepreneur médical terrifié des conseils intemporels.

Primo, cessez de vous plaindre de la disparition de vos amis. Comme les médicaments, il faut que ceux-ci correspondent aux maux : prendre de la quinine pour une rage de dents n'a aucun sens. Ils se révéleront inestimables tant que vous aurez recours à eux au bon moment et au bon endroit. Alors refoulez votre colère et votre rancœur.

Secundo, quand vous allez droit dans le mur, rappelez-vous que la première chose à faire est de téléphoner à une personne en qui vous avez confiance. Même si vous êtes le type le plus malin du monde, vous ne vous êtes d'aucune utilité, parce que vous avez reçu un énorme choc et que vos antennes sont sens dessus dessous. En cas de crise, vous pouvez aider les autres, jamais vous-même. Votre homme est quelque part. Trouvez-le.

Tertio, ne croyez pas une seconde que les mots soient vos armes. Contentez-vous de dire salut, bonjour, pendant un certain temps. Pas un mot de plus. Essayez de ne pas parler même quand on vous adresse la parole. N'oubliez pas que le monde vous tient à la gorge. Les gargouillis que vous émettez se prêteront à des interprétations mutilées ou des dénigrement. La moindre parole que vous prononcerez restera à l'extérieur jusqu'à l'anéantissement de la planète ou la fin de l'électricité.

Ne parlez que lorsque plus aucune main ne vous étranglera. Et, dans l'idéal, lorsque les vôtres serreront la gorge d'un autre.

Quarto, ne présentez aucune excuse. Pas le moindre mot. Voire le moindre gargouillis. Ni par politesse. Ni par remords. Ni par affection.

Ni par opportunisme. Il y aura un temps pour les platitudes, il n'est pas encore venu. Le monde n'a pas envie de vous pardonner ou de vous comprendre. Il a envie de vous ligoter et de vous regarder gigoter de tous vos membres comme une marionnette sur un fil. Les divertissements qui ont le plus de succès dans l'histoire de l'humanité ne sont pas les films. Ce sont les exécutions publiques. Pendus, brûlés, décapités, écartelés, guillotins. Foules énormes. Enfants sur les épaules. Vente de friandises. Essayez ça de nos jours, *Batman* au cinéma ou Super-Bourreau dans le parc d'à côté : même les huissiers accourront ventre à terre.

Vos excuses donneraient à tous le feu vert pour se défouler.

Quinto, mesurez la profondeur de la merde où vous vous êtes fourré. Si c'est jusqu'aux chevilles, vous pourrez vous attendre au soutien de tous vos amis, de tous les membres de votre famille, de tous vos collègues. Jusqu'aux genoux, vous pourrez tablez sur quatre amis et six membres de votre famille. Jusqu'au nombril, vous n'aurez de votre côté que trois membres de votre famille et un ami.

Et si c'est jusqu'au menton, vous ne pourrez plus compter que sur votre mère et sa ferveur pour la prière.

Enfin, n'agacez jamais votre avocat. Sa capacité à vous baiser dépasse de loin celle de votre adversaire le plus acharné.

À en juger par l'expression de Desai, on eût cru que sa femme et sa fille avaient été kidnappées. Pourquoi avoir choisi une activité où les gens périssaient si facilement ? Pourquoi ne pas avoir fabriqué des chaises ? Construit des routes et installé des ponceaux ? Fait cuire du pain et frire des samosas¹ ? Conduit un taxi ? Tenu une échoppe de *pao bhaji*² ? N'importe quoi, sauf des médicaments – lesquels, c'était de notoriété publique, tuaient aussi souvent qu'ils guérissaient.

Il pria fébrilement Yellamma. S'il s'en tirait vite, en un seul morceau, il mettrait en place des processus de contrôle de qualité extrêmement rigoureux. Aucun comprimé n'entrerait ou ne sortirait s'il n'avait été vérifié et révérifié. Aucun médecin de son hôpital n'effectuerait de procédure autre que nécessaire ou ne prescrirait de médicaments inutiles.

Il casserait ses prix. Il distribuerait gratuitement des traitements aux pauvres.

1. Beignets triangulaires épicés, fourrés à la viande ou aux légumes.

2. Épais curry de légumes, servi avec des petits pains moelleux.

Il donnerait ses organes. Et ceux de son épouse. Oh Yellamma, je t'en supplie, épargne-moi la prison !

En vérité, il n'était pas responsable de la mort des bébés. Certes, il avait fait preuve de cupidité. S'il vous plaît, que ce soit un premier avertissement de Devi, la grande déesse. Il en tiendrait compte, c'était déjà le cas.

Naik percevait que le tueur de bébés marmonnait, mobilisé par ses marchandages cosmiques. Des années durant, il avait assisté à l'illumination de ses clients lors de ces minutes d'incandescence. La perspective des barreaux les emplissait de piété, de compassion, de clémence et autres bons sentiments. Ils devenaient des types bien, l'espace d'un moment. C'est d'ailleurs la seule espérance possible : que les hommes soient brièvement des types bien.

Pour que l'entretien baigne de nouveau dans le réalisme, Naik donna le montant de ses honoraires. Une somme astronomique. Par habitude, Damodar Desai tenta de faire baisser ses exigences ; le regard de Naik le poussa à rendosser son statut de soufi charitable.

Les deux hommes fixèrent l'écran de télévision. Grand et plat sur le mur du séjour. Ils surprirent le présentateur du journal, blafard, lèvres luisantes, cheveux lissés, yeux fous, en plein milieu d'un orgasme palpitant en compagnie de multiples partenaires à la bouche ouverte et au visage déformé.

Naik recommanda à son client d'aller retrouver sa femme affolée en train de signer ses propres contrats cosmiques. Lui, il se mettait au travail.

Il commença par appeler Peter Pinto, qui lui dit : Raccroche, j'arrive. Mince, de petite taille, Pinto avait des lunettes épaisses et une couronne de cheveux poivre et sel pareille à une pièce montée. On aurait pu y planter une bougie avant de chanter joyeux anniversaire. Pinto s'affala dans un canapé pelucheux et fut tout ouïe.

Quand Naik eut terminé, Pinto tapota prudemment son gâteau et précisa ses conditions. Il fallait régler un acompte, puis payer après le réquisitoire, puis à la fin du procès. Si, à un moment donné, Naik tirait sur les ficelles bien indiennes de sorte que, tout à coup, l'affaire et les bébés morts se volatilisaient, Pinto n'en recevrait pas moins la totalité de ses honoraires.

Ils discutèrent ensuite de la voiture que Naik comptait acheter. Pinto avait un avis. Les anciens fascistes fabriquaient les meilleurs véhicules. Achète allemand ou japonais.

Parle à Sawant, conclut-il en se levant.

Naik acquiesça. Il voulait néanmoins plus d'explications sur les voitures démocratiques. D'accord, pas américaines. Qu'est-ce qu'il pensait des françaises ?

Il faut qu'il croupisse en prison un certain temps, ajouta Pinto.

Oui, bien sûr, opina Naik.

Et les coréennes ? C'était quoi l'histoire politique du pays ?

Des téléphones, répondit Pinto. Tu peux acheter des téléphones coréens. Les démocraties fabriquent de bons téléphones. Pas des voitures.

Il serra la main de Naik, arrangea soigneusement sa pièce montée et, une fois installé sur la banquette arrière, partit dans sa Mercedes blanche fasciste.

Une heure plus tard, Sunil Sawant, le sous-inspecteur de la section des homicides, débarqua chez Naik sur une Royal Enfield aux vibrations sinistres. Il en partit avec une liasse de billets agrafés de cinquante mille roupies au fond de la poche de son uniforme kaki. Puis, venant du même célèbre avant-poste de justiciers, un officier de police – vétéran depuis vingt ans – déboula et s'en alla avec vingt mille roupies de billets non agrafés dans la poche intérieure de son maillot de corps blanc. Le soir, ce fut au tour d'un des fantassins – un bleu de vingt-trois ans, boutonneux, exhibant un gros smartphone – de repartir avec cinq mille roupies dans la poche arrière de son jean.

Naik croyait au superflu. Un peu d'argent dépensé maintenant représentait beaucoup d'économies à l'avenir. Comparable à la chirurgie, le droit pénal était un travail de précision. Pour peu qu'on dresse minutieusement la carte du terrain, l'incision serait parfaite. En revanche, rien ne vous sauverait en cas de préparation insuffisante.

On ne jugeait les affaires au tribunal que dans les films. Dans la vraie vie, elles se réglèrent bien avant qu'on ne s'incline devant la cour. Une arrestation bâclée par un simple enquêteur. L'oubli d'un témoin clé. Un téléphone cassé par inadvertance. L'importance du moindre de ces faux pas dépassait de loin celle de l'avocat le plus doué du pays, qu'il ait une pièce montée sur la tête ou du pain perdu.

Le sous-inspecteur Sawant était le maître du faux pas subtil. Les hommes politiques toutes tendances confondues l'adoraient. Le dos

droit, la démarche raide, il était l'incarnation de la rigueur professionnelle. Les agneaux des médias lui mangeaient inconditionnellement dans la main et n'en finissaient pas d'enflammer son public en liesse.

La réparation des injustices n'existant pas – l'expérience le prouvait –, la rhétorique était bienvenue et magnifique. Un peuple cynique est un peuple satisfait.

Sawant n'était pas aussi efficace dans une manœuvre pourtant essentielle : le jeu du coup monté. Lequel exigeait infiniment plus de zèle et de malveillance. La négligence, tel était le véritable talent du sous-inspecteur. Dans le coup monté, on se débrouillait pour recueillir quatre éléments en guise de preuves – aussi tordus et déformés qu'ils soient – et d'en faire un billot bancal où poser la tête de la victime. En l'occurrence, la réussite dépendait de la classe sociale, de la caste, de l'argent. D'une manière générale, la formule était inversement proportionnelle. Plus la classe et la caste étaient basses, moins il y avait d'argent, plus il était facile de s'assurer que la tête de la victime correspondait parfaitement au billot.

Les membres de tribus, les *dalits*¹, les musulmans étaient faits pour ce genre de machinations comme les rayures pour les zèbres.

D'une frontière à l'autre de l'Inde, les prisons étaient bondées, prêtes à exploser, emplies de pauvres types capturés en raison de ces coups montés.

À ce moment-là, Naik avait besoin du faux pas subtil, aussi Sawant était-il l'homme idoine. Les deux autres policiers serviraient à en remettre une couche. Aucun ne saurait que d'autres étaient sur le coup.

Lorsque Mme Naik eut nourri son brillant mari d'un curry de poisson si épicé que les larmes lui montèrent aux yeux – lesquels se mirent à briller –, elle caressa son crâne chauve, pressa les touffes de poils de ses oreilles et demanda : Qu'est-ce qui va se passer ?

Il ira en prison.

Enlevant doucement de sa tête la main de sa femme, Naik la regarda avec tendresse. Elle avait des yeux noirs. En vérité, le malheur des autres vous rappelait votre chance. En vérité, c'était tout ce dont on avait besoin. Un bon repas et une bonne épouse.

1. Intouchables.

Il se baissa pour attacher les brides de ses sandales en cuir fauve. Puis il se rinça bruyamment la bouche dans la cuvette de la véranda à l'arrière de la maison. Revenu devant la porte d'entrée, il se retourna et annonça : Le type de l'entrepreneur médical va venir. Calcule et garde.

Mme Naik se doutait de la destination de son mari. À cette heure – vingt-deux heures passées – ce devait être chez un membre du gouvernement. Elle savait qu'on ne menait vraiment les affaires de l'État qu'une fois le peuple couché. Aujourd'hui, il retrouverait Rajiv Parulekar, le meilleur juriste de l'État. Naik et lui étaient amis depuis l'école primaire. Il ne suffisait pas de présenter les faits pour monter un dossier, il fallait surtout présenter les meubles.

Quel flic ? Quel juge ?

Quel procureur ?

À son retour, à plus de minuit, le lit double que Naik partageait avec sa femme ressemblait à un champ de bataille entre banques opposées. Les plafonniers étaient éteints, deux lampes de chevet éclairaient la scène. Des petites voitures blindées et des chars d'assaut composés de devises s'alignaient sur le drap rose. Des jaunes, d'autres orange. Mme Naik comptait minutieusement trois *lakhs* de roupies.

Contrairement à un champ de bataille authentique, il n'y avait pas de forces adverses. Les chars et blindés avançaient avec fracas dans une seule direction. La moindre infanterie de la justice qui aurait osé s'attaquer au corps blindé de l'argent était pour l'instant évacuée du lit.

Le destin de Damodar Desai resta en suspens pendant huit jours.

L'État suivait la situation de près, attendant de voir si la flamme se muerait en feu. Le ministre en chef, un vieux routier de la politique, savait que la réussite d'un gouvernement dépendait autant de l'inertie que de l'action. L'espace public était saturé de crises fictives créées par des médias affolés et des bataillons de bonnes âmes aveuglées. Réagir à chacune serait se métamorphoser en une tornade d'activités absurdes.

Sur dix crises, neuf se régleraient d'elles-mêmes, avec le temps – celles-ci n'étaient pas de vraies crises. Mais l'une retiendrait l'intérêt et exigerait qu'on agisse. La maîtrise de l'art politique consistait à identifier laquelle.

En réalité, cette affaire n'avait rien d'une crise. C'était plutôt une opportunité. Damodar Desai n'était qu'un donateur insignifiant, dont

le ministre se serait volontiers passé comme de ces chiens bâtards qui aboyaient la nuit dans la rue devant son bungalow.

Le ministre en chef se servait du scandale pour détourner l'attention tant de l'opposition que des médias et les épuiser. Quelques jours d'indignation et de hurlements les videraient pour un temps de l'oxygène de la moraline. Au bon moment – au paroxysme de leurs protestations – il laisserait tomber le couperet de la guillotine sur Desai. Une catharsis submergerait les masses. Les médias et l'opposition retourneraient dans leurs quartiers, triomphants et éreintés. Le ministre en chef pourrait alors se livrer de nouveau à l'exercice du pouvoir.

Au cours de ces huit jours, Desai devint un athlète atteint de cécité perdu dans un labyrinthe. Nitin Naik avait beau être sur le coup, il se sentait obligé de faire son possible. Dès son réveil accompagné des litanies du mantra *Mahamrityunjaya*¹ qui passait en boucle à son chevet jusqu'à ce qu'il se couche à plus de minuit, l'entrepreneur médical rencontrait les hommes susceptibles d'avoir une influence quelconque.

Il contacta d'abord les membres de son réseau dans le gouvernement, la bureaucratie, la police, les médias et ses associés. Chacun l'assura de son empathie et promit de l'aider. Beaucoup proposèrent de le recommander à quelqu'un d'encore mieux placé pour tenter l'impossible. Autant de propositions qu'il accepta, si bien qu'il eut des conciliabules avec des hommes dont le CV n'avait aucun intérêt dans sa situation.

Un agent d'assurances lui garantit qu'il parlerait à l'inspecteur général de la police. Un propriétaire de station d'essence lui affirma qu'il verrait le ministre de l'Intérieur le soir même et découvrirait ce qu'il était possible de faire. Un coach de hockey d'une université de la région – qui le rencontra dans une voiture à l'arrêt, sa crosse à la main – lui certifia qu'il obtiendrait une intervention du ministre en chef.

Un agent de change déclara qu'il connaissait un agent de change à Mumbai qui pourrait demander au Premier ministre d'en toucher un mot. Un cure-dents dans sa bouche, il ajouta : Il lui parle comme je vous parle, c'est une histoire de famille.

1. Verset du *Rig Veda* adressé à « celui qui a trois yeux », une épithète que l'on identifie à Shiva.

Chaque possibilité avait un prix, mais il était rarement affiché grossièrement. Certains écartèrent même la suggestion d'un geste en disant : Plus tard, plus tard, plus tard. Quelques-uns l'annoncèrent d'emblée. Un inconnu – gros et cordial – fit irruption chez lui, se qualifiant de chien qui mord et n'aboie pas, réclamant vingt *lakhs* de roupies. Il les voulait d'avance pour que l'acte d'accusation de la police soit aussi perforé qu'une moustiquaire. Il semblait connaître à fond l'entreprise dans le secteur médical de Desai et les détails de son affaire.

Lorsque Desai lui demanda humblement qui l'avait envoyé, l'homme fulmina : Personne ne m'envoie nulle part. Je vais où on a besoin de moi. Et je sais où et quand on a besoin de moi.

Il expliqua qu'il ne faisait pas seulement appel aux hommes. Il enrôlait aussi les dieux. Un exemplaire du Code de procédure pénale dans une main, la *Bhagavad-Gita*¹ dans l'autre.

Il fournit une liste de noms de gens qu'il avait tirés de situations bien pires, dont certaines liées à des criminels tellement notoires qu'ils filaient la diarrhée à des policiers expérimentés. En temps normal, il ne faisait pas ce genre de boulot pour moins d'une dizaine de milliards de roupies, sauf qu'il se rendait compte que Desai était un type bien accusé à tort.

Desai confirma : Oui, je suis un homme bien. Un homme très très bien. Mais, s'il te plaît, prends vingt pour cent maintenant et le reste à l'acte d'accusation aussi troué qu'une moustiquaire.

En colère, l'homme agita son doigt boudiné.

Tu me prends pour qui ? Un marchand de quatre-saisons ?

Une bague garnissait chacun de ses doigts, son cou était entouré d'un enchevêtrement de chaînes. Qu'est-ce que tu crois acheter ? Ta vie ou du *pao bhaji* ?

Il se calma avant de faire une généreuse concession. Cinquante pour cent maintenant, le reste à la remise de la moustiquaire. D'accord, mais laisse-moi un jour, dit Desai. L'homme se leva, sa graisse secouée de fureur. Ce sera trop tard. Il n'avait qu'à se préparer à la pendaison pour avoir tué quatre bébés.

Tremblant de peur, Desai partit et revint avec deux paquets soigneusement fermés par du scotch. Après les avoir soupesés dans sa

1. Ou Chant du Seigneur, partie centrale du poème épique *Mahabharata*.

main de connaisseur, l'homme les rangea dans une sacoche en cuir. Il ôta une bague en bronze, en forme de serpent, de son index, la tendit à Desai : Trempe-la dans du lait, prends un bain, adresse une prière à Bholey Baba, mets-la à ton majeur, ne l'enlève jamais. Quand tu seras acquitté, je viendrai la récupérer. Elle provient du mont Kailash¹.

Devant le portail, il leva soudain sa main droite et brailla : *Bholey ki fauj karege mauj² !*

Des décennies s'écouleraient avant que Desai ne revoie le gros homme. Il ne se débarrassa toutefois jamais de son cadeau. Au cours des longues journées derrière les barreaux, la bague de vingt roupies lui apporterait une inestimable consolation. Chacune de ses journées interminables – très souvent pendant chaque heure interminable –, il fixait le métal terne en articulant silencieusement des supplices à Shiva, toujours convaincu que les choses s'arrangeraient.

Quand l'arrestation de Desai se produisit après huit jours de turbulences, ce fut un triomphe, en ce sens que tout le monde se sentit justifié.

Le tueur de bébés éprouva de la reconnaissance qu'on lui eût accordé assez de temps pour activer ses contacts, solliciter les dieux, distribuer de l'argent, apaiser sa famille, mettre de l'ordre dans ses comptes.

Nitin Naik fut satisfait que Sawant et les deux policiers de la section des homicides aient gagné suffisamment de temps pour obtenir en jouant des coudes un succès à long terme.

Peter Pinto était content que sa tête couronnée d'une pièce montée soit passée à la télé tous les soirs pour défendre son client et dénigrer les médicaments trafiqués, tout en attirant l'attention sur la profondeur du gouffre qui séparait le premier des seconds.

L'opposition et les médias étaient aux anges d'avoir bénéficié, pendant une longue semaine, d'une plate-forme où faire la roue à en avoir le vertige. Une arrestation immédiate les aurait privés de motivations et, surtout, de la possibilité de se donner en spectacle.

Le ministre en chef était plein de suffisance comme seul peut l'être un meneur de jeu. Il avait fait sortir les lions, les avait fait monter sur

1. Montagne culminant à 6 638 mètres qui fait partie de la chaîne du Transhimalaya, sacrée pour quatre religions.

2. « Slogan religieux » des fidèles de Shiva : « L'armée de Bholey va faire la fête ».

des tabourets, les avait fait défiler autour de la cage puis s'en aller sous un tonnerre d'applaudissements.

Les lions croyaient être des lions. Le ministre en chef pensait le contraire.

Naik veilla à ce que l'arrestation de Damodar Desai soit civilisée. Pour sa part, il abhorrait les médias. Il considérait qu'ils alliaient l'ignorance à l'arrogance et à la malfaisance. Il aimait dire : Au moins, nous les avocats – les médecins aussi, d'ailleurs –, nous n'escroquons qu'une personne à la fois. Ces salopards sont des grossistes.

Aussi ne flatta-t-il pas la meute hurlante se ruant comme une forcenée pour prendre une photo supplémentaire du tueur de bébés. Tandis que Pinto – dont la pièce montée brillait devant les caméras – plaidait pour la forme au tribunal du district afin d'obtenir une libération anticipée sous caution, Naik remettait Desai à la section des homicides délabrée, où celui-ci attendit calmement son arrestation, inéluctable.

Le scénario fut suivi à la lettre.

À la tombée de la nuit, le juge refusa la libération sous caution.

Presque aussitôt, l'inspecteur Kulkarni – le chef de Sawant – procéda à l'arrestation officielle de Desai. En une fraction de seconde, un essaim de policiers en civil – sous-inspecteurs, officiers, agents – tourbillonna autour de lui. Hormis un type corpulent et musclé en jean moulant, ils avaient tous l'air de commerçants en tunique et sandales. S'il s'agissait d'un camouflage pour tromper de dangereux bandits, c'était réussi.

L'un des boutiquiers confisqua le téléphone de Desai. Il le démontra et le remonta à deux reprises, guettant l'approbation des autres. Quand personne n'applaudit, il le mit de côté et convoqua les *panchas* – des témoins indépendants qui affirmeraient sous serment la légalité de la saisie. Ils semblaient avoir été forcés de venir à coups de bâton. Parmi eux, une femme au foyer apparemment arrachée à sa cuisine continuait de couper un chou en dés dans un sac en plastique rose, assise sur un tabouret.

Comme on les avait relégués sur un banc de bois au rez-de-chaussée, la pièce fut tellement bondée lorsqu'ils montèrent que personne ne pouvait bouger. Plus à cause des meubles que des gens. Un coup d'œil aurait suffi à déclasser le centre névralgique de la section des homicides au rang de dépotoir. Les chaises, tables, tabourets, bancs

et *almirahs*¹ de mauvaise qualité, sans oublier les calendriers, les dossiers, les toiles d'araignées, auraient suffi à aménager six horribles bureaux.

Les chaises étaient en un mélange de métal, de bois et de plastique. On s'y posait avec ménagement. Le métal avait des vis rouillées, le bois des échardes, le plastique de larges fissures. Il valait mieux éviter de s'asseoir sur les tabourets, en plastique, aux pieds cassés ou manquants, qui servaient de tables pour le déjeuner des justiciers.

Les bancs en bois étaient solides, vérolés, inconfortables. Les pieds des tables, en bois et en métal, étaient intacts ; en revanche leurs plateaux, déformés et effrités, semblaient être restés sous la pluie cinq ans d'affilée. S'y empilaient des dossiers aux couleurs délavées, reliés par des ficelles, dont les entrailles s'échappaient dans tous les sens. Les secrets d'un as du crime s'y nichaient sans doute.

Les *almirahs*, voilà ce qui donnait vraiment l'idée du labeur des hommes extraordinaires de cette pièce ordinaire. Tels des gardes du corps du président, ils se dressaient de toute leur taille – plus de deux mètres – en une rangée ininterrompue le long de quatre murs. Une rouille marron souillait le vert-de-gris indéfinissable dont ils étaient revêtus. Ils n'étaient pas coiffés de turbans mais de dossiers poussiéreux en équilibre précaire sur leur tête. Quelques-uns portaient de vieux ordinateurs abandonnés, sans fil électrique ni prise. Un gros poste de télévision au cadre en bois d'un autre siècle trônait un peu plus loin. Le brancherait-on que le célèbre acteur Raj Kapoor, déguisé en Charlie Chaplin, en surgirait certainement. Sur un autre, quatre batteries de voiture se côtoyaient. Les justiciers étaient manifestement prêts à toute éventualité.

Sous les tables, des cantines cabossées augmentaient le capharnaüm. De mystérieuses étiquettes décolorées y étaient collées. Jack l'Éventreur affaire 007/376/302 cour d'appel *Lock/Sher*²/666/ section des homicides *shunya/punya*³ 15/8/1947.

Une couche de crasse d'une telle épaisseur recouvrait les barreaux des fenêtres que les insectes y périssaient. Carton et contreplaqué remplaçaient les vitres disparues. L'éclairage consistait en des tubes

1. Placards.

2. Serrure/Lion.

3. Zéro/indulgence.

de néon blancs, abîmés et sales. Les deux ventilateurs tournaient en émettant un énorme sifflement. On installa Desai sur une chaise en plastique – importée directement de Chine – dans le coin le plus éloigné de la porte. Ce serait son poste pendant les quatorze jours de détention provisoire. Souvent, seul un des marchands le surveillait. Une évasion était impossible. Tenter de fuir de cette pièce serait risquer sa peau et ses os dans un fourré métallique.

Au départ des *panchas* – deux malheureux du voisinage et la femme au chou –, après qu'ils eurent donné leur témoignage au téléphone, un nouveau commerçant miteux, aux yeux caves, prit place en face de Desai et entreprit de sortir son matériel à la manière d'un imprimeur du xv^e siècle. Des flacons d'encre noire, un rouleau au manche cassé, des feuilles de papier blanc, un chiffon sale pour nettoyer des taches.

Sous les yeux des ordinateurs du haut des *almirahs*, il se mit lentement – en imprégnant d'encre, en roulant, en appuyant, en nettoyant – à prendre dix échantillons des empreintes digitales de Desai. Il était méthodique. À la fin, les mains de Desai étaient plus noires que la fange de l'enfer et que le cœur de Delhi.

Même à ce moment-là, tandis qu'il regardait ses mains poisseuses et souillées, Desai n'avait pas le sentiment d'être le meurtrier qu'on l'accusait d'être. Malgré l'hystérie, il était persuadé que personne ne le rendait responsable de la mort de ces bébés. De cruels salauds fourguant de faux médicaments pullulaient dans le pays. Certains s'étaient retrouvés dans son magasin à son insu. Ça ne le rendait pas – en aucun cas – responsable. Comment pouvait-il, lui ou n'importe qui, vérifier chaque comprimé, chaque potion transitant par la pharmacie et l'hôpital ?

S'il était coupable, les autorités de contrôle ainsi que la police, le ministre de la Santé et le Premier ministre en personne l'étaient. Ils avaient un rapport avec l'échec du processus. À cause de cet événement – la mutilation involontaire d'innocents –, la plupart des hommes et femmes politiques, des fonctionnaires, des hommes d'affaires devraient être en prison. Voire les médecins et les ingénieurs. Les paysans aussi peut-être, étant donné le volume de pesticides qu'ils déversaient sur leurs récoltes.

Tous autant qu'ils étaient avec leurs mains enduites de cirage noir par cet homme aux yeux caves.

Desai était prêt à accepter d'être un bouc émissaire. Il comprenait que chaque crise publique en exigeait un. En revanche, coupable,

sûrement pas. En réalité, il éprouvait tristesse, désolation et compassion envers les parents affligés. Il leur avait discrètement envoyé un émissaire avec une généreuse compensation. Une offre que, déchirés par leur chagrin, ils avaient refusée. Pour l'instant. Le temps les rendrait raisonnables, à en croire son émissaire.

On l'envoya se laver les mains non dans des toilettes, mais dans une petite cuisine encombrée de cartons, de boîtes, de dossiers, d'appareils électriques cassés, de meubles maltraités. Il ne repéra aucun ustensile de cuisine. Une cuillère cabossée, une fourchette à une dent et une assiette fêlée traînaient sur une plaque de soixante centimètres sur soixante près de l'évier à l'émail moucheté de grains de riz brillants et de *daal*¹.

La section des homicides savait comment désorienter les criminels.

Avec la compétence médico-légale d'un homme parti de rien, Desai exhuma un minuscule pain de savon rouge coincé sous le conduit d'évacuation de l'évier. Il dut s'y reprendre à dix fois pour débarrasser ses mains du noir poisseux.

Ce fut le rite de passage suivant qui lui fit prendre conscience d'avoir franchi une terrible frontière, celle qui séparait les honnêtes gens des malfrats.

Un autre boutiquier – tunique, pantalon flottant, sandales en cuir, moustache clairsemée identiques – l'emmena dans le couloir et le plaqua contre le mur du fond comme pour le préparer au peloton d'exécution. Il s'approcha ensuite de lui avec une ardoise d'enfant où son nom et des chiffres étaient écrits à la craie. À l'instar du preneur d'empreintes digitales, ce boutiquier ne prononça pas un mot, se contentant de se faire comprendre par gestes.

Ce fut debout, dos au mur, l'ardoise sur le torse, au moment où le flash se déclencha que Desai eut enfin le sentiment d'être le criminel qu'on voulait qu'il soit. Une centaine d'images de films, de magazines, de livres et de journaux s'imposèrent à lui. Il avait les mains propres et la conviction d'être bientôt acquitté, mais cette photo ne disparaîtrait jamais. Ses petits-enfants la verraient, ses arrière-petits-enfants la verraient, ils comprendraient que, malgré l'argent et les rodomontades, il n'était – ou n'avait été pendant un certain temps – rien de plus qu'un criminel de droit commun.

1. Lentilles.

De nouveau sur sa chaise en plastique dans la pièce à l'ameublement dément, il eut une hallucination. Comme il regardait le calendrier fixé au mur, représentant un seigneur Ganesh d'un orange flamboyant, il se rendit compte qu'il avait perdu la notion du temps. D'après les dates en dessous du dieu à tête d'éléphant, garant des débuts prometteurs, on était un samedi alors qu'il savait avoir été arrêté un vendredi, aujourd'hui donc, seulement quelques heures plus tôt. Il ferma bien les yeux puis les écarquilla. C'était toujours samedi.

Bordel de merde, qu'est-ce qu'on lui avait fait ?

Il avait entendu d'effroyables histoires sur les membres de la police indienne. Leurs techniques coercitives. Leur capacité à obtenir de faux aveux. Leur talent pour terroriser non seulement les accusés, mais aussi leurs familles. Leur trafic de fausses informations et la suppression des vraies. Leur faculté d'encaisser la solution définitive de la fausse rencontre¹. Pisse contre un arbre, pendant qu'on te crible les fesses de plomb fondu. Sans oublier leur recours habituel à la torture – mentale, physique, chimique.

Il essaya de se rappeler ce qu'il avait bu et mangé depuis son arrivée dans la section des homicides. Rien. On ne lui avait rien offert. Quelque chose qu'il avait inhalé ? L'encre noire roulée encore et encore sur ses paumes ? Cela n'avait aucun sens.

Il pensa à sa femme. Que faisait-elle en ce moment ? Il l'appelait Guddi, s'inspirant d'un film qu'il avait vu enfant. Elle était menue comme l'actrice éponyme. Sans doute était-elle assise, paupières baissées, dans le petit temple contigu à leur chambre. Elle avait beau être résolument pragmatique, sa première réaction en cas de crise était la prière et la négociation de plaider.

Dans la pièce vitrée, dix-neuf dieux étaient représentés par des photos de couleurs vives ou par des statuettes – en bois, en pierre, en bronze, en verre – dont elle effleurait du bout des doigts les pieds l'un après l'autre, faisant à chacun d'eux une série de nouvelles propositions. Elle devait avoir résilié tous les marchés qu'elle avait conclus pour lui épargner une arrestation.

Faites qu'il soit libéré la semaine prochaine et je ne mangerai plus de bananes pendant deux ans.

1. Terme utilisé en Inde pour décrire des exécutions extrajudiciaires par la police ou les forces armées, soi-disant en état de légitime défense lorsqu'elles rencontrent des gangsters.

Faites qu'il ne lui arrive rien de mal en prison et j'irai à Varanasi et j'offrirai trois joncs en or au temple de Kashi Vishwanath¹.

Faites que son affaire soit rapidement réglée et je ferai une semaine de *sewa*² au Golden Temple, en lavant les sols.

Faites que tout redevienne comme avant, pardonnez-nous notre arrogance et nos offenses, nous promettons de mener une vie de modestie et de pureté exemplaires.

L'amour conjugal inonda le cœur de Damodar. Il ne doutait pas qu'elle fût à l'origine de sa chance. Depuis le jour, dix-huit ans auparavant, où il l'avait ramenée du village, le chant de sa vie était passé de la lamentation à la joie. Il le répétait et il le croyait : la chance ou la malchance provenaient de l'épouse. Dès qu'un ami ou une relation se mariait, il guettait le premier signe révélateur de l'alchimie de l'avenir.

Ils étaient déjà mariés la première fois qu'il l'avait vue. C'était la fille de l'instituteur. Le frère aîné du père de Damodar – qui gérait les affaires du clan – l'avait choisie avant de l'en informer. Même s'il vivait en ville et que les mariages arrangés l'exaspéraient, il était trop découragé à l'époque pour protester.

Pendant sept ans, malgré son intelligence, sa licence, sa maîtrise de l'arithmétique, il n'était parvenu qu'à lutter pour survivre en enchaînant des boulots humiliants. Vendeur dans une boutique de vêtements. Magasinier dans un entrepôt de ciment. Démarcheur de produits de beauté. Contremaître sur un chantier. Veilleur de nuit dans un hôtel de passe de douze chambres. Standardiste dans une maison de retraite.

Le regard vide que les hommes lançaient à leurs employés n'avait cessé de le frapper. Ils les considéraient sûrement comme leurs machines – une ressource économique, rien de plus.

En outre, il était convaincu qu'aucun parmi la dizaine pour laquelle il avait travaillé ne l'avait identifié. S'il avait assassiné le Premier ministre et s'était enfui, le décrire, préciser son origine et son parcours aurait posé de gros problèmes.

Aussi rabaissé qu'il fût par ses emplois, Desai continuait à s'ins-truire. La pièce de trois mètres sur trois où il vivait se trouvait dans un HLM, et il partageait la salle de bains avec la famille du fonctionnaire de la troisième division au ministère de l'Environnement qui la lui

1. Temple dédié à Shiva.

2. Sorte de bénévolat.

louait. Il y lisait des livres et des magazines récupérés en chemin, sur de célèbres entrepreneurs. Ces exemplaires déchirés et piratés représentaient pour lui la même chose que des magazines pornos pour des écoliers. Il s’y plongeait, allongé sur son matelas à même le sol, couvert de sueur, excité à en avoir mal aux yeux et la tête bourrée de fantasmes.

Rois du pétrole, rois de l’automobile, rois de l’hôtellerie, rois du prêt-à-porter, rois du transport maritime, rois des alcools, rois des produits pharmaceutiques, rois de la publicité, rois du jeu. Des hommes avaient gagné des sommes faramineuses à partir de n’importe quelle activité concevable : manger, boire, voyager, forniquer. Des hommes comme lui, qui n’étaient ni fils de princes ou de potentats, ni diplômés d’universités consacrées. Autant qu’il puisse en juger, ils possédaient trois points communs.

Une détermination à attraper le moindre bout de bois flottant de la rivière et à le voir non comme une épave mais comme une carcasse de bateau.

Le refus d’obéir aux autres et la décision que les autres leur obéiraient.

Le talent de gommer la différence entre vérité et mensonge – simples serviteurs au banquet de la réussite.

Il ne tenait pas compte de la cupidité qui, pour la plupart, était le moteur des riches. C’était une constante inhérente à l’humanité. Tous les gens qu’il avait croisés aimaient l’argent. Sauf qu’il s’agissait surtout de l’amour vain du fan pour la star – un fantasme creux.

L’amour ne menait à rien. Contrairement à l’opportunisme, à la domination et au mensonge. Lorsque, une fois marié, il vit enfin son épouse, il s’exclama : Guddi !

Svelte, elle mesurait moins d’un mètre cinquante-cinq ; il y avait dans ses yeux une vivacité suggérant la malice. Il eut un coup de foudre.

En réalité, le mariage n’était pas aussi arrangé qu’il n’y paraissait. Peu après que son oncle lui en avait précisé les dates par courrier, Damodar s’était arrêté devant le diseur de bonne aventure installé sur le trottoir à côté de la boutique de *mithais*¹ du marché Sadar. C’était un jeune homme à la moustache en guidon de vélo, coiffé d’un turban coloré ; un grand coucal noir et marron et une petite perruche verte étaient attachés près de lui.

1. Confiseries.

Une fois votre question choisie et posée, l'homme étalait treize cartes illustrées à l'envers sur un tissu rouge, tapotait sur la tête l'un des oiseaux et invoquait à voix haute les dieux pour qu'ils vous fassent bénéficier de la vérité ainsi que de leurs merveilleuses bénédictions.

Damodar Desai avait choisi la perruche qui avait choisi la quatrième carte à partir de la droite. Quand il l'avait retournée, le diseur de bonne aventure avait poussé un cri de joie. La déesse Lakshmi, radieuse et généreuse. Damodar devait épouser cette jeune fille sur-le-champ s'il le pouvait. Elle était la clé de sa fortune.

Cela s'avéra. La petite Guddi, titulaire d'un diplôme obtenu grâce à des études par correspondance, était revenue avec lui dans son foyer d'une pièce – où il cuisinait dans un coin sur un réchaud à pétrole –, et avait aussitôt entrepris de faire le ménage dans sa vie. Au triple mantra de son mari, elle en ajouta un : l'apparence.

Seuls les *pirs*¹ et les voyants sondent le cœur humain. Les autres jugent en fonction de critères superficiels. On pouvait avoir un cœur de pierre, mais des paroles mielleuses attiraient les compliments. L'apparence était une armure essentielle pour peu qu'on brandisse les armes de l'opportunisme, de la domination et du mensonge.

D'autant que c'était un jeu d'enfant. Sans suivre le conseil de sa mère, elle sortit la tenue de mariage de Damodar pour un usage quotidien et jeta ses vieux oripeaux. Contrairement à son clan, elle ne croyait pas que ce seraient les derniers vêtements élégants qu'il posséderait dans la vie.

De nouvelles chemises en polyester, bleues et blanches. De nouveaux pantalons en tissu éponge, gris et noirs. Le blazer bleu et le complet noir, cadeaux de ses parents. Des chaussures en cuir convenables, ni sandales ni baskets. Une coupe de cheveux courte. Des joues rasées de près. Elle lui fit même porter des slips ajustés et des chaussettes flambant neufs. Il fallait non seulement qu'on se fie à son apparence, mais qu'il s'y identifie.

Damodar commença à avoir l'impression qu'il devenait un gagnant. Un *monsieur Desai*.

Sa Guddi lavait ses vêtements le soir et les repassait le matin. Et ce en faisant bouillir de l'eau dans la cocotte-minute, dont le fond lui

1. Maîtres spirituels dans la religion musulmane.

servait ensuite de fer à repasser. Pour son déjeuner, elle lui cuisinait et emballait du curry aux œufs et des *paranthas*¹. Il fallait que ses collègues le considèrent comme un homme aisé. De même que pour le repassage, elle le faisait sans diminuer le budget familial.

Le dimanche, elle achetait six œufs, douze oignons, douze pommes de terre et douze tomates. Un œuf, un oignon, une tomate pour le déjeuner de son mari ; deux pommes de terre, un oignon et une tomate pour le *bhaji* du soir. Le dimanche, elle insistait pour qu'ils aillent au restaurant pour un simple *dosa* ou un *chana bhatura*² ou un *chow mein*³. Elle tenait à ce que son mari se sente autorisé à être au monde et à l'aise pour le revendiquer.

La pièce de trois mètres sur trois n'était pas leur vie. Ce n'était que le début.

Même là, elle réservait un coin à ses dieux, à qui elle proposait jour après jour le marché suivant : si son domaine s'agrandissait, il en irait de même pour la place qu'elle leur attribuerait.

Pour sa part, elle restait frugale.

Sa mère l'avait formée. Un mari est incapable de vider l'eau d'une maison avec un seau, tandis qu'une épouse y parvient avec une simple cuillère, ne l'oublie pas.

Elle mangeait peu et ne se permettait rien en matière de vêtements ou de produits de beauté. La nuit, elle recouvrait méticuleusement d'une capote l'ardeur impérieuse de son mari, en lui énonçant : Nous n'élèverons pas nos enfants dans cette pièce.

Même là, elle ne gaspillait rien. Deux fois par mois, elle se rendait à pied au dispensaire pour prendre des sachets de préservatifs gratuits. Amusée, l'infirmière du Kerala lui disait : Le gouvernement devrait vous récompenser.

Guddi savait ce qu'elle voulait. Chaque matin, elle empruntait le journal de la veille au propriétaire et, en digne fille d'instituteur, le lisait avec application, cherchant ce que son mari devait savoir. Le soir, elle lui tendait des feuilles annotées. Le dîner et la capote ne se matérialiseraient qu'une fois qu'il aurait terminé de métaboliser les reportages sélectionnés et en aurait discuté avec elle.

1. Pains indiens en forme de galette contenant de la graisse végétale.

2. Pain frit et soufflé, fourré de pois chiches épicés.

3. Plat asiatique aux légumes et à la viande.

Elle procédait avec soin dans le choix des sujets. Très peu d'accidents et de décès. Très peu de films et de cricket. Rien sur la mode et la nourriture. Rien sur les régimes, la gymnastique, les vacances.

Il ne restait donc pas grand-chose. Ce pas grand-chose, elle l'entourait deux fois. Articles sur des partis politiques, sur de nouvelles lois, sur les relations internationales. La section sur les affaires, elle l'obligeait à la lire du début à la fin. Elle se concentrait aussi sur des chroniques des troisième et quatrième pages – à propos de dirigeants locaux, d'affaires municipales, de l'attribution de contrats et d'emplois.

Ce fut ainsi qu'il comprit la logique assourdissante et le pouvoir monstrueux de la politique, la mutation et la puissance des affaires, la vanité et la vulnérabilité des heureux du monde.

Il comprit également que l'Inde n'était plus le pays de son village, ni de son enfance, ni de ses parents. L'Inde avait changé – changeait – de mille façons inconcevables pour sa famille. En dépit de son influence et de son expérience, son oncle omnipotent semblait être désormais un péquenaud à califourchon sur un buffle tandis que le monde réel avait décollé à bord d'un jet.

Ses lectures quotidiennes confirmaient les leçons qu'il avait tirées des ouvrages sur les nantis. Le monde réel appartenait aux opportunistes, aux dominateurs, aux frimeurs, fût-ce en Inde. Les leçons de Gandhi et de Nehru étaient de brillantes *shamianas* – sous couvert desquelles escroqueries et massacres en tout genre étaient perpétrés.

Le onzième mois de son mariage, Guddi, la menue, la déterminée, tomba par hasard sur un nouvel outil alors qu'elle lisait attentivement le journal pour l'édification de son époux. Un établissement où on enseignait à parler anglais. Doué pour les chiffres, son mari avait en outre une mémoire absolue. C'était la touche finale qu'il lui fallait.

Elle sauta dans un bus pour jouer les éclairceuses. L'établissement en question consistait en une simple pièce, au deuxième étage d'un immeuble en forme de boîte d'allumettes, situé au milieu du bazar pendjabi. Son directeur et unique professeur était un *sardar* plein d'entrain. Il connaissait son travail. Il était allé une fois en Angleterre. Cédant aux prières de Guddi, il lui accorda un rabais pour une formation intensive de six mois et lui garantit que son mari s'exprimerait comme Winston Churchill.

Dès lors, les époux répétèrent le soir les phrases que Damodar avait apprises dans la journée et lurent à voix haute les livres pour enfants à gros caractères prêtés par le *sardar*.

Damodar surnomma Guddi sa Boucle d'or ; elle l'appela Jack, d'après *Jack et le haricot magique*.

Deux mois après que l'établissement eut décerné le diplôme de locuteur d'anglais à son mari, Guddi repéra l'annonce d'une multinationale pharmaceutique à la recherche de visiteurs médicaux. Elle téléphona et fit inscrire le nom de Damodar Desai pour un entretien.

Les cinq nuits suivantes, elle ne le laissa ni dormir ni enfiler une capote. Elle le passa sur le gril à chaque heure, le bombardant de questions qu'elle avait imaginées dans la journée. Il venait de sombrer, la quatrième nuit, quand elle eut un flash qui lui révéla ce qu'il devait faire.

Se redressant dans le lit, elle le secoua.

Peu importe ce qu'ils te demandent, lui dit-elle, il suffit que tu les embarques où tu veux qu'ils aillent. Les êtres humains n'ont aucun bon sens sinon le monde ne serait pas aussi chaotique. Contente-toi de leur rebattre les oreilles de ce que tu veux qu'ils entendent. De ce que tu sais.

Pourquoi se croyait-il capable d'être un bon visiteur médical ? Telle fut la première question que lui posa la brochette d'experts.

Élégant dans son costume et ses souliers noirs, le mari de Guddi pérorait sur la politique du pays qui avait réduit tout et tout le monde à la vente, rien qu'à la vente.

Nous assistons à la corruption quotidiennement, celle des principes, des fidélités, des contrats nationaux, des sportifs vendus, des membres du Parlement. Il suffit de lire les journaux pour devenir un super vendeur. En comparaison de la corruption universelle, la vente de médicaments aux infirmes et aux agonisants est un jeu d'enfant.

Damodar Desai ne regarda jamais en arrière et ne perdit jamais sa femme de vue, fût-ce une journée. À la mort de son père, à la naissance de leurs enfants, au mariage de sa sœur, il l'accompagna où elle devait se rendre. Elle pouvait recevoir chez eux autant de membres de sa famille et aussi longtemps qu'elle le souhaitait, en revanche elle n'avait pas le droit de le quitter.

Tout ceci, déclarait-il à ses amis, désignant sa maison, ses voitures, son magasin et sa maison de santé, tout ceci se volatiliserait en une semaine si jamais elle partait.

Pour la première fois en l'espace de dix-huit années magiques, Guddi n'était pas avec lui.

Avant que Damodar ne puisse envisager que ce fût un mauvais présage, l'inspecteur revint avec trois boutiquiers et ordonna qu'on le fouille et qu'on le dépouille de la totalité de ses accessoires. On lui enleva ses deux bagues, sa chaîne en or et son *rudraksha mala*¹. On vida ses poches d'un stylo, de chewing-gums, d'une tablette d'ibuprofène, de deux mille roupies. On lui retira sa ceinture de cuir fauve. Les boutiquiers passèrent la main dans son pantalon et sous sa chemise. Le tout fut balancé dans un sac en plastique.

En garde à vue, vous n'êtes plus rien. C'est ce qui marque la frontière entre la liberté et la prison, vos droits partent en fumée et la police vous piège comme un lapin dans un clapier.

Quand les policiers le firent sortir, Desai voulut connaître la date du jour. Un jeune et svelte sous-inspecteur, qui ressemblait moins à un marchand que les autres, lui répondit sèchement : Le jour du Jugement dernier.

Un flic de Hollywood. Aucun des autres n'avait tenu compte de sa question.

Dans le parking, l'inspecteur brailla quelques consignes avant de monter dans une Gypsy blanche et de filer. Les autres agents coincèrent Desai dans une jeep Mahindra qui fonça dans la nuit tandis qu'ils discutaient d'un film récent. À un moment donné, le chauffeur déclencha la sirène. Desai eut le sentiment d'être le ministre en chef.

À leur arrivée à l'hôpital, les patients des urgences le regardèrent comme s'il était une vedette de cinéma atteinte de la peste. Un mélange unique propre aux Indiens, fait d'admiration et de mépris, réservé aux tristement célèbres. Quant aux médecins, ils s'approchèrent de lui en feignant l'indifférence.

Des hommes, des femmes, des enfants agonisaient sous l'effet de fractures ou de fièvres intempestives. Ils étaient assis ou couchés sur des lits, voire dessous, sur des brancards, sur des chaises, sur des tables, dans l'embrasure de la porte, dans le couloir. Comme d'autres affluaient en gémissant, Desai pensa qu'ils ne tarderaient pas à s'allonger les uns sur les autres.

1. Collier de graines d'un arbre endémique en Inde, dédié à Rudra, un autre nom de Shiva.

En comparaison, sa maison de santé était en parfait état ! De belles photos de cascades et de montagnes enneigées décoraient les murs de la salle des urgences. Les infirmières sentaient le fruit frais. La musique diffusée n'était que tintinnabulements et gazouillis.

Deux jeunes médecins abandonnèrent les mourants pour s'occuper de Desai. Ils vérifièrent sa température, appliquèrent des stéthoscopes, prirent sa tension, tapèrent sur ses articulations, scrutèrent son teint. Ils lui demandèrent s'il souffrait de quelque chose. Ma femme me manque, eut-il envie de répondre. Au lieu de quoi, il leur dit : Quel jour sommes-nous ?

Les deux médecins – des internes qui apprenaient à soigner en les tuant hystériques et naïfs – échangèrent un coup d'œil et se remirent à gribouiller sur des blocs-notes. Leur supérieure, une femme sévère en sari en train de faire des piqûres comme si elle envoyait des fléchettes à des gens de mauvaise humeur, foudroya du regard le tueur de bébés avant de confirmer brusquement qu'il était en parfaite santé.

On le fit de nouveau traverser la nuit, sirène hurlante, tel un ministre en chef. Ils déboulèrent devant un poste de police éclairé, entouré d'une véranda surélevée, desservie par un escalier de cinq marches ; sur chacune se pelotonnait un chat. On le poussa dans deux pièces puis dans une arrière-cour où les lumières avaient soudain disparu.

On l'entraîna devant des sals semblables à des Zoulous – arbres fins et élancés –, les broussailles s'animèrent à leur passage et la lune déversa son éclat entre les feuilles hors d'atteinte.

L'espace d'un instant, Desai pensa : Où suis-je ? On est quel jour ?
Qu'est-ce que j'ai fait ?

Est-ce qu'ils vont me laisser rentrer chez moi après cette bousculade ?

Tout à coup, ils se retrouvèrent devant un mur de pierre. Après l'avoir longé en file indienne, ils tombèrent sur une porte de fer. Le guide y frappa jusqu'à ce que les cigales se taisent et que la lune se cache derrière un nuage. Le fer résonna tandis que des clés, des verrous, des chaînes s'entrechoquaient ; puis la porte s'ouvrit avec un fracas métallique. À l'intérieur, le jeune homme portait un pantalon kaki et sa chemise déboutonnée claquait à la manière d'une cape de super-héros. Une odeur de fêtard émanait de lui.

*Maaderchod*¹, lança le sous-inspecteur.

1. Enculé, fumier, ordure.

Le jeune homme se reprit pour esquisser un salut, mais sa main n'effleura pas son front. Aucune importance dans l'obscurité. Il tenta d'allumer sa lampe électrique. Une lumière brillait sur sa droite.

La caserne se dressait derrière un parterre de roses. Le mur était percé en son milieu par une porte aux barreaux évoquant une rangée de longues dents, au-dessus de laquelle brillait une ampoule jaune à l'abri d'un abat-jour en étain. Le jeune type, dont la lampe électrique marchait à présent, en dirigea le faisceau vers l'éclairage du couloir.

Combien ? demanda par geste le sous-inspecteur.

Deux, répondit le jeune homme avec ses doigts. Remarquant enfin sa chemise ouverte, il essaya de la boutonner.

On poussa Desai dans le couloir, où il dut se faufiler derrière un grand lit sur lequel ronflait un homme couvert d'un drap. Au pied du lit un ventilateur à colonnes cataclysmique soufflait de l'air sur lui.

Le sous-inspecteur tapa sur le pied de l'homme endormi qui se réveilla en sursaut et salua dans le vide.

Maaderchod ! s'exclama le sous-inspecteur, arrachant le fil du ventilateur et calmant le cyclone.

Il y avait trois grandes cellules de part et d'autre du couloir. Comme elles étaient espacées, chaque porte se trouvait en face d'un mur blanc. La fraternisation avec ses voisins devait se faire à l'aveugle. Hormis la dernière sur la gauche, les cellules étaient plongées dans l'obscurité. Les prisons occupées sont des oasis de lumière éternelle, aussi cinq des six cellules étaient-elles vides.

Sur un signe du sous-inspecteur, le jeune homme fouilla Desai. L'homme du lit, qui avait enfilé son pantalon, ouvrit la cellule occupée. Apparemment aussi lourd qu'un boulet de canon, le verrou en fer fit beaucoup de bruit.

Quand Desai entra, deux corps à même le sol se débattaient avec des journaux. Rien sinon le Christ miséricordieux n'aurait pu les racheter. Ils avaient des cheveux en bataille poisseux, des poils de barbe gris, des yeux fous gonflés. Brûlés par un soleil ricochant sur l'eau, ils portaient de longs shorts en lambeaux maculés de boue. L'un était rouge, de la couleur des Bulls, l'équipe de basket de Chicago. Numéro 23. L'inspiration est quelque chose de mystérieux.

Après de multiples cliquetis de fermeture, le silence régna. Les cigales se réapproprièrent aussitôt l'air.

Les deux surveillants revinrent en se déboutonnant. Ils jetèrent un coup d'œil à l'intérieur et dirent : Confortable ?

Desai parcourut la pièce du regard. Elle n'était pas sale. Juste d'une incroyable nudité. D'un mur à l'autre, il n'y avait rien. Absolument rien. Les humains condamnés par les humains doivent comprendre qu'ils sont moins que rien.

Le sol avait une certaine élégance. Des carreaux de salle de bains bleus, mouchetés de noir.

Un florilège de gribouillis couvrait les murs blanchis à la chaux : plaintes, prières, désirs, désespoirs.

Des latrines se trouvaient dans une pièce attenante. En ciment gris, on aurait dit une citadelle miniature surélevée de quatre-vingt-dix centimètres, entourée de murs de quatre-vingt-dix centimètres, dont la porte de quatre-vingt-dix centimètres, dégoncée, était en un bois tellement noirci et pourri qu'on ne le touchait que du bout des doigts. À l'intérieur, le robinet mal réglé implorait avec un sifflement tandis que l'eau jaillissait n'importe comment. Avant de faire ses besoins, on se tenait sur le marchepied et on remplissait le pot visqueux, en plastique bleu. De minces pains de savon s'alignaient en haut du mur. Vert, rouge, jaune, blanc. On pouvait soit en choisir un, soit poser le sien.

La chaleur respirait dans la pièce à la manière d'un animal endormi. Les moustiques bourdonnaient en guise de mise en garde de leurs indolentes sorties.

Accroupi, dos au mur, Desai pensait à sa femme. En la trouvant, il avait épuisé son quota de chance. Les choses s'étaient bien passées pendant dix-huit ans. De mieux en mieux au fil des semaines, des mois, des années. Qui aurait pu imaginer une fortune et une influence pareilles dans son village ?

Il fallait un sacrifice. C'était une claque cosmique. Sans rapport avec des méfaits de sa part. Il s'agissait d'une restauration de l'équilibre.

Voilà ce qu'il redoutait depuis des années. L'heure de la restitution. Il s'était efforcé de rester humble dans sa tête même s'il fanfaronnait parfois en public. Il s'en inquiétait pour ses enfants et sa bien-aimée, surtout quand ils voyageaient. Le spectre de la main régulatrice, invisible, sous forme de l'accélération d'un camion, de la vermine dans un plat ou du germe dans l'air, le poursuivait.

Lors de ses suppliques quotidiennes aux dieux, il avait passé des marchés. Faites que mes ventes augmentent lentement, que je devienne

chauve, que ma mère ne vive pas jusqu'à cent ans mais, s'il vous plaît, n'exigez rien de ma femme et mes enfants.

Tout rentrerait dans l'ordre. Il allait régler les comptes. Non pour ses péchés, mais pour sa chance. Ainsi l'avenir serait libéré.

Les deux types se débattaient toujours avec les journaux aux feuilles détachées. Ils étaient parvenus à en plaquer quelques-unes sous eux. Les autres, ils se démenaient pour s'en couvrir. Leurs pieds dépassant du papier journal étaient comparables à de la terre brûlée, le genre de choses qu'aiment publier les journalistes étrangers.

Soudain, il y eut la preuve que Nitin Naik n'avait pas chômé. Le jeune homme à l'odeur de fêtard apparut derrière les barreaux : Tu veux sortir ?

Les journaux s'agitèrent, se dissocièrent, et les deux hommes se redressèrent, le regard dément. Desai se leva alors qu'on tirait le verrou qui cliquetait d'une manière assourdissante. À peine fut-il dehors que les types s'effondrèrent sur les carreaux et se remirent à lutter avec les journaux.

Un dîner était arrivé de chez lui, ainsi qu'un drap épais, une brosse à dents, un petit tube de dentifrice. Sans oublier le savon et la serviette. Deux patchs antimoustiques. Un livre sur Vivekananda. Une lettre de sa fille qui n'avait que treize ans, mais savait déjà quoi dire.

Tous allaient bien et, d'après les avocats, le reste irait bien aussi.

La porte à grandes dents donnant sur l'extérieur fut ouverte, brusquement. Quand Desai se retrouva sous les étoiles, l'air frais lui chatouillant les narines, les cimes des arbres dressées autour de lui, il fut émerveillé par l'idée de la liberté, de son ampleur. Un instant précieux.

Il y avait une pompe manuelle dans la cour. Desai y plaqua la bouche, mania le bras et but jusqu'à satiété. Puis il se rinça les yeux et le visage, s'aspergea le cou et la gorge. Trois fois. Il n'avait jamais rien senti d'aussi merveilleux.

La nourriture de quatre boîtes jetables prouvait incontestablement l'amour de sa famille. Il s'assit au bord du parapet en béton du parterre, repoussant les rosiers fanés et les aligna. D'un geste, il invita le jeune fêtard au festin. Il ne fut pas intéressé. Il tapait fort et rapidement sur son gros mobile jaune. Le téléphone réagissait avec des bruits de déglutition que la fille au bout du fil sentait certainement.

Desai termina son repas ; ce qui restait aurait suffi à ce qu'il en fasse un deuxième. Il mit le reliquat dans une seule boîte, qu'il ferma

en forçant : promesse obscène pour laquelle le béniraient les deux chiffonniers. Le moindre geste contribuait à l'arithmétique karmique.

Puis il promena son regard autour de lui, sans le poser sur le jeune fêtard.

Il essaya de se rappeler la dernière fois où il avait contemplé les étoiles ou des arbres. Il dut remonter à l'époque de son enfance au village. Il était allongé sur un des *charpoys* de la terrasse de leur maison en pisé et brique crue, entre ses frères et ses cousins qui chuchotaient et pouffaient de rire. Comme il rêvait d'évasion dans le vaste monde, les étoiles se consumaient en décrivant un arc dans le ciel. Une nuit, il en avait compté neuf. Neuf points incendiés dans un ciel noir glacial. Aujourd'hui, il savait que chacune était aussi grande que sa planète, voire plus.

Ça le rassurait. Qu'étaient quelques jours ou semaines d'incarcération dans un univers où il avait assisté personnellement à la disparition de neuf planètes en une nuit ?

Le point de vue, songea-t-il. Tout est une question de point vue. S'il s'y accrochait, les choses se passeraient bien.

L'espace d'un moment, il réfléchit à l'immensité de la Voie lactée avant que ses pensées ne le ramènent à un sujet infiniment moins important et plus significatif. Comment dormir sans Guddi ? Comment se réveiller sans elle ?

Pendant leur sommeil, elle se calait parfaitement contre lui, les mains autour de ses testicules comme s'il s'agissait d'une pomme cannelle mûre.

Le matin, elle lui apportait du thé et s'asseyait sur ses genoux le temps qu'il le boive.

Il l'appelait de nombreuses fois par jour pour entendre sa voix, empreinte de la même confiance qu'une étoile éternelle.

Même si le monde entier croyait qu'il était l'auteur d'infanticides, elle ne serait pas dupe. Il aimait les bébés. Il était incapable de tuer quoi que ce soit. Ni rat ni oiseau. Il était le jeune homme paumé qui tirait le diable par la queue, couchait à même le sol dans une pièce de trois mètres sur trois, s'entourait de vieux bouquins, cuisinait sur un réchaud à pétrole, vêtu de pantalons usés jusqu'à la corde et sans un ami en ville, celui qu'elle avait épousé dans sa jeunesse.

Il pouvait énumérer les symptômes du kwashiorkor, mais il ne savait pas dégrafer un soutien-gorge ou dérouler une capote.

Voilà qu'il sombrait dans l'autoapitoiement. Il se sentit victime abandonnée, pénalisée par son refus de rester un garçon misérable dans un galetas. Quant à son inestimable épouse, elle était punie pour avoir cherché à être plus qu'une villageoise. Plus que la fille d'un pauvre instituteur.

En fait, il était un martyr, un des derniers de la longue histoire de l'injustice du monde.

Avec quelle facilité le monde l'avait écrasé ! Privé de sa liberté, dépouillé de sa dignité, enfermé dans ce sinistre baraquement. Jeté à terre parmi des sous-hommes – la lie de la société –, condamné à être nourri comme un chien en laisse.

Ses conduits s'emplirent du sel de son chagrin au point qu'il s'étrangla avec le morceau de pomme qu'il avait dans la bouche.

Il le cracha en hoquetant dans les rosiers. De quoi sortir le jeune fêtard de son envoûtement même si ses doigts continuaient à bouger et le téléphone à émettre des bruits de déglutition. Enfin, au prix d'un effort visible, il cessa de taper sur l'appareil jaune et fit signe au richard de rentrer.

Desai actionna de nouveau le bras de la pompe, se lavant des reliefs et de son auto apitoiement. Dès qu'il se fut redressé, le jeune lui proposa son téléphone.

J'attendais, ce fut la première chose que dit Guddi.

Naik outrepassait sa réputation.

Les époux ne réussirent qu'à échanger un ping-pong de banalités. Il allait bien. Et elle ? Il ne fallait pas qu'elle s'inquiète. Il fallait rassurer les enfants. Ils avaient envoyé trop de nourriture. Qu'est-ce qui lui ferait plaisir comme repas pour le lendemain ? Il y avait une plaquette d'aspirine dans l'essuie-mains. Et un cure-dents sous les *rotis*. Elle savait que des morceaux se coinçaient dans le trou de sa molaire droite. Il s'en tirerait. Oui, c'était une erreur et il s'en tirerait.

À peine fut-il de nouveau enfermé dans sa cellule que les regrets l'assaillirent. Fixant l'ombre de l'immortelle lumière blanche, il pensa à ce qu'il aurait dû lui dire. Sur l'amour. Son amour fou pour elle.

Guddi ne l'aimait pas de la même manière. Dans sa détresse, il se l'avoua. Le devoir, la famille, la réalisation de l'ambition de son mari occupaient une place prépondérante dans sa vie à elle. Guddi ne regardait pas de feuilletons mélo et ne minaudait pas. En matière de films,

elle les aimait spectaculaires, pas mièvres. Elle ne roucoulait pas à son oreille, ne lui envoyait pas d'adorables émoticônes. Parfois, quand ils allaient au cinéma, il lui prenait la main lors d'une scène sentimentale. Elle serrait fermement la sienne avant de la remettre en place.

Mû par une indéfectible loyauté, il s'expliquait que l'amour n'était pas autre chose. Du fond et aucun faux-semblant. Il n'empêche qu'il aurait bien aimé qu'elle emprisonne sa main, la palpe avec douceur et l'emmène dans un long périple vers elle-même.

Il examina la toiture inclinée. Les gardiens de l'État avaient veillé à ce que personne ne puisse décoller à la manière d'une fusée. Des barreaux de fer chantournés étaient soudés jusqu'au sommet du mur. Un grillage s'étirait derrière, au cas où, transformé en poulet, on essaierait de se faufiler entre les barreaux. On aurait dit l'idée d'un enfant pour protéger un trésor avec de multiples emballages. Les moutons de poussière s'accrochaient à l'enchevêtrement de fer comme des boules de graisse.

Trois minces néons diffusaient une lumière blanche et implacable. Au-dessus du fer et des tubes, l'obscurité s'estompait dans la pente du toit d'où une colonie d'araignées laissait tomber des lambeaux de toiles.

Soudain, il pensa que l'amour ne devrait pas être aussi déterminé. Assis sur les carreaux de céramique froids, les yeux rivés sur le néant de fer et de toiles d'araignées, il lui sembla qu'un amour gratuit contenait non seulement davantage de plaisir, mais aussi davantage de vérité et de beauté.

Pendant ce temps, les deux pauvres hères lui jetaient des regards d'animaux furtifs par les interstices entre les pages. Comment des hommes tels que Desai échouaient ici ?

Surprenant leurs yeux hagards, celui-ci leur tendit la boîte pleine à craquer. Ils surgirent des journaux tels des chiens détachés et se jetèrent sur la nourriture. Avant même qu'une nouvelle pensée n'ait traversé l'esprit de Desai, ils avaient fini, s'étaient rincé la bouche, avaient pissé en faisant d'énormes éclaboussures et s'étaient installés en face de lui.

L'un était grand et élancé, l'autre petit et gros.

Je pourrais être dans une scène de film, se dit l'entrepreneur.

Pour Desai, la collecte d'informations était un instrument de promotion. Il n'était pas curieux de nature. Aucun Indien aisé ne l'est. S'il engagea la conversation, ce fut par besoin de compagnie.

Les hommes commencèrent par lâcher des moitiés de phrases sur un ton guttural. À l'évidence, ils le considéraient comme un être différent, susceptible de déformer le moindre renseignement qu'ils lui fileraient. Il le ferait sûrement, c'était peut-être pour ça qu'on l'avait envoyé ici. Les policiers les avaient roués de coups. Ils n'allaient pas les provoquer et recevoir une nouvelle raclée.

Desai était sur le point de renoncer quand il remarqua une photo parmi les pages volantes. De lui, devant le tribunal. Fringant et entouré de ses avocats. Les deux hères rapprochèrent le journal de leur visage et se mirent à lire en suivant les lignes avec leurs épais doigts calleux. Toutes les minutes, ils levaient les yeux en souriant. L'un d'eux était tellement édenté qu'il aurait pu boire une bouteille de vin de palme sans ouvrir la bouche.

Ils se détendirent, s'adossèrent au mur, se grattèrent les testicules. En comparaison de cet homme, ils étaient des anges.

Ils étaient incarcérés depuis quatre jours, lui dirent-ils, et ne doutaient pas d'être libérés le lendemain. On les avait chopés en train de prendre des tortues au piège dans un marais à proximité de leur taudis. Non, ils n'étaient pas des braconniers. Ouvriers du bâtiment et maçons de temps à autre, ils savaient empiler des briques pour faire un simple mur. Ni ornements, ni appuis de fenêtre, ni linteaux. Aussi étaient-ils maçons au village et ouvriers dans la ville.

La période était difficile. Le monde de l'argent faisait une pause. Les riches étaient irresponsables. Ils ne dépensaient pas comme ils l'auraient dû. La chair de tortue remplissait leur ventre et celui de leurs enfants. Comment des humains qui avaient trop à manger avaient-ils le droit de faire des lois pour ceux qui avaient si peu à manger ?

Desai n'avait pas de réponse. Il avait ses propres questions. Comment des humains qui tuaient indirectement des milliers de gens devenaient-ils de grands leaders alors que ceux qui tuaient indirectement quatre bébés se retrouvaient en prison ?

Si le ventilateur soufflait des rafales dans le couloir, l'air était immobile et moite dans la cellule. Il y avait bien une étroite fenêtre en haut, mais trois grillages l'obstruaient de sorte qu'aucun air n'osait y entrer. Ils luisaient de sueur. Desai enleva sa chemise et son pantalon. Comparée à celle des mangeurs de tortues, sa peau était d'une pâleur malsaine.

Le jeune fêtard apparut et jeta une liasse de journaux à travers les barreaux. Comme il tapait violemment sur son téléphone jaune, il ne regarda pas à l'intérieur. Les mangeurs de tortues proposèrent en premier les journaux au richard. Il s'empara de la moitié de la pile. Les deux autres se partagèrent ce qui restait.

C'était le seul moyen de se protéger des attaques que préparaient des escadrons de moustiques.

En quelques minutes, les nouvelles pages furent déployées et ils disparurent en les plaçant habilement sur toutes les parties de leur corps, dont la tête. Un exploit d'équilibre subtil ne permettant aucun mouvement.

Dans le coin opposé, Desai étala ses journaux comme un matelas. Après quoi, tenant le drap bleu que Guddi avait envoyé à la manière d'une cape de torero, il s'y allongea avec précaution. Les feuilles bougèrent, se froissèrent, se déchirèrent. Il les remit sous son corps lentement et maladroitement. Puis il se figea, sentant une douleur dans son cou. Il attrapa ses vêtements pour en faire un oreiller où il fourra le livre de Vivekananda et glissa le tout sous sa tête.

Il tira sur le drap bleu jusqu'à son nez, en coinça des bouts dans ses oreilles. Aucune vermine, petite ou grosse, ne pourrait entrer par effraction.

Avant qu'il eût trouvé à quoi il pourrait bien réfléchir, un énorme péramèle apparut dans les ténèbres au-delà de la cellule, sur le mur longeant le toit de tôle. Desai, qui chez lui en aurait piqué une crise, l'examina sans bouger. Jusque-là, il n'avait vu ces marsupiaux qu'immobiles ou en train de se sauver. Celui-ci s'avavançait avec une lenteur cérémonielle, regardant droit devant lui. Son corps avait beau être trop gros pour ses pattes, il avait une démarche harmonieuse.

Les nuits que Desai passa dans cette cellule, vers la même heure, de la même manière, le péramèle franchissait la limite du mur à droite, émergeant de l'obscurité et disparaissant dans l'obscurité à gauche. Cela lui tapait tellement sur les nerfs que, chaque fois qu'il s'accroupissait dans la citadelle, il le faisait dans un angle lui permettant de ne pas quitter des yeux le trou noir. Sauf que l'animal ne venait manifestement pas des égouts, mais des murs.

La nuit se passa mal.

Les feuilles de papier journal craquaient et se froissaient dès que l'un d'entre eux remuait un muscle.

À un moment donné, le grand mangeur de tortues lâcha un énorme ronflement qui se mua en un vrombissement de moteur de moto vintage. Comme dans une parodie, il se termina par un tremblement et s'échappa dans la bourrasque du couloir. Le flic endormi s'écria : Ta gueule, connard, sinon je pisse dans ta gorge.

Le petit mangeur de tortues gifla le grand. Cela marcha.

Le froid s'abattit ensuite sur Desai. Au point qu'il se leva pour se rhabiller : Vivekananda fut le seul à soutenir sa tête.

Le pire, c'était la dureté du sol qui n'avait aucune élasticité. Le premier soir, Desai comprit que les êtres humains n'avaient pas évolué pour dormir de la sorte. Sur de l'herbe, oui. Sur du sable, oui. Sur du bois, oui. Mais sur de la céramique ou sur du béton, non. Il ne trouvait aucune position où faire corps avec le sol.

Les dix jours suivants filèrent dans un brouillard. Il restait assis dans la pièce à l'aménagement absurde, pratiquement ignoré par les boutiquiers qui entraient et sortaient d'un pas traînant, luttèrent contre les forces du mal quand ils ne lisaient pas le journal, ne discutaient pas de films ou ne mangeaient pas leur déjeuner fait maison qu'ils déballaient de boîtes en plastique, avant de le faire chauffer sur une plaque électrique rangée sous une table.

Pendant ce temps, il résolut le mystère de la journée manquante. Le calendrier du mur remontait à deux ans. Les justiciers avaient mieux à faire que de garder la trace des années.

Une fois par jour, un boutiquier l'emmenait dans une autre pièce, l'installait sur un tabouret en plastique, s'asseyait sur une chaise, allumait un ordinateur à gros cul et commençait paresseusement à l'interroger.

Quel est ton nom complet ?

Et celui de ton père ?

Tu es le propriétaire de la pharmacie idéale ?

Tu es le propriétaire de la maison de santé idéale ?

Est-ce que tu connaissais les bébés qui sont morts ?

Est-ce que tu connaissais les parents des bébés qui sont morts ?

Est-ce que tu connaissais le nom des bébés qui sont morts ?

Quand as-tu fait la connaissance des bébés qui sont morts ?

Quand as-tu appris le décès des bébés ?

Qu'est-ce que tu as fait quand tu as appris le décès des bébés ?

Combien de bébés meurent par an dans ta maison de santé ?

Par mois ?

Par semaine ? Par jour ?

Signe ici. Et ici.

Ajoute la date. Merci.

On aurait cru un formulaire d'assurance à remplir, mais c'était qualifié d'interrogatoire – essentiellement pour attirer l'attention des médias.

« Desai interrogé par la police », cela sonnait mieux que « Desai contraint par la police à remplir un formulaire ».

Après des années d'échec, l'État avait compris que la réalité n'était pas tant ce qui s'était réellement passé que ce qui en était dit dans les médias.

Un jour, son interrogatoire portait sur ses résultats scolaires, ses diplômes universitaires. Un autre jour, sur sa famille et ses amis. Un autre, sur les actionnaires de sa société. Enfin, tous les sujets étaient abordés.

Signe ici. Et ici.

Ajoute la date. Merci.

On chargeait divers marchands de mener l'interrogatoire. Les plus anciens auraient pu être des invités à une réception. Un commissaire adjoint, un sourire forcé aux lèvres, fit servir du thé vert et de petits gâteaux au blé complet. Bon pour le transit intestinal, affirma-t-il.

Le sous-inspecteur Sawant lui fit un clin d'œil à l'insu de tous. Décidément, Nitin Naik était une pieuvre dont les tentacules s'introduisaient partout.

Les informations qu'ils cherchaient étaient dans le domaine public. En réalité, les questions qu'ils formulaient provenaient d'articles de journaux. Dans un autre pays, dans un autre bureau, on les aurait qualifiés de *fact-checkers*. Ici et dans le moment présent, c'étaient de redoutables interrogateurs.

Les médias les pistaient et éprouvaient pour eux un respect mêlé de crainte.

Guddi lui apportait son déjeuner quotidien. Recroquevillés dans un coin, genoux contre genoux, ils se parlaient à voix basse tandis que les justiciers, d'une léthargie et d'un manque de curiosité exceptionnels, allaient et venaient. S'ils avaient trouvé un cadavre sous leur table, ils auraient demandé à celui-ci de se rendre dans la pièce adjacente pour un interrogatoire.

Quel est ton nom complet ? Pourquoi es-tu mort ?

Comment es-tu mort ?

Pourquoi es-tu mort sous cette table ?

Signe ici. Et ici. Merci.

Guddi n'était pas tendre avec son mari. Elle ne le dorlotait pas dans son malheur. Elle s'enquêrait de la nourriture, de l'hygiène, des codétenus, des interrogatoires. Elle ne se contentait pas de passer des accords avec les dieux, elle discutait jour après jour stratégie avec les avocats. Elle faisait un point quotidien sur les médias, le climat politique, avant de donner des consignes à son mari sur ce qu'il devait dire et ne pas dire à ses interrogateurs. Et Desai s'émerveillait de nouveau d'avoir fait un mariage pareil.

Dans la même situation, l'épouse de son frère se serait évanouie sur-le-champ et n'aurait pas repris connaissance.

Tous les deux jours, on l'emmenait en jeep à sirène hurlante jusqu'à l'hôpital où il enjambait des agonisants et où on le déclarait en état pour d'autres interrogatoires.

Le sixième jour, on le présenta à une magistrate, aux cheveux bouclés plaqués sur son crâne à grand renfort d'épingles. Une moustache clairsemée luisait au-dessus de sa lèvre supérieure et elle était de mauvaise humeur.

Heureusement pour Desai, elle s'en prit aux boutiquiers.

Ils plaidaient pour six jours supplémentaires de détention préventive, au motif d'interrogatoires primordiaux encore à mener. Peter Pinto, sa pièce montée arrangée à la perfection, les tourna en dérision comme s'ils étaient des élèves dans un débat d'adultes. Ce qui plut à la magistrate. Il fallait toutefois garantir la majesté de l'État même si elle ne demandait qu'à être piétinée, aussi leur accorda-t-elle quatre jours supplémentaires.

Desai les passa de nouveau à bayer aux corneilles dans la pièce à l'aménagement absurde. Ses nuits étaient solitaires. Les mangeurs de tortues avaient payé leur caution. Leurs yeux fous lui manquaient, ainsi que leur façon d'engloutir l'excédent de ses repas et leurs opinions sur les maisons des riches qu'ils avaient contribué à construire. L'une ressemblait à une banque avec un coffre-fort encastré dans chaque mur. Un cambrioleur devait tout démolir pour réussir son coup.

Le jour de leur départ, le duo lui avait demandé cent roupies. Les deux voulaient boire un verre avant de rentrer chez eux et se

confronter à leur femme. Puis ils iraient se confesser à l'église, le père pardonnait toujours, avaient-ils certifié.

Une fois seul, Desai dormit au milieu de la pièce. Loin des geckos qui gloussaient sur les murs et de l'armée de fourmis s'incrustant dans les plinthes. Il avait ajouté un exemplaire du *Bhagavad-Gita* à celui de Vivekananda afin de stabiliser sa tête. Grâce aux tentacules de Naik, il avait eu droit à un autre drap. Entre des piles de journaux et deux draps, il dormait de mieux en mieux.

Le dixième jour, Guddi lui déclara – assise, ses genoux contre les siens, tandis qu'il mangeait lentement pour prolonger leur moment ensemble – que Pinto était convaincu qu'on ne pourrait l'accuser de quoi que ce soit de grave.

Le court terme n'en paraissait pas moins sombre. Il n'obtiendrait sans doute pas sa libération sous caution dans un ou deux jours. La mort des bébés – les photos de leurs visages ronds étaient partout – avait frappé l'imagination du public.

Pinto avait expliqué : Madame, votre mari est désormais responsable de la totalité des erreurs médicales d'Inde, du vol de reins en passant par les radios inutiles jusqu'aux médicaments factices. Chaque imbécile qui a souffert à cause d'un médecin le condamne. Au tribunal, nous allons tenter d'être disculpés non seulement de quatre morts, mais de quatre cent mille. En l'occurrence, même le fils de Dieu aurait eu besoin d'être secouru par son père.

Il s'était signé et avait tapoté sa pièce montée.

On allait jusqu'à réclamer que la loi soit modifiée. Il fallait supprimer l'immunité dont jouissaient les médecins et les hôpitaux quand ils agissaient de bonne foi. Il s'agissait de châtier de la même manière tous les préjudices. Les bonnes intentions ne valaient rien. Des mots creux, rien de plus.

Ce nuit-là, pour la première fois, Desai fut terrassé par la terreur.

Jusqu'à présent, les choses avaient semblé relever d'une comédie où chacun jouait son rôle. Les médias, les policiers, les politiciens, les avocats, les juges et lui-même : tout était merveilleusement chorégraphié pour la satisfaction des masses impatientes ainsi que pour la préservation des conventions. Pour le maintien de l'ordre, comme les rituels du sport. Des coups de sifflet entraînent la pénalisation des joueurs et l'échange d'insultes puis tout est terminé et chacun reprend sa route.

Desai avait vu la situation ainsi au cours des derniers dix jours. C'était son idée de crime et châtement. Derrière les barreaux, il finit par comprendre que le monde est divisé entre les Bien-Nés et les Mal-Nés.

Les Bien-Nés sont sidérés quand les choses tournent mal.

Les Mal-Nés sont sidérés quand tout va bien.

Les Bien-Nés ont du mal avec l'injustice.

Les Mal-Nés ont du mal avec la justice.

Les Bien-Nés ont tendance à éprouver de l'indignation.

Les Mal-Nés ont tendance à éprouver de la rage.

Les Bien-Nés croient que Dieu protège.

Les Mal-Nés sont convaincus qu'il châtie avant tout.

Les Mal-Nés supportent les coups sans protester.

Les Bien-Nés réagissent, hurlent et exigent une réparation cosmique.

Allongé à plat dos sur la céramique dure à supporter pour ses os, les yeux rivés sur les barreaux de fer et les toiles d'araignées, Desai sentit l'étreinte glaciale d'un cauchemar en préparation. Pour la première fois, il lui sembla être en danger, suspendu entre les dents de sabre de la gueule d'un gigantesque système équipé d'une centaine de leviers et poulies dont n'importe lequel pouvait soudain être actionné et l'écraser.

Comment tabler sur le bon sens, l'honnêteté et son innocence fondamentale ? Quelle arrogance le poussait à croire que ses relations et ses avocats le sortiraient d'affaire ?

Après tout, quatre bébés étaient morts. Il fallait bien que quelqu'un rende des comptes.

Ne lisait-il pas les journaux ? Ne voyait-il pas qu'on accusait et punissait des hommes pour beaucoup moins que ça ?

On avait incarcéré les deux maçons parce qu'ils avaient tué deux tortues échouées dans la mare d'un village paumé pour nourrir leurs enfants affamés. D'ailleurs, ils ne les avaient pas tuées, ils les avaient attrapées. Cela dépassait l'imagination, alors qu'on servait de la soupe à la tortue dans de grands restaurants du monde entier !

Il avait la mort de bébés sur la conscience. Dans quelle situation se trouvait-il ?

Combien de variables entreraient en jeu contre lui ? Peut-être qu'un membre de la famille de la magistrate avait été victime d'une erreur médicale. Peut-être que les problèmes de santé seraient le principal thème de prochaines élections, incitant le parti au pouvoir à procéder

à une exécution publique pour démontrer sa résolution d'aller au bout de sa mission *Svasth Bharat*¹.

Naik et Pinto n'étaient plus aussi optimistes. La caution n'était plus le canot de sauvetage à portée de main. Il s'était détaché et dérivait de plus en plus loin.

Des semaines et des mois de prison semblaient inéluctables.

La peur s'en prit à ses tripes. Il eut de telles crampes qu'il dut adopter la position du chien de fusil. À peine eut-il étouffé un grognement qu'il ôta son caleçon, se précipita vers la citadelle, ouvrit la porte dégonnée d'un coup de pied et laissa sa peur couler comme de l'eau.

Sa nuit se passa dans la panique.

C'était la fin de son conte de fées. Des images du passé, du présent et de l'avenir se bousculèrent dans sa tête. Ses parents, son village, ses luttes dans la chambre de trois mètres sur trois de la ville, l'exaltation de la jeune fille menue qui avait changé sa destinée. Il avait plus envie de pleurer sur le sort de Guddi que sur le sien. Pendant ses années d'incarcération au cours desquelles il se taperait la tête contre les barreaux, elle serait une mère célibataire ridiculisée en public, seule et perdue dans leur grand lit.

Le matin, il était vidé de larmes, de fluides corporels, et les crampes impitoyables lui avaient labouré le ventre.

Les cheveux de la magistrate étaient encore plaqués sur son crâne à grand renfort d'épingles, en revanche elle avait épilé sa moustache. Elle en paraissait moins autoritaire. Desai s'efforça d'avoir l'air le plus contrit possible dans l'espoir d'une grâce quelconque. Elle se rendrait sûrement compte qu'il était un homme bien, qui s'était fait lui-même, fidèle à son épouse, à ses enfants, à ses parents, à ses amis. Un homme bien piégé dans une situation dont il n'était pas responsable.

Elle ne le regarda même pas. En moins d'une minute, elle rejeta la requête de la police pour une prolongation de la garde à vue et le plaça en détention provisoire. Dans la jeep à la sirène hurlante où Desai avait l'impression d'être le ministre en chef, l'officier de police baraqué assis à sa droite lui demanda : Première fois ?

Lorsque Desai eut acquiescé, il ajouta : Attention aux arnaques. Ne t'inquiète pas, c'est seulement le premier mois qui est pénible.

1. Programme visant à améliorer l'assainissement et à réduire la défécation en plein air par la construction de toilettes publiques.

LE CHANT DES VAINCUS

Vous ne croyez pas que je serai libéré sous caution avant ?

Dans une telle affaire, répondit l'officier de police, s'agrippant au cadre en fer sous la toile du toit, pas avant un an, au moins.

Desai sentit des crampes dans ses entrailles et ses boyaux qui se liquéfiaient. Il s'efforça de lutter contre la houle de terreur qui se déchaînait en lui. De contracter ses sphincters pour éviter l'horrible malaise.

Il n'aurait jamais imaginé que le fléchissement des muscles en question marquerait son séjour derrière les barreaux et lui vaudrait le surnom de Dr Hagg.